

17. La Société de l'Histoire de France.

ANNUAIRE-BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE FRANCE
ANNÉES 1958-1959



A PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
11, RUE DE LILLE

Le Siège Social de la Société de l'Histoire de France

est à PARIS, rue des Francs-Bourgeois, n° 60 (III^e)
Compte de chèques-postaux PARIS 739-73

On peut s'adresser, au Siège de la Société,
à M. Bernard MAHIEU, Secrétaire-adjoint.
ou écrire à M. André VERNET, Trésorier,
2, rue Georges-de-Porto-Riche, Paris XIV^e

VOLUMES RÉCEMMENT PARUS

EXERCICE 1952-1953

(Série antérieure à 1789)

457. Grandes Chroniques de France, t. X et dernier. (*Distribué en mai 1954.*)
458. Annuaire-Bulletin, 1952-1953. (*Distribué en juin 1953.*)

EXERCICE 1954-1955

(Série antérieure à 1789)

459. Correspondance secrète du comte de Broglie avec Louis XV. (*Distribué en octobre 1956.*)
460. Annuaire-Bulletin, 1954-1955. (*Distribué en octobre 1956.*)

EXERCICE 1956-1957

(Série antérieure à 1789)

461. Chroniques de J. Froissart, t. XIII. (*Distribué en janvier 1958.*)
462. Annuaire-Bulletin, 1956-1957. (*Distribué en juin 1958.*)

(Série postérieure à 1789)

75. Paris pendant la Terreur, t. V (*Distribué en juin 1958.*)

EXERCICE 1958-1959

(Série antérieure à 1789)

463. Lettres de Henri III, roi de France, t. I. (*Distribué en juin 1959.*)
464. Annuaire-Bulletin 1958-1959. (*Distribué en juillet 1960.*)
465. Journal de l'Assemblée des notables de 1787. (*Distribué en juillet 1960.*)

ANNUAIRE-BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE FRANCE

ANNUAIRE-BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

ANNÉES 1958-1959



A PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIÉCK
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
21, RUE DE LA HARPE

Digitized by the Internet Archive
in 2026

ANNUAIRE-BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE FRANCE
ANNÉES 1958-1959



A PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
11, RUE DE LILLE

ANNUAIRE-BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE FRANCE
ANNÉES 1958-1959



A PARIS
LIBRAIRIE C. KILWESIECK
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
11, RUE DE LILLE

DÉCRET

reconnaissant

LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE comme Etablissement d'utilité publique

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté, Egalité, Fraternité

Au nom du Peuple Français

Le Président de la République,
Sur le rapport du Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes,
Le Conseil d'Etat entendu,
Décrète :

Article premier

La SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE, établie à Paris, est reconnue comme ETABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE.

Son règlement est approuvé tel qu'il est et demeure ci-annexé. Il ne pourra y être apporté de modifications qu'en vertu d'une nouvelle autorisation donnée dans la même forme.

Article II

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes est chargé de l'exécution du présent décret qui sera inséré au Bulletin des lois.

Fait à l'Elysée-National, le 31 juillet 1851
signé : L.N. BONAPARTE

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes
signé : De CROUSEILHES

RÈGLEMENT

de

LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
arrêté le 23 janvier 1834 et modifié le 10 mai 1836

TITRE PREMIER

But de la Société

Art. 1^{er}. — Une société littéraire est instituée sous le nom de SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

Art. 2. — Elle se propose de publier :

1^o Les documents originaux relatifs à l'histoire de France, pour les temps antérieurs aux Etats généraux de 1789 ;

2^o Des traductions de ces mêmes documents, lorsque le Conseil le jugera utile ;

3^o Un compte rendu annuel de ses travaux et de sa situation ;

4^o Un annuaire.

Art. 3. — Toutes les publications de la Société sont délivrées gratis à ses membres.

Art. 4. — Elle entretient des relations avec les savants qui se livrent à des travaux analogues aux siens ; elle nomme des associés correspondants parmi les étrangers.

TITRE II

Organisation de la Société

Art. 5. — Le nombre des membres de la Société est illimité. On en fait partie après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation faite par un des sociétaires.

Art. 6. — Chaque sociétaire paie une cotisation annuelle de TRENTE FRANCS.

Art. 7. — Les sociétaires sont convoqués au moins une fois l'an, au mois de mai, pour entendre un rapport sur les travaux de la Société et sur l'emploi de ses fonds, ainsi que pour le renouvellement des membres du Conseil.

TITRE III

Organisation du Conseil

Art. 8. — Le Conseil se compose de quarante membres, parmi lesquels sont choisis :

Un président,

Un président honoraire,
Deux vice-présidents,
Un secrétaire,
Un secrétaire-adjoint,
Un archiviste,
Un trésorier.

Art. 9. — Les membres du Conseil, à l'exception du président honoraire, sont renouvelés par quart, à tour de rôle, chaque année. Le sort désignera, les premières années, ceux qui devront sortir ; les membres sortants peuvent être réélus. Le secrétaire continuera ses fonctions pendant quatre ans.

Art. 10. — L'élection des membres du Conseil a lieu à la majorité absolue des suffrages des membres présents.

Art. 11. — Le Conseil nomme, chaque année, un Comité des fonds composé de quatre de ses membres.

Il nomme aussi des commissions spéciales.

Les nominations sont faites au scrutin. La présidence appartient à, celui qui réunit le plus de suffrages.

Art. 12. — L'assemblée générale nomme chaque année, deux censeurs chargés de vérifier les comptes et de lui en faire un rapport.

Art. 13. — Le Conseil est chargé de la direction des travaux qui entrent dans le plan de la Société, ainsi que de l'administration des fonds.

Les décisions du Conseil pour l'emploi des fonds ne pourront être prises qu'en présence de onze membres au moins, et à la majorité des suffrages.

Art. 14. — Le Conseil désigne les ouvrages à publier, et choisit les personnes les plus capables d'en préparer et d'en suivre la publication.

Il nomme pour chaque ouvrage à publier, un commissaire responsable chargé d'en surveiller l'exécution.

Le nom de l'éditeur sera placé en tête de chaque volume.

Aucun volume ne pourra paraître sous le nom de la Société sans l'autorisation du Conseil, et s'il n'est accompagné d'une déclaration du commissaire responsable portant que le travail lui a paru mériter d'être publié.

Art. 15. — Le Conseil règle les rétributions à accorder à chaque éditeur.

Le commissaire responsable aura droit à cinq exemplaires de l'ouvrage à la publication duquel il aura concouru.

Art. 16. — Tous les volumes porteront l'empreinte du sceau de la Société. Après la distribution gratuite faite aux membres de la Société (art. 3), les exemplaires restants seront mis dans le commerce, aux prix fixés par le Conseil.

Art. 17. — Le Conseil se réunit en séance ordinaire au moins une fois par mois.

Tous les sociétaires sont admis à ses séances.

Art. 18. — Nulle dépense ne peut avoir lieu qu'en vertu d'une délibération du Conseil.

Art. 19. — Les délibérations du Conseil portant autorisation d'une

dépense sont immédiatement transmises au Comité des fonds par un extrait signé du secrétaire de la Société.

Art. 20. — Le Comité des fonds tient un registre dans lequel sont énoncées au fur et à mesure les dépenses ainsi autorisées, avec indication de l'époque à laquelle leur paiement est présumé devoir s'effectuer.

Le Comité des fonds tient un registre dans lequel sont inscrits tous ses arrêtés portant mandat de paiement.

Art. 21. — Le Conseil se fera rendre compte, tous les trois mois au moins, de l'état des impressions, ainsi que des autres travaux de la Société.

Art. 22. — Le Comité des fonds devra se faire remettre, dans le cours du mois qui précédera la séance où il doit faire son rapport, tous les renseignements qui lui seront nécessaires.

Art. 23. — Les dépenses seront acquittées par le trésorier sur un mandat du président du Comité des fonds, accompagné des pièces de dépense dûment visées par lui ; ces mandats rappellent les délibérations du Conseil par lesquelles les dépenses ont été autorisées.

Le trésorier n'acquitte aucune dépense, si elle n'a été préalablement autorisée par le Conseil et ordonnée par le Comité des fonds.

Art. 24. — Le Comité des fonds et le trésorier s'assemblent une fois par mois.

Art. 25. — Tous les six mois, en septembre et en mars, le Comité des fonds fait, d'office, connaître la situation réelle de la caisse en indiquant les sommes qui s'y trouvent et celles dont elle est grevée.

Le même Comité présentera au Conseil, dans les premiers mois de l'année, l'inventaire des exemplaires des ouvrages imprimés existant dans le fonds de la Société.

Art. 26. — A la fin de l'année, le trésorier présente son compte au Comité des fonds, qui, après l'avoir vérifié, le soumet à l'assemblée générale pour être arrêté et approuvé par elle.

La délibération de l'assemblée générale sert de décharge au trésorier.

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE¹

MM. les Membres de la Société sont priés de vouloir bien faire connaître leurs changements d'adresse ainsi que leurs nominations ou promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur à M. A. Vernet, Trésorier de la Société, 2, rue Georges-de-Porto-Riche, Paris (XIV^e).

Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des sociétaires qui ont racheté leur cotisation annuelle.

- ADAM-EVEN (Paul), [3219], avoué, rue de Condé, n° 29 (VI^e).
- ADER (Etienne), [3374], *, commissaire priseur, rue Favart, n° 12 (II^e).
- ALBON (marquis Antoine d'), [2562], château d'Avauges, par Saint-Romain-de-Popey (Rhône).
- ALLEMÉS (Jean), [2933], notaire, à Dunkerque (Nord), rue David d'Angers, n° 27.
- ANTOINE (Michel), [3243], conservateur aux Archives nationales, avenue de La Bourdonnais, n° 91 (VII^e).
- ARBONNEAU (général Charles d'), [3327], rue de Buenos-Ayres, n° 4 (VII^e).
- ARLÈS-DUFOUR (Jacques) [Jacques ARNNA], [3344], *, place du Docteur-Paul-Michaux, n° 14 (XVI^e).
- AUBLANT (D^r Louis), [3314], secrétaire général de l'Institut Pasteur, rue du Docteur-Roux, n° 24 (XV^e).
- AUBRY (Paul), [3256], *, secrétaire général de la Fédération des Mutualistes français, à Nancy, boulevard Albert-I^{er}, n° 4.
- AVEZOU (Robert), [2727], *, ancien membre de l'École des hautes études hispaniques, directeur des services d'archives de l'Isère, à Grenoble, boulevard des Adieux.
- AVOUT (vicomte Jacques d'), [3092], *, rue de Florence, n° 7 (VIII^e).
- BAILHACHE (Georges), [2719], *, conservateur aux Archives nationales, à Gennevilliers (Seine), place de la Mairie, n° 1.
- *BARBEY-ADOR (Frédéric), [2401], *, archiviste-paléographe, ancien ministre de la Confédération suisse en Belgique, rue de l'Université, n° 106 (VII^e) et à Chambésy, près Genève (Suisse).

1. La SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE a été fondée le 21 décembre 1833 et reconnue d'utilité publique par décret du 31 juillet 1851.

Le Siège social de la Société est à Paris, rue des Francs-Bourgeois, n° 60 ; le compte de chèques-postaux de la Société est : PARIS 739-73. Ses publications sont en dépôt à la librairie C. Klincksieck, 11, rue de Lille, Paris (VII^e).

La présente liste a été arrêtée au 31 mars 1960.

- BATAILLON (François), [3263], à Versailles (Seine-et-Oise), rue des Bourdonnais, n° 28.
- BATAILLON (R. P. Louis-Jacques), [3353], O.P., Le Saulchoir, Etiolles, par Soisy-le-Sec (S.-et-O.).
- *BAUTIER (Robert-Henri), [3117], archiviste-paléographe, ancien membre de l'École française de Rome, attaché de recherche au C.N.R.S., rue de Turenne, n° 35 (III^e).
- BEAUMAIN (Frantz), [3168], avocat à la Cour d'Appel, rue des Vignes, n° 34 (XVI^e).
- BEAUVILLÉ (colonel Ch. DE), [3089], C. ✱, rue de Condé, n° 12 (VI^e).
- BENOÎT-GUYOD (Georges), [2967], O. ✱, chef d'escadron de la garde mobile à la retraite, rue de Grenelle, n° 18 (VII^e).
- BEURDELEY (Michel), [3373], expert, rue de l'Elysée, n° 4 (VIII^e).
- BILLY (comte Robert DE), [3095], C. ✱, rue de l'Université, n° 51 (VII^e).
- BIRAGHI DE BIRAGUE (comte R.), [3262], boîte postale 365, à Tananarive (Madagascar).
- BLACAS (comte Louis DE), [3050], à Rigny-Ussé (Indre-et-Loire).
- BOCKSRUTH (dom Michel), [2953], à Louvain (Belgique), boulevard de Tirlemont, n° 134.
- *BOISLISLE (Jean DE), [2463], membre de la Société des Bibliophiles français, archiviste du Musée Condé, à Chantilly (Oise).
- BONNASSIEUX (général Marcel), [2961], C. ✱, à Toulon (Var), place Pasteur, n° 8.
- *BONNEVAL (M^{me} la vicomtesse DE), [2672], à Issoudun (Indre), place de la Chaume, n° 45.
- BONNUIT (André), [3335], ingénieur au Métropolitain à Asnières (Seine), rue Henri-Pigeon, n° 12.
- BONY DE LAVERGNE (marquis Jean DE), [3313], château de Lavergne, Saint-Priest-Ligoure (Haute-Vienne).
- BOSSUAT (André), [3028], ✱, professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Clermont-Ferrand, rue Pierre-Nicole, n° 7 (V^e).
- BOSSUAT (Robert), [2991], O. ✱, professeur honoraire à l'École nationale des chartes, rue d'Amsterdam, n° 85 (VIII^e).
- *BOUSQUET (Henri), [2583], à Rodez (Aveyron), boulevard du Guisard, n° 6.
- BOUSSARD (Jacques), [3273], conservateur en chef de la Bibliothèque de l'Arse-
nal, rue de Sully, n° 1 (IV^e).
- BOUTEILLER (Paul), [3098], administrateur civil, rue de la Pompe, n° 119 (XVI^e).
- BRAIBANT (Charles), [3231], G.O. ✱, directeur général honoraire des Archives de France, rue Louis-Boilly, n° 7 (XVI^e).
- BRAUDEL (Fernand), [3330], ✱, professeur au Collège de France, rue Monticelli, n° 11 (XIV^e).
- BRÉBAN (Jean), [3337], secrétaire général de la Société des mines du Zaccar, avenue Victor-Hugo, n° 38 (XVI^e).
- BROGLIE (duc DE), [2814], C. ✱, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, rue Chateaubriand, n° 29 (VIII^e).
- BROGLIE (M^{me} la princesse Amédée DE), [3037], avenue Foch, n° 41 (XVI^e).
- BROGLIE (prince Edouard DE), [2935], à Versailles, avenue de Saint-Cloud, n° 52 bis.
- BROOKS (F.-W.), [2894], professeur à University College, à Hull (Angleterre).
- *BRUNEL (Clovis), [2911], O. ✱, directeur honoraire de l'École nationale des chartes, membre de l'Institut, président honoraire de la section de philologie et d'histoire du Comité des travaux historiques, rue Cassette, n° 11 (VI^e).

- BUCAILLE (Victor), [3261], C. ✱, rue Cassette, n° 20 (vi°).
- BURNEL (Charles), [3334], instituteur, à Laval (Mayenne), rue de Nantes, n° 36.
- CAILLET (Pierre), [3087], ✱, conservateur en chef aux Archives nationales, rue Claude-Bernard, n° 64 (v°).
- CAIX DE SAINT-AYMOUR (M^{me} la comtesse DE), [3103], avenue de Tourville, n° 15 (vii°).
- *CAROLUS-BARRÉ (Louis), [3010], archiviste-paléographe, ancien membre de l'Ecole française de Rome, chargé de recherche au C.N.R.S., rue Saint-Guil-laume, n° 14 (vii°).
- CARTELLE (Armand), [3053], rue Joseph-de-Maistre, n° 39 (xviii°).
- *CASTÉJA (comte Stanislas DE), [2494], rue Anatole-de-la-Forge, n° 6 (xviii°).
- CASTRIES (duc DE), [3361], avenue Montaigne, n° 45 (xvi°).
- CATTAND (Georges), [2733], C. ✱, docteur en droit, ambassadeur de France aux Philippines, à Manille et à Thoiry (Ain).
- CAZELLES (Raymond), [3217], conservateur de la Bibliothèque de la Cour de cas-sation, quai de l'Horloge, n° 5 (1^{er}).
- *CÉLIER (comte Léonce), [2582], O. ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome, inspecteur général honoraire des archives, au Chesnay (Seine-et-Oise), rue Saint-Joseph, n° 44.
- CÉLIER (M^{lle} Lucie), [3343], boulevard des Invalides, n° 47 bis (vii°).
- CHABANNES (marquis DE), [3201], La Pigneraie, avenue Brémontier, à Hossegor (Landes), et avenue Victor-Hugo n° 132, (xvi°).
- CHABANNES (comte Christian DE), [3355], rue Bayard, n° 11 (viii°).
- CHAMSON (André), [3381], C. ✱, de l'Académie française, directeur général des Archives de France, rue des Francs-Bourgeois, n° 60 (iii°).
- CHARLES-ROUX (François), [3113], G. O. ✱, ambassadeur de France, membre de l'Institut, rue des Saints-Pères, n° 7 bis (vi°).
- CHARMASSE (Christian DE), [3333], C. ✱, ministre plénipotentiaire, à Neuilly-sur-Seine (Seine), rue Pierre-Cherest, n° 3.
- CHAULIN (baron J.), [2976], rue des Feuillantines, n° 25 (v°), et à la Tour-de-Fer, par Saint-Geoirs-en-Faucigny (Haute-Savoie).
- CHAUNU (Pierre), [3383], maître de conférences à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Caen, rue La Fontaine, n° 25 (xvi°).
- CHAURAND (baron), [3402], à Lyon (Rhône), quai Claude-Bernad n° 22.
- CHAZELAS (Jean), [3401], secrétaire-archiviste de l'Académie des sciences morales et politique, rue Brune, n° 11 (xiv°).
- CHEVALLIER (Pierre), [3357], professeur au Lycée de Troyes, à Troyes (Aube), allée Weber, n° 20.
- CLÉMENCET (M^{me}, née Suzanne VITTE), [3016], ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome, conservateur aux Archives nationales, rue Claude-Bernard, n° 64 (v°).
- CONTAMINE (Henry), [3390], ✱, professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Rennes, rue Duroc, n° 11 (vii°).
- CORDOLIANI (Alfred), [3127], archiviste-paléographe, ancien membre de l'Ecole française de Rome, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, rue de la Croix-Nivert, n° 204 bis (xv°).
- CORNEILLAN (comte Jacques DE), [3276], château de Saint-Martin-des-Lais, par Garnat-sur-Engèvre (Allier).
- COSSÉ-BRISSAC (général comte Charles DE), [3397] O. ✱, chef du service histo-rique de l'Armée, château du Fayel, par Canly (Oise) et rue Oudinot, n° 20 (vii°).
- COSTA DE BEAUREGARD (M^{me} la comtesse Carl), [2711], rue Barbet-de-Jouy, n° 9 (vii°).

- *COURCEL (Valentin CHODRON DE), [2618], archiviste-paléographe, avenue Frédéric-Le-Play, n° 4 (vii°).
- COURT (Raymond) [3398], chef de service au Crédit Lyonnais, rue Stendhal, n° 1 (xx°).
- COURTEAULT (M^{me} Henri), [2993], à Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées), villa Mirentchu.
- COVILLE (M^{me} Alfred), [3084], avenue Rapp, n° 25 (vii°).
- CRAUK (Léon), [3354], inspecteur de la Sûreté nationale, à Cambrai (Nord), route de Paris, n° 98 *bis*.
- CROY (M^{me} la vicomtesse Joseph DE), [2730], archiviste-paléographe, boulevard Haussmann, n° 172 (viii°) et au château de Monteaux (Loir-et-Cher).
- DAUVERGNE (Robert), [3166], professeur agrégé, rue Lagrange, n° 19 (v°).
- DAVID-WEIL (M^{me} D.), [3318], O. ✱, à Neuilly-sur-Seine, rue de Chézy, n° 14.
- DEBIDOUR (Elie), [3114], O. ✱, inspecteur général des services de protection historique et esthétique de la ville de Paris, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue Pierre-Nicole, n° 25 (v°).
- DÉCHELETTE (Paul), [3182], à Roanne (Loire), rue Denis-Papin, n° 20.
- DEGRANGE (Victor), [3235], directeur de cabinet d'autographes, rue Pergolèse, n° 10 (xvi°).
- DELATOCHE (Raymond), [3964], archiviste-paléographe, à Soulgé-le-Bruant (Mayenne).
- DELGER DE PUYMÈGE (comte Maurice), [3220], rue Caumartin, n° 12 (ix°).
- DEMARS (René), [3392], juge au Tribunal de grande instance à Troyes (Aube), rue du Pont-Royal, n° 1.
- DEMAUX (Jean-Edgard) [3399], ingénieur en chef honoraire de la S.N.C.F., avenue Franklin-D.-Roosevelt, n° 59 (viii°).
- DEPECKER (abbé Louis), [2757], professeur d'histoire, à Aire-sur-Adour (Landes), rue Félix-Despagnet, n° 13.
- DEROY (Henri), [3267], G. O. ✱, administrateur du Crédit foncier de France, avenue Foch, n° 56 (xvi°).
- *DESCHAMPS (Paul), [2704], O. ✱, directeur honoraire du Musée des monuments français, membre de l'Institut, membre résident de la Société nationale des Antiquaires de France, rue Vaneau, n° 37 (vii°).
- DESFEUILLES (Paul), [3178], ✱, attaché de recherche au C.N.R.S., avenue Lamarck, n° 4 (xviii°), et à Mirefleurs, par Les Martres-de-Veyre (Puy-de-Dôme).
- DESGUINE (André), [3312], ✱, bibliothécaire de l'Ecole spéciale des Travaux Publics, à Cachan (Seine), avenue du Président-Wilson, n° 28.
- DEURBERGUE (Maria-Consolata), [3389], avenue Charles Floquet, n° 10 (vii°).
- *DILLAY (M^{lle} Madeleine), [2874], ✱, conservateur honoraire aux Archives nationales, rue Daubenton, n° 7 (v°).
- DROZ (M^{lle} Eugénie), [3079], libraire-éditeur à Genève (Suisse), rue Verdaine, n° 8.
- DUBOSCQ (Guy), [3180], O. ✱, inspecteur général des Archives, rue Barthélemy, n° 10 (xv°).
- DU BOYS (Edouard), [3272], notaire, rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 116 (viii°).
- DUFOUR (Alain), [3391], archiviste-paléographe, à Bellerive, Genève (Suisse).
- DUHAMEL (Jean), [3372], ministre de Monaco en France, avenue Hoche, n° 2 (xvi°).
- DUJARRIC DE LA RIVIÈRE (René), [3238], à Boulogne-Billancourt (Seine), avenue Victor-Hugo, n° 18 *bis*.

- DUMESNIL (Pierre), [2637], à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), rue Diderot, n° 21.
- DUPARC (Pierre), [3215], *, conservateur-adjoint aux archives du ministère des Affaires étrangères, avenue de Suffren, n° 33 (vii°).
- *DU PLESSIS DE GRENÉDAN (vicomte Pierre), [3158], rue de Vaugirard, n° 104 (vi°).
- DUPRONT (Alphonse), [3387], professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, à Sceaux (Seine), avenue Lulli, n° 33.
- ESCOUBE (Pierre), [3184], conseiller référendaire à la Cour des Comptes, rue de Grenelle, n° 90 (vii°).
- ESMONIN (Ed.), [2612], O, *, professeur honoraire à la Faculté des lettres de l'Université de Grenoble, à Grenoble (Isère), boulevard Gambetta, n° 19.
- *EYGUN (François), [2811], *, bibliothécaire de la ville et chargé de cours à la Faculté des lettres et des sciences humaines, à Poitiers (Vienne), rue Théophraste-Renaudot, n° 12.
- EYROLLES (Marc), [3311], *, directeur de l'Ecole spéciale des Travaux Publics, boulevard Saint-Germain, n° 57 (v°).
- *FAILLY (comte DE), [3085], bibliothécaire de l'Association française des chevaliers de l'Ordre souverain de Malte, avenue Victor-Hugo, n° 57 (xvi°).
- FAULQUIER-JARVIS (M^{me} Bernard), [3055], avenue Victor-Hugo, n° 97 (xvi°), et au château de Montjoux, par Moulins-Engilbert (Nièvre).
- *FAWTIER (Robert), [3025], O. *, professeur honoraire à la Sorbonne, membre de l'Institut, boulevard Raspail, n° 270 (xvi°).
- FAYNOT (Emile), [3260], industriel, à Thilay (Ardenne).
- FELICE (Philippe DE), [3070], *, pasteur de l'Eglise réformée, conservateur de la Bibliothèque du Protestantisme français, rue des Saints-Pères, n° 54 (vii°).
- FELS (Etienne), [2778], *, archiviste-paléographe, cours Albert-I^{er}, n° 30 (viii°), et à Hielle, par Vecoux (Vosges).
- FESSARD (Georges), [3094], à Courville-sur-Eure (Eure-et-Loir), place de l'Hôtel-de-Ville, n° 3.
- FLEURY (vicomte Jacques), [2831], *, avenue Emile-Deschanel, n° 2 (vii°).
- FLEURY (Michel), [3234], directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue du Cherche-Midi, n° 4 bis (vi°).
- FONLUPT (Pierre), [3403], ingénieur en chef à la S.N.C.F., rue Pierre Haret, n° 6 (ix°).
- FOSSIER (Robert), [3368], agrégé d'histoire, à Meudon (Seine-et-Oise), rue Le Corbeiller, n° 5.
- FRANÇOIS (Jacques), [3125], professeur agrégé au Lycée Henri-Poincaré de Nancy, à Villers-lès-Nancy (Meurthe-et-Moselle), rue Saint-Fiacre, n° 5.
- FRANÇOIS (Michel), [3001], *, ancien membre de l'Ecole française de Rome, conservateur honoraire aux Archives nationales, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, professeur à l'Ecole nationale des chartes, boulevard Raspail, n° 270 (xiv°).
- FRÉMY (comte Elphège), [2472], *, archiviste-paléographe, rue Casimir-Périer n° 11 bis (vii°).
- GABRIEL (chanoine Astrik L.), [3363], directeur du Mediaeval Institute de l'Université de Notre Dame, Notre Dame, Indiana (U.S.A.).
- GAL (Henri), [3206], substitut du procureur général près la Cour d'Appel, à Nîmes (Gard), rue Gaston-Mariéjol, n° 2 bis.
- GALENC (Fernand), [3015], à Montpellier (Hérault), rue Bonnier-d'Alco, n° 8.
- GAMBIER (Pierre), [3358], à Précy-sur-Oise (Oise), Villa Jeanne-Hachette, Grande-Rue, n° 10.

- GANAY (Marquis Hubert DE), [3031], rue Saint-Dominique, n° 59 (vii°).
- GANSHOFF (François-L.), [3211], professeur à l'Université de Gand, correspondant de l'Institut, à Bruxelles, rue Jacques-Jordaens, n° 12.
- GARNIER (Henri), [3377], *, membre de la Société des ingénieurs civils, rue Lamark, n° 136 (xviii°).
- GAXOTTE (Pierre) [3283], de l'Académie française, rue Froidevaux, n° 23 (xiv°).
- *GIARD (Edouard), [2957], O. *, archiviste-paléographe, commissaire-priseur, rue Balny-d'Avricourt, n° 3 (xvii°).
- GILLE (Bertrand), [3088], maître de conférences à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Clermont-Ferrand, rue de Babylone, n° 68 (vii°).
- GIRARD DE COEHORN (abbé Jean DE), [2994], curé doyen de Saint-André-de-Valborgne (Gard).
- GIRAUD (Dr Georges), [2701], à Genillé (Indre-et-Loire).
- GIROD DE L'AIN (Gabriel), [3275], à Neuilly-sur-Seine (Seine), boulevard Maurice-Barrès, n° 124.
- GLÉNISSON (Jean), [3230], sous-directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, aux Lilas (Seine), rue Henri-Barbusse, n° 84.
- GOUBERT (Pierre), [3393], professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Rennes, à Rennes (Ille-et-Vilaine) avenue Janvier n° 24.
- GRAMONT (duc DE), [3136], O. *, membre de l'Académie des Sciences, avenue Georges-Mandel, n° 42 bis (xvi°).
- *GRAND (Roger), [2339], O. *, professeur honoraire à l'Ecole des chartes, membre de l'Institut, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, ancien sénateur du Morbihan, membre de l'Académie d'agriculture, boulevard Raspail, n° 16 (vii°), et à Kerverho-en-Arradon (Morbihan).
- GRANDMOTTET (M^{lle} Odile), [3369], archiviste-paléographe, rue Barbet-de-Jouy, n° 42 (vii°).
- GRAS (Pierre), [3097], *, archiviste-paléographe, conservateur de la Bibliothèque et des Archives de la ville de Dijon, à Dijon (Côte-d'Or), rue Vauban, n° 10.
- GUENÉE (Bernard), [3384], chargé de cours à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Strasbourg, à Strasbourg (Bas-Rhin), rue Jacques-Péirotes, n° 6.
- *HALLÉ (M^{me} Daniel, née VALOIS), [2592], rue de l'Abbaye, n° 13 (vi°).
- HARCOURT (comte Robert D'), [3282], O. *, de l'Académie française, avenue de Saxe, n° 52 (xv°).
- HAUTECEUR (Louis), [3264], C. *, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, Quai Conti, n° 25 (vi°).
- HAUTECEUR (M^{me} Louis, née Marguerite MILLIEZ), [3062], même adresse.
- *HENRY (Patrice), [2919], *, archiviste-paléographe, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, avenue Marceau, n° 4 (viii°).
- HERBÉCOURT (Pierre D'), [3252], directeur des services d'archives de Maine-et-Loire, à Angers, rue Maillé, n° 22.
- *HERLAUT (général), [2792], C. *, rue Jacques-Bingen, n° 7 (xvii°).
- HERMITE (Louis), [3120], C. *, ambassadeur de France, rue Jean-Goujon, n° 25 (viii°).
- HOTTINGUER[¶] (baron Rodolphe), [3148], *, rue de Provence, n° 38 (ix°).
- JALLU (M^{me} Olivier), [3091], à Monte-Carlo (principauté de Monaco), Hôtel de Paris.
- JARDILLIER[¶] (Armand), [3075], rue Gustave-Courbet, n° 14 (xvi°).
- JARRY (Bernard), [3976], directeur des services d'Archives de la Charente, à Angoulême.

JEGADEN (Raymond), [3071], rue Froidevaux, n° 23 (xiv^e).

*JOÛON DES LONGRAIS (Frédéric), [2619], *, professeur à l'Ecole nationale des chartes, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, à Versailles (Seine-et-Oise), boulevard du Roi, n° 24 *bis*.

*JURGENS (M^{me} Madeleine), [3155], conservateur aux Archives nationales, à Créteil, avenue de la République, n° 7 *ter*.

KREBS (Albert), [3360], bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, boulevard Saint-Marcel, n° 52 (v^e).

*LABATTE-MÜLLER (Ch.), [2876], rue de Bagnolet, n° 78 (xx^e).

LABBÉ (Léon), [3305], *, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation, avenue Hoche, n° 45 (viii^e).

LABROUSSE (E.), [3187], *, professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue Claude-Bernard, n° 62 (v^e).

*LACARELLE (comte DURIEU DE), [2699], au château de Lagrillière, par Châtel-de-Neuvre (Allier).

LA COSTE-MESSELIÈRE (René FROTIER comte de), [3378], attaché de recherche au C.N.R.S., avenue Montaigne, n° 5 (viii^e).

*LAFOND (Jacques), [2866], conservateur aux Archives de la Seine-Maritime, à Rouen.

LA FORCE (duc DE), [2500], *, membre de l'Académie française, rue de l'Université, n° 150 (vii^e).

*LAGUICHE (M^{me} la comtesse DE), [2858], rue de la Ville-l'Evêque, n° 18 (viii^e).

LAMBERT (Elie), [3233], O. *, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, membre résidant de la Société nationale des antiquaires de France, boulevard Saint-Michel, n° 95 (v^e).

LANHERS (M^{lle} Yvonne), [3157], conservateur aux Archives nationales, rue Saint-Dominique, n° 141 (vii^e).

LAROCHE (Carlo), [3207], *, chef du service des Archives et Bibliothèques au Ministère de la France d'Outre-Mer, rue du Général-Largeau, n° 1 (xvi^e).

LA ROCHEFOUCAULD (M^{me} la duchesse DE), [3145], place des Etats-Unis, n° 8 (xvi^e).

LASTEYRIE (comte Bernard DE), [2982], rue de Grenelle, n° 142 *bis* (vii^e).

LAURENT (Patrice), [3278], directeur de la librairie Klincksieck, rue de Lille, n° 11 (vii^e).

*LECLERC (Albert), [3126], O. *, membre de l'Académie d'architecture, boulevard de Courcelles, n° 8 *bis* (xvii^e).

LECOY (Félix), [3394], *, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue de Tournon, n° 2 (vi^e).

*LEFÉBURE (M^{me} Paul), [3047], à Limay (Seine-et-Oise), les Célestins.

LEHOUX (M^{lle} Françoise), [3269], archiviste-paléographe, chargée de recherche au C.N.R.S., rue Vaneau, n° 54 (vii^e).

LEJOINDRE (Lucien), [3281], président honoraire de la Compagnie des Avoués près la Cour d'Appel de Paris, rue de la Bienfaisance, n° 20 (viii^e).

LE LORIER (D^r Victor), [3296], C. *, membre de l'Académie de Médecine, avenue Marceau, n° 74 (viii^e).

LEMAIRE (M^{me} Solange), [3239], chargée de mission aux Musées nationaux, rue d'Assas, n° 118 (vi^e).

LEMOISNE (Paul-André), [2567], O. *, conservateur honoraire du département des estampes à la Bibliothèque nationale, membre de l'Institut, à Neuilly-sur-Seine, villa Madrid, n° 7.

- LE MONNIER (Firmin), [3257], directeur de comptabilité, à Joinville-le-Pont (Seine), avenue Jean-Jaurès, n° 7.
- LÉONARD (Emile-G.), [2996], *, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, à Garches (Seine-et-Oise), rue de la Porte-Jaune, n° 1.
- LEPAGE (M^{me} Marguerite), [3346], institutrice, à Poissy (Seine-et-Oise), rue Charles-Maréchal, n° 39.
- LESOURD (Paul), [3051], archiviste-paléographe, professeur à l'Institut catholique de Paris, avenue Bosquet, n° 16 *ter* (vii°).
- LÉVIS MIREPOIX (duc DE), [2584], O. *, de l'Académie française, rue de Berri, n° 30 (viii°) et au château de Lérans (Ariège).
- LÉVY-KLOTZ (D^r Jacques), [3385], rue Albert-Samain, n° 6 (xvii°).
- LIBOIS (Pierre), [2926], *, ingénieur, à Bourg-en-Bresse (Ain), rue Lalande, n° 12.
- LIEBMAN (Charles), [3279], élève diplômé de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, 220 East 73rd Street, New York, 21.
- LIEDEKERKE-BEAUFORT (comte Hadelin DE), [3271], avenue Victor-Hugo, n° 87 (xvi°).
- LONGLE (Maurice), [3232], avocat à la Cour, boulevard de Courcelles, n° 72 (xvi°).
- LUC (Pierre), [2986], *, ancien membre de l'Ecole française de Rome, quai aux Fleurs, n° 1 (iv°).
- LUCAS (Charles), [3336], libraire, à Saint-Cloud (Seine-et-Oise), rue Armengaud, n° 10.
- LUPPÉ (marquis Albert DE), [3124], avenue d'Eylau, n° 19 (xvi°).
- MAHIEU (Bernard), [3142], conservateur aux Archives nationales, rue Dante, n° 8 (v°).
- *MAILLÉ (M^{me} la marquise DE), [3198], rue du Colonel-Combes, n° 6 (vii°).
- MANCERON (Paul), [2899], *, administrateur en chef honoraire de l'inscription maritime, Le Pay-Richereau, Saint-Colombin (Loire-Atlantique).
- MARCHAND (Jean), [2890], *, archiviste-paléographe, bibliothécaire honoraire à l'Assemblée nationale, correspondant de l'Institut, rue Lincoln, n° 3 (viii°).
- MARICHAL (Robert), [3000], *, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue Chanoinesse, n° 14 (iv°).
- MARLAND (Paul), [3321], ancien magistrat, rue Théodore-de-Banville, n° 5 (xvii°).
- MARNOT (René), [3255], O. *, à Saumur (Maine-et-Loire), rue du Maréchal-Leclerc n° 40.
- *MAROT (Pierre), [2869], O. *, directeur de l'Ecole nationale des chartes, membre de l'Institut, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, rue Cassette, n° 32 (vi°).
- MARTIN (Marcel), [3216], secrétaire du Comité de la « Sabretache », à Neuilly-sur-Seine, avenue de Neuilly, n° 44.
- *MARTIN-CHABOT (Eugène), [2586], O. *, ancien membre de l'Ecole française de Rome, conservateur honoraire aux Archives nationales, rue de Lille, n° 37 (vii°).
- MARTIN-DEMÉZIL (Jean), [3011], directeur des services d'archives de Loir-et-Cher, à Blois, rue du Haut-Bourg, n° 3.
- MARTINET (Jean), [3371], ingénieur, à Versailles (Seine-et-Oise), rue Berthier, n° 55.
- MATHIEU (Reni), [3227], conservateur aux Archives nationales, rue Monge, n° 41 (v°).
- MAUGRAS (Roger), [3138], O. *, ministre plénipotentiaire, rue de la Faisanderie, n° 3 (xvi°).

- MAY (Antoine), [3376], préposé aux Archives d'Etat du Luxembourg, à Luxembourg, rue de Longwy, n° 181.
- *MELVILLE (M^{lle} Marion), [2975], rue Saint-André-des-Arts, n° 33 (vi^e).
- METMAN (Yves), [3208], *, conservateur aux Archives nationales, rue Margueritte, n° 11 (xvii^e).
- *METMAN (M^{me} Yves, née Josette CLÉRET), [3061], archiviste-paléographe, même adresse.
- MEUGNOT (Georges), [3149], à Lons-le-Saunier (Jura), rue Jean-Jaurès, n° 11.
- MEURGEY DE TUPIGNY (baron Jacques), [2708], O. *, conservateur en chef aux Archives nationales, membre résident de la Société nationale des Antiquaires de France, rue de Courcelles, n° 113 (xvii^e).
- *MEUVRET (M^{me} Jean, née Colette RENIÉ), [2944], *, bibliothécaire de l'Ecole des langues orientales vivantes, quai de l'Horloge, n° 39 (i^{er}).
- MICHAUD (Maurice), [3380], commissaire-priseur, rue de Longchamp, n° 21 (xvi^e).
- *MICHEL (Victor), [3080], éditeur, rue Duguay-Trouin, n° 3 (vi^e).
- MICHEL-DANSAC (René), [3019], secrétaire-rédacteur à l'Institut de France, rue de Verneuil, n° 24 (vii^e).
- MICHEL DE PIERREDON (comte Yves), [3169], rue Franklin, n° 21 (xvi^e).
- MIROT (Albert), [2888], *, conservateur en chef aux Archives nationales, membre résident de la Société nationale des Antiquaires de France, rue du Cardinal-Mercier, n° 1 (ix^e).
- MOLLAT (Michel), [3226], professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Paris, rue Bausset, n° 1 (xv^e).
- MOLLIÈRE (Gabriel), [3365], à Lyon (v^e) (Rhône), rue du Fort-Saint-Irénée, n° 12.
- MONACO (S. A. S. M^{me} la princesse DE), château de Marchais, à Marchais (Aisne).
- MONFRIN (Jacques), [3249], ancien membre de l'Ecole française de Rome, professeur à l'Ecole nationale des chartes, boulevard St-Michel, n° 29 (v^e).
- MONICAT (Jacques), [3027], *, conservateur en chef aux Archives nationales, rue Jacob, n° 30 (vi^e).
- MONTALEMBERT (comte Emmanuel DE), [3370], rue Dupont-des-Loges, n° 12 (vii^e).
- *MONTESQUIOU-FEZENZAC (comte Blaise DE), [2843], membre résident de la Société nationale des Antiquaires de France, avenue Frédéric-Le-Play, n° 10 (vii^e).
- MONTET (François-Charles), [3174], agent supérieur à la Préfecture de la Seine, rue Degas, n° 8 (xvi^e).
- MONTIER (Jean), [3388], à Rouen (Seine-Maritime), rue du Huit-Mai 1945, n° 31.
- MOUSNIER (Roland), [3189], professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, boulevard Jourdan, n° 95 (xiv^e).
- *MUNN (James BUELL), [2863], à Cambridge, Massachusetts, (U.S.A.), Garden street, n° 58.
- NEF (John), [3342], *, professeur à l'Université de Chicago, à Chicago 37, 5650 Dorchester, Illinois (U. S. A.).
- NEUVILLE (Jacques COQUEBERT DE), [3244], *, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, avenue de La Bourdonnais, n° 5 (vii^e).
- *NICOLAS (M^{me} Guy), [3159], quai Louis-Blériot, n° 17 (xvi^e).
- NOEL (Léon), [3116], G. O. *, ambassadeur de France, président du Conseil constitutionnel, membre de l'Institut, rue Saint-Dominique, n° 41 (vii^e).
- OUTREY (Amédée), [3245], C. *, ministre plénipotentiaire, directeur honoraire du service des archives du ministère des Affaires étrangères, à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), le Clos Saint-Jacques, immeuble I, route de Puyrichard.

- OZANAM (Didier), [3350], sous-directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue Ruhmkoff, n° 4 (xvii^e).
- PANGE (comtesse Jean DE), [3367], *, rue de Varenne, n° 55 (vii^e).
- PARKER et fils, [2635], libraires, à Oxford (Angleterre), Broad street, n° 27.
- PERIER DE FÉRAL (Guy), [3102], O. *, préfet, conseiller d'Etat, rue de l'Université, n° 76 (vii^e).
- PERMEZEL (Jacques), [2870], à Lyon (Rhône), quai Tilsitt, n° 8.
- PERMEZEL (Paul), [2827], notaire, à Lyon (Rhône), rue de la République, n° 4 (ii^e).
- PERNOUD (Régine), [3237], *, conservateur aux Archives nationales, rue de Tournon, n° 4 (vi^e).
- PERRAT (Charles), [2770], *, ancien membre de l'Ecole française de Rome, professeur à l'Ecole nationale des chartes, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, boulevard Raspail, n° 13 (vi^e).
- PERROY (Edouard), [3196], *, professeur à la Sorbonne, rue Monticelli, n° 5 (xiv^e).
- PIERREFEU (le R. P. Guillaume DEYDIER DE), [2873], à Lyon (Rhône), rue de Sèze, n° 31.
- POGNON (Edmond), [3058], * conservateur à la Bibliothèque nationale, boulevard Malesherbes, n° 131 (xvii^e).
- POUTHAS (Charles-H.), [2715], *, professeur honoraire à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, à Cherbourg (Manche), rue Montebello, n° 36.
- POZZI (Jean), [3212], O. *, ministre plénipotentiaire, avenue Montaigne, n° 51 (viii^e).
- REMAURY (Pierre), [3299], professeur à l'Institut d'urbanisme de l'Université de Paris, avenue de Saxe, n° 40 (vii^e).
- RENAUDIN (Louis), [3294], C. *, président directeur général du Crédit foncier d'Algérie et de Tunisie, rue Cambon, n° 43 (i^{er}).
- RENAULT (André), [3274], expert-comptable, à Amiens (Somme), rue Dhavernas, n° 25.
- RENOUARD (Yves), [3351], *, professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, à Boissy-Saint-Léger (Seine-et-Oise), rue de Paris, n° 38 *ter*.
- RENOUT (Léon), [3204], à Neuilly-sur-Seine, rue Montrosier, n° 5.
- RENOUVIN (Pierre), [3191], C. *, doyen honoraire de la Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, membre de l'Institut, boulevard Saint-Germain, n° 2 (v^e).
- RIBIER (Jean DE), [3128], O. *, conservateur des archives du ministère des Affaires étrangères, avenue Rodin, n° 2 (xvi^e).
- *RICHÉ (Georges), [2560], avenue de La Bourdonnais, n° 18 (vii^e).
- RICHER (Lucien), [3222], à Asnières (Seine), avenue Henri-Barbusse, n° 134.
- RICOMMARD (Julien), [3199], *, inspecteur général de l'Instruction publique, à Sceaux (Seine), avenue de Fontenelle, n° 7.
- RIVET-THOMÉ (M^{me} Guy), [3359], à Nantes (Loire-Atlantique), avenue de Lau-nay, n° 27.
- RÛDEL (Daniel), [3400], libraire, rue Jouvenet, n° 20 *bis* (xvi^e).
- ROHAN-CHABOT (comte DE), duc de RAVÈSE, [3121], *, rue du Colonel-Combes, n° 6 (vii^e).
- ROLLAND (Henri), [3009], O. *, directeur des Antiquités historiques de Haute-

Provence, conservateur du Musée, à Saint-Rémy-de-Provence (Bouches-du-Rhône).

ROUBEROL (Henri), [3349], directeur de l'Ecole normale d'instituteurs, à Poitiers (Vienne).

ROUGÉ (comtesse Urbain DE), [3345], à Moulins (Allier), rue de Paris, n° 38.

*ROUSSIER (Paul), [2461], *, chef honoraire du Service des Archives et Bibliothèques au Ministère de la France d'Outre-Mer, à Coulaines, par Savennières (Maine-et-Loire).

SAINT-BLANQUAT (Odon DE LINGUA DE), [3013], ancien membre de l'Ecole française de Rome, archiviste de la Ville de Toulouse, à Toulouse (Haute-Garonne), rue Nazareth, n° 22, et à Mauvers, Yverdun-sur-Garonne (Tarn-et-Garonne).

SALIN (Edouard), [3396], O. *, membre de l'Institut, château de Montaigu, à Laneuveville-lès-Nancy (Meurthe-et-Moselle).

*SAMARAN (Charles), [2668], O. *, ancien membre de l'Ecole française de Rome, professeur honoraire à l'Ecole nationale des chartes, directeur honoraire des Archives de France, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, membre de l'Institut, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, avenue Gourgaud, n° 8 (xvii^e).

SARTIGES (Eugène DE), [3154], château de Perthuis, à Conflans-sur-Loing, par Ailly (Loiret).

SARTIGES (comte Louis DE), [3144], ministre plénipotentiaire, à Lausanne (Suisse), Hôtel Windsor.

SCHMITZ (dom Philibert), [2932], à l'abbaye de Maredsous (Belgique).

SCHWOB D'HÉRICOURT (Emile), [3395], magistrat détaché à la Cour de cassation, boulevard Flandrin, n° 82 (xvi^e).

SERPETTE (abbé E.), [2678], curé de Cartigny (Somme).

SIGWALT (Armand), [2610], architecte, chaussée de la Muette, n° 6 (xvi^e).

SIMON (Pierre), [3300], inspecteur général honoraire des Ponts-et-Chaussées, place Vauban, n° 9 (vii^e).

*SOLENTÉ (M^{lle} Suzanne), [2981], *, conservateur au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, carrefour de la Croix-Rouge, n° 2 (vi^e).

SOREAU (Edmond), [3379], *, ingénieur E. C. P., boulevard Pereire, n° 128 (xvii^e).

SOULANGE-BODIN (Henry), [2768], avenue Henri-Martin, n° 109 (xvi^e).

SOULÉ (général), [3023], à Coutras (Gironde).

SPADALE (Laurent), [3191], à Alès (Gard), Bas-Bresis.

*SPOERRY (Henri), [2914], à Mulhouse (Haut-Rhin), rue du Sundgau, n° 1.

STERLIN (Jean), [3033], graveur, à Vaires-sur-Marne (Seine-et-Marne), avenue de La Fontaine, n° 36.

SYLVESTRE (Victor), [3203], ingénieur, à Aix-les-Bains (Savoie), Les Roches-Taillées.

TAPIÉ (Victor L.), [3282], *, professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, boulevard Saint-Germain, n° 36 (v^e).

TERROINE (M^{lle} Anne), [3049], archiviste-paléographe, rue du Montparnasse, n° 41 (xiv^e).

TESSIER (Emile), [3332], directeur d'école publique à Ballots (Mayenne).

*TESSIER (Georges), [2840], O. *, professeur à l'Ecole nationale des chartes, membre de l'Institut, rue de Vaugirard, n° 60 (vi^e).

THIÉBAUT (Jacques), [3250], professeur au lycée de Béthune, à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), rue Aristide-Briand, n° 33.

- THIERRY (général Amédée), [3352], G. O. ✱, rue Fortuny, n° 38 (xvii^e).
- TISSET (Pierre), [3356], ✱, professeur à la Faculté de droit de Montpellier, à Montpellier (Hérault), place Chabanneau, n° 3.
- TREMBLOT DE LA CROIX (Richard), [3362], président de la Société Académique de l'Aube, à Troyes (Aube), rue Ambroise-Cottet, n° 62 bis.
- TRICOU (Jean), [3364], notaire à Lyon (Rhône), rue d'Oran, n° 2.
- TURPIN (Léon), [3301], C. ✱, directeur général honoraire des Contributions directes, rue de la Convention, n° 201 (xv^e).
- *VASSAL (D^r Louis), [3118], ✱, à Charleville (Ardennes), boulevard Gambetta, n° 12.
- VAUCHER (Paul), [3195], ✱, professeur honoraire à la Sorbonne, rue de Grenelle, n° 180 (vii^e).
- VAUX DE FOLETIER (comte François DE), [3160], O. ✱, directeur honoraire des services d'archives de la Seine et de la ville de Paris, rue Jacob, n° 12 (vi^e).
- VERDEAUX (D^r Georges), [3303], chef de clinique à l'hôpital Sainte-Anne, rue de Villersexel, n° 6 (vii^e).
- VERNET (André), [3044], professeur à l'Ecole nationale des chartes, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, rue Georges-de-Porto-Riche, n° 2 (xiv^e).
- VIDALENC (Jean), [3229], professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Caen, à Fontenay-aux-Roses (Seine), rue Remy-Laurent, n° 17.
- *VIDIL (baron Jean), [3134], rue Raffet, n° 3 (xvi^e).
- *VIELLIARD (M^{lle} Jeanne), [2739], ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome et de l'Ecole des hautes études hispaniques, conservateur honoraire aux Archives nationales en service détaché, directrice de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, avenue de l'Observatoire, n° 36 (xiv^e).
- *VILLARET (François), [3171], avocat à la Cour d'Appel de Paris, avenue Bertie-Albrecht, n° 8 (viii^e).
- VILLERS (Robert), [2992], professeur à la Faculté de droit de Paris, à Versailles, rue du Maréchal-Galliéni, n° 13.
- VINANT (M^{me} Georges), [3386], square La Fontaine, n° 1 (xvi^e).
- *VOGÜÉ (marquis DE), [2748], O. ✱, rue Fabert, n° 2 (vii^e).
- *WENDEL (Maurice DE), [3338], O. ✱, maître de forges, avenue de New-York, n° 28 (xvi^e), et château de Brouchettièrre, à Jœuf (Meurthe-et-Moselle).
- WENDEL (M^{me} Maurice DE), [3339], O. ✱, mêmes adresses.
- YOUNGER (général James Wellington), [3289], rue de Chaillot, n° 7 (xvi^e).
- ZARB (Mireille), [3248], chef de la Bibliothèque des Bureaux internationaux réunis pour la protection de la propriété intellectuelle, à Genève (Suisse), rue de Lausanne, n° 121.

LISTE

DES

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

avec l'indication des années où cessent leurs fonctions

1960	1961
MM. BROGLIE (DE). CHARLES-ROUX. FELICE (DE). GIARD. GIROD DE L'AIN. LA FORCE (DE). NOEL. OUTREY SOULANGE-BODIN. TESSIER.	MM. BRUNEL. CELIER. M ^{lle} DROZ. MM. LAROCHE. LEMOISNE. LÉONARD. LÉVIS MIREPOIX (de). MARTIN-CHABOT. MICHEL-DANSAC. PERRAT.
1962	1963
MM. BRAIBANT. FRANÇOIS. GRAND. MAROT. MEURGEY DE TUPIGNY. PÉRIER DE FÉRAL. SAMARAN. VAUX DE FOLETIER (DE). VERNET. M ^{lle} VIELLIARD.	MM. BOISLISLE (DE). BOSSUAT. FAWTIER. MAHIEU. MARCHAND. MIROT. MONICAT. MONTESQUIOU (DE). POUTHAS. RENOUVIN.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ NOMMÉ EN JUIN 1958

<i>Président</i>	M. G. TESSIER.
<i>Vice-Présidents</i>	M ^{lle} DROZ et duc de LÉVIS MIREPOIX.
<i>Secrétaire</i>	MM. M. FRANÇOIS.
<i>Secrétaire-adjoint</i> ..	B. MAHIEU.
<i>Trésorier-archiviste- bibliothécaire</i> ... }	A. VERNET.
<i>Trésorier-adjoint</i>	R. MICHEL-DANSAC.
<i>Censeurs</i>	J. DE NEUVILLE et M. ANTOINE.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ NOMMÉ EN JUIN 1959

<i>Président</i>	MM. le duc de LÉVIS MIREPOIX.
<i>Vice-Présidents</i>	C. PERRAT et G. PÉRIER DE FÉRAL.

<i>Secrétaire</i>	M. FRANÇOIS.
<i>Secrétaire-adjoint</i> ..	B. MAHIEU.
<i>Trésorier-archiviste- bibliothécaire</i> ... }	A. VERNET.
<i>Trésorier-adjoint</i> ...	R. MICHEL-DANSAC.
<i>Censeurs</i>	J. DE NEUVILLE et M. ANTOINE.

COMITÉ DE PUBLICATION

MM.	MM.
BRUNEL.	PERRAT.
SAMARAN.	POUTHAS.
MAROT.	RENOUVIN.

COMITÉ DES FONDS

MM.	MM.
CELIER.	GIARD.
MAROT.	TESSIER.

NOUVEAUX MEMBRES

1958

- [3382] M. Victor L. TAPIÉ (27 juin).
- [3383] M. Pierre CHAUNU (27 juin).
- [3384] M. Bernard GUENÉE (27 juin).
- [3385] Dr Jacques LEVY-KLOTZ (27 juin).
- [3386] M^{me} Georges VINANT (27 juin).
- [3387] M. Alphonse DUPRONT (29 novembre).
- [3388] M. Jean MONTIER (29 novembre).

1959

- [3389] M^{lle} Maria-Consolata DEURBERGUE (30 janvier).
- [3390] M. Henry CONTAMINE (24 avril).
- [3391] M. Alain DUFOUR (10 juillet).
- [3392] M. René DEMARS (10 juillet).
- [3393] M. Pierre GOUBERT (10 juillet).
- [3394] M. Félix LECOY (10 juillet).
- [3395] M. Emile SCHWOB D'HÉRICOURT (10 juillet).
- [3396] M. Edouard SALIN (27 novembre).
- [3397] Général DE COSSÉ-BRISSAC (27 novembre).

1960

- [3398] M. Raymond COURT (29 janvier).
- [3399] M. Jean-Edgard DEMAUX (29 janvier).
- [3400] M. Daniel RÔDEL (29 janvier).
- [3401] M. Jean CHAZELAS (25 mars).
- [3402] Baron CHAURAND (25 mars).
- [3403] M. Pierre FONLUPT (25 mars).

MEMBRES DÉCÉDÉS

M. Georges BOURGIN ; M^{me} Edouard CHAMPION ; M. Gustave COHEN ; vicomte Joseph DE CROÿ ; MM. Émile GALTIER ; Pierre HOLLIER-LAROUSSE ; James Hazen HYDE ; Georges LEFEBVRE ; abbé DE MARGUERITES ; R. P. Henri MORETUS-PLANTIN ; MM. René PINON ; M. POINDRON ; Robert VEDRUNES.

LA VIE DE LA SOCIÉTÉ

1958

Les séances du conseil

Si l'on excepte l'Assemblée générale du 29 mai, le Conseil de la Société s'est réuni quatre fois au cours de l'année : les 31 janvier, 21 mars, 27 juin et 28 novembre, et ces quatre séances ont été marquées par des comptes-rendus d'activité, qui ont permis aux membres du Conseil présents de suivre la réalisation du programme de publications établi par M. le Secrétaire Michel François, programme chargé certes, mais heureusement mené à bien selon les plans prévus, et aussi de mesurer l'effort accompli par le nouveau trésorier de la Société, M. André Vernet, pour en assainir la situation financière, et en équilibrer le budget.

Traditionnellement, c'est lors de la dernière séance de l'« année scolaire » qu'il est procédé à l'élection du bureau de la Société pour une nouvelle année. M. Giard, qui avait présidé nos séances les 31 janvier et 21 mars, cède le fauteuil présidentiel à M. Georges Tessier jusqu'alors vice-président. M^{lle} Droz, second vice-président devient premier vice-président. Et M. le duc de Lévis Mirepoix avait bien voulu accepter d'être le second vice-président. Les autres membres du bureau ont été reconduits pour les prochains douze mois : M. Michel François, secrétaire, M. Bernard Mahieu, secrétaire-adjoint, M. André Vernet, trésorier, et M. René Michel-Dansac, trésorier-adjoint.

Au sein du Conseil, deux comités sont plus particulièrement chargés d'assister, l'un le secrétaire : le Comité des Publications, l'autre, le trésorier : le Comité des Fonds. C'est lors de la séance du 27 juin qu'il fut pourvu à l'élection de leurs membres. Réélection d'ailleurs, pour l'ensemble des membres du Comité des Publications : MM. Brunel, Marot, Perrat, Pouthas, Renouvin et Samaran. Réélection, également, de MM. Célier, Marot et Tessier, au Comité des Fonds, où M. Giard remplace M. de Pange, décédé le 20 juillet 1957.

L'Assemblée générale du 29 mai procéda à la réélection des membres du Conseil dont le mandat venait à expiration en 1958 : MM. Brai-

bant, François, Grand, Marot, Meurgey de Tupigny, Samaran, de Vaux de Foletier, Vernet et M^{lle} Vieillard. En outre, elle eut à pouvoir au remplacement des membres du Conseil décédés depuis l'Assemblée générale du 6 juin 1957 : MM. Robert Bossuat, Amédée Outrey et Guy Périer de Féral ont été appelés à la succession respective de MM. Ritter, de Pange et Lyon, pour siéger, M. Bossuat, jusqu'en 1959, M. Périer de Féral, jusqu'en 1962, M. Outrey, jusqu'en 1960.

Les deux censeurs : MM. Michel Antoine et Coquebert de Neuville ont vu leurs fonctions renouvelées lors de l'Assemblée générale du 29 mai.

Enfin le Conseil de la société a eu à déplorer, la très lourde perte de M. Georges Bourgin, décédé le 17 septembre.

Publications de la Société

Si au cours de l'année 1957, marquée certes par une progression continue dans l'avancement de nos publications, nos sociétaires n'avaient pourtant bénéficié d'aucune distribution, l'année 1958, au contraire, aura permis de leur adresser successivement trois volumes, heureux témoignage de notre activité et de notre fidélité au plan que nous nous étions proposé.

C'est ainsi qu'à la séance du 31 janvier, le secrétaire pouvait annoncer la parution, et aussi la distribution, du tome XIII des *Chroniques* de Froissart, que tous nos membres reçurent dans le courant de février.

L'*Annuaire-Bulletin* 1956-1957, comportant dans sa deuxième partie l'édition des lettres closes de Philippe VI de Valois, préparée par M. Raymond Cazelles, fut remis en manuscrit à l'imprimeur Bédu, le 15 février. Et M. le Secrétaire pouvait présenter l'ouvrage achevé à l'Assemblée générale du 29 mai.

Il fut distribué en même temps que le tome V de *Paris pendant la Terreur*, mis au point après le décès de P. Caron par M. Calvet.

Cependant se poursuivent les travaux de préparation ou d'impression des autres publications prévues.

La plus avancée, sans conteste, à la fin de l'année 1958 est le tome I^{er} des *Lettres de Henri III*. M. Michel François avait tenu, à chaque séance, le Conseil au courant de la poursuite de la composition, dont il pouvait annoncer, le 28 novembre qu'elle était totalement achevée. Il rédigeait lui-même alors l'introduction, et annonçait son ferme espoir de voir le volume entièrement prêt pour être distribué au milieu de l'année 1959.

La totalité du manuscrit du tome I^{er} du *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, était à l'impression à la date du 28 novembre. Tout laissait espérer alors que l'année 1959 verrait sinon l'achèvement —

car bien des points de détails étaient à examiner encore — du moins très certainement une progression heureuse de cette publication, financée, comme on le sait, par un complément de perception sur les droits de visite de la maison de Jeanne d'Arc à Domremy. Et le financement de ce premier volume est déjà largement assuré.

Les *Annales de Saint Bertin* posent de nombreux problèmes. Le texte préparé par M. Levillain, devra faire l'objet d'une révision. Les notes manquent d'homogénéité, et il faudrait les reprendre entièrement. L'introduction doit être considérablement réduite. C'est pratiquement une refonte de l'ensemble à laquelle ont bien voulu se prêter sous l'autorité de M. Tessier, commissaire responsable, M^{me} Clémencet et M^{lle} Vielliard. Le Conseil, qui, un instant, hésita à maintenir cette publication dans son plan général, décida le 27 juin, de poursuivre le travail.

MM. Antoine et Ozanam ont, tout au cours de l'année, poursuivi, en particulier par la rédaction des notes, la mise au point du tome II de leur édition de la *Correspondance du Comte de Broglie*, que la Société sera en mesure du publier dans une très prochaine année. Mais aucune subvention, à la fin de 1958, n'avait encore été demandée au Centre national de la Recherche scientifique.

M. Calvet a en main le texte du tome VI de *Paris pendant la Terreur* dont il doit préparer l'annotation. Celle-ci pourrait être prête à la fin de 1959. Ce sixième volume est le dernier de la publication, mais le Conseil a exprimé le 28 novembre l'avis qu'un septième volume, de tables, s'avérerait indispensable.

Enfin, la préparation du tome XIV de la *Chronique* de Froissart se poursuit, cependant qu'il est toujours prévu, au plan général des publications, celle de l'édition du *Journal de l'Assemblée des Notables de 1787*, préparée par M. Pierre Chevallier.

Questions financières et diverses

L'effort de M. Vernet, tout au long de l'année a été considérable. Il lui a fallu remettre en ordre le fichier financier de la Société, multiplier les contacts personnels et la correspondance pour assurer les rentrées normales des cotisations et combler aussi les lacunes de plusieurs années dans le recouvrement de celles-ci. Cette tâche difficile, délicate, a été menée par lui, sans relâche et avec succès. A la fin de l'année les frais de toutes les publications distribuées avaient été réglés et il pouvait disposer, sur le fonds Champion de 797.755 fr. pour assurer normalement la publication en 1959 du tome I^{er} des *Lettres de Henri III*, et aussi des sommes nécessaires à l'impression du tome I^{er} du *Procès de Condamnation de Jeanne d'Arc*, financée par le fonds spécial du département des Vosges. Précisons qu'au

cours de l'Assemblée générale du 29 mai. M. le Trésorier a fait accepter un relèvement du taux des cotisations, qui est, à présent, de 1.500 fr pour la France et de 2.000 fr. pour l'étranger (anciennement 1.000 et 1.500 fr.).

Au titre de la chronique de la Société, signalons que le mardi 8 juillet 1958, M. Bernard Mahieu, a évoqué devant les membres de la Société les grandes heures de l'histoire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, en leur faisant parcourir les salles de l'exposition « Saint-Germain-des-Prés », organisée aux Archives nationales pour commémorer le XIV^e centenaire de la fondation de l'abbaye.

Assemblée générale du 29 mai 1958

Les traditions de notre Société ont fixé, pour les Assemblées générales, un protocole, dont nous ne nous écartons guère. A cet égard, l'Assemblée générale de 1958 fut identique, dans son déroulement, à ses devancières.

A l'Ecole des Chartes, le jeudi 29 mai, à 16 h 30, outre de nombreux amis de la Société, se sont réunis les membres effectifs dont les noms suivent : MM. Antoine, Arlès-Dufour, Bailhache, Barbey, de Bauvillé, André Bossuat, Robert Bossuat, Cartelle, Cazelles, Célier, Debidour, de Félice, Grand, Jardillier, Mahieu, Marot, Martin-Chabot, Monfrin, de Montesquiou, Mousnier, de Neuville, Outrey, de Ribier, Samaran, Tessier, Vernet, M^{lle} Viellard.

MM. Amédée-Thierry, Bataillon, Bonnassieux, Bourgin, Brunel, de Crouy, M^{lle} Droz, M^{me} la duchesse de la Rochefoucauld, MM. Miro, Périer de Féral et Spadale avaient fait connaître leur regret de ne pouvoir assister à cette séance.

Au bureau, M. Giard préside, assisté de M. Michel François, secrétaire.

L'Assemblée entend d'abord le discours de M. le Président (v. p. 5) puis le rapport de M. le Secrétaire (v. p. 15). M. Coquebert de Neuville donne ensuite lecture du rapport (v. p. 21) que lui-même et M. Michel Antoine ont établi, en tant que censeurs, sur les comptes des recettes et dépenses de la société pendant l'exercice 1957-1958. Les conclusions de ce rapport afférant à la gestion et aux comptes de M. André Vernet, Trésorier sont mises aux voix et adoptées.

Il est ensuite procédé aux réélections et élections des membres du Conseil ainsi que des censeurs (v. p. 1).

Enfin, M. Edouard Salin, membre de l'Institut fait une lecture intitulée « Fouilles récentes à Saint-Denis » accompagnée de projections¹.

La séance est levée à 18 h 30.

1. On trouvera l'exposé des fouilles récentes faites à Saint-Denis et les conclusions qu'en a tirées M. Salin dans l'important article que celui-ci a publié sous le titre *Les tombes gallo-romaines et mérovingiennes de la basilique de Saint-Denis (fouilles de janvier-février 1957)* dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, t. XLIV (1958) p. 169-263 avec 27 planches dont 2 en couleurs.

DISCOURS DE M. EDOUARD GIARD
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
PENDANT L'EXERCICE 1957-1958

Mesdames, Messieurs, mes chers Confrères,

Pendant l'année qui vient de s'écouler notre Société a été durement éprouvée. Jamais liste nécrologique ne fut plus longue et je ne pourrai m'étendre autant que je le voudrais sur les mérites de chacun de nos disparus.

Le Comte Jean de Pange qui, il y a 3 ans, à cette place, présidait l'Assemblée nous a quittés en juillet dernier, emporté par un mal implacable qui ne l'a pas empêché de travailler jusqu'au bout. Il a tenu à reposer en terre natale et nous n'avons pu l'accompagner à sa dernière demeure, mais un service nous a tous réunis le 2 décembre dernier en la chapelle des Invalides où fut exalté en termes éloquents l'homme de bien qu'il était, l'époux, le père, le chrétien.

Vous savez que le 10 février de cette année, sur l'initiative de M^{me} la duchesse de la Rochefoucauld et la présidence de M. Robert Schuman, un hommage solennel a été rendu à sa mémoire. Notre Collègue Samaran y célébra le chartiste, car on sait combien Jean de Pange portait en son cœur sa vieille école et ne manquait pas une occasion de lui affirmer son attachement. A cette réunion d'autres hautes personnalités prirent la parole et montrèrent comment il fut un précurseur de l'Europe nouvelle. Ses idées, ses écrits ont été le levain des Institutions internationales qui voient le jour et de celles qui vont naître. Lorraine et Sarre dont il a tant parlé, autrefois barrières de peuples, sont aujourd'hui leurs traits d'union.

La Lorraine fut la passion de sa vie et il en fut le grand historien. Il n'est que de lire le discours qu'il prononça ici devant nous pour se rendre compte de quelle piété filiale il entourait sa petite patrie. Parce que les armes de Lorraine figurent sur la porte de l'ancienne Ecole des Chartes, aux Archives Nationales, c'était l'occasion pour lui d'associer en son être ses deux grandes affections et tout dans ses pensées et ses activités était motif à glorifier ce culte.

A tous ces témoignages, permettez-moi d'ajouter un souvenir personnel. Jean de Pange fut mon condisciple aux Chartes. Il était probablement le plus jeune de la promotion, et j'en étais sans doute le doyen, ayant accompli mon service militaire et préparant ma

thèse de droit avant d'y entrer moi-même. Peut-être à cause de cette différence d'âge espérait-il trouver en moi un mentor, car il aimait, avec un autre camarade, venir travailler dans mon petit appartement d'étudiant. Mais son esprit, voyant plus haut, voyant plus loin, s'égarait hors du sujet débattu et nous étions obligés de le ramener aux réalités pressantes du programme. Si jeune, on pouvait déjà pressentir l'homme aux vue profondes, à résonnance européenne, qu'il serait plus tard. Nos destinées différentes nous séparèrent ensuite, puis, quand je repris une étude dans le quartier de la Bibliothèque nationale, j'eus quelquefois sa visite. Enfin nous nous retrouvâmes ici. Je n'aurais jamais pu penser qu'un jour je lui succéderais et que j'aurais la tristesse de prononcer son éloge funèbre. Le temps me manque pour vous énumérer ses travaux, mais j'espère qu'une liste en paraîtra dans une de nos publications savantes, et l'on se rendra mieux compte du rôle important qu'il a joué dans l'histoire de notre époque car il fut, si je peux dire, le prophète des temps nouveaux.

Le renouvelle à Madame de Pange, ici présente, l'expression de nos condoléances attristées et ravivées en ce jour par les souvenirs si marquants que notre ancien Président a laissés parmi nous. Qu'elle veuille bien agréer l'hommage de notre profond respect.

En Ernest Lyon la société a perdu un de ses plus fidèles serviteurs. Elle était pour lui toute sa vie et à sa charge de trésorier il attachait une importance capitale. Aussi lorsque, brusquement frappé, il abandonna ses comptes, si bien tenus tant qu'il en eut la force, ce fut pour nous le présage de sa fin prochaine. Il assistait à toutes nos réunions avec une ponctualité exemplaire et ne manquait jamais d'y prendre la parole pour nous rendre compte de ses démarches et de la situation de nos finances. Il veillait sur elles avec un soin jaloux car il avait une vocation de financier. Mais c'est comme chartiste qu'il était venu à nous en 1909, voici près de 40 ans. Disposant de loisirs étendus il n'avait pas complètement abandonné les études historiques. Sur sa ville natale de Limoges qu'il aimait tant et où il a tenu à reposer, il a publié dans les mélanges offerts à M. Brunel des notes relatives aux coutumes locales ; mais son principal ouvrage avait été, en collaboration avec Pascal Guébin, la publication de l'histoire abligoise de Pierre des Vaux de Cernay. Rien ne prouve davantage son attachement à notre Société que le désir exprimé dans ses dernières volontés de voir son titre de Trésorier — et celui — là seulement — figurer sur le faire-part de son décès. Son souvenir restera vivace parmi nous.

Alfred Péreire, parisien bien connu, appartenait à la célèbre famille des banquiers de Louis-Philippe et Napoléon III qui ont fondé dans la plaine Monceau d'autrefois un des principaux quartiers de Paris, et qui ont porté le renom de la France à l'étranger en créant notamment plusieurs compagnies de chemins de fer espagnols. C'était

un dilettante adonné à la bibliophilie. Les prix très élevés qu'atteignent en ce domaine les pièces rares ne permettent plus qu'à quelques privilégiés de la fortune, dont il était, de pouvoir encore les acheter. Mais il avait compris que c'est à nos Bibliothèques publiques qu'il faut faciliter leur acquisition, pour que tous puissent en profiter et, à ce titre, il avait accepté la Présidence des Amis de la Bibliothèque Nationale. Il se consacrait à cette tâche avec diligence et compétence et son nom restera ainsi attaché au monde de l'érudition. Ce qu'il me plaît de souligner, c'est qu'il appartenait à notre Société depuis 1913, était ainsi un de nos anciens, et cette fidélité nous touche particulièrement.

Notre collègue Georges Ritter, d'origine alsacienne était né à Gray où il est mort. Calme, pondéré, renfermé même, c'était un savant et des savants il partageait la modestie. Il appartenait à la promotion chartiste de 1907 et sa thèse sur l'organisation de l'Hôtel du roi au XIII^e siècle y avait été très remarquée. A son passage à la Bibliothèque de Rouen il nous a laissé plusieurs études sur les miniatures rouennaise et sur les vitraux de la cathédrale, mais la plus grande partie de sa carrière s'était écoulée aux Archives Nationales où il occupa finalement le poste très élevé de conservateur de la section moderne. De l'inventaire analytique des dépêches de la sous série F 90 il avait extrait et mis à jour la correspondance télégraphique de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie. Prisonnier de guerre de 1914 à 1918 il avait appris le russe dans les camps et la connaissance de cette langue lui avait permis d'étendre considérablement le champ de ses lectures et de ses recherches.

Michel Prévost était un de mes camarades de l'Ecole des Chartes et de cette promotion de 1902 très décimée il ne reste qu'un petit carré de survivants. Toute sa carrière il l'a passée avec une fidélité exemplaire à la Bibliothèque Nationale où il a surtout collaboré à l'établissement du catalogue général et où il termina comme conservateur adjoint. Son nom restera lié à la publication en cours de l'important dictionnaire de Biographie française dont il est un des co-auteurs. C'était une nature timide et réservée qui lors des agitations du Quartier latin, n'élevait pas la voix dans nos colloques animés d'étudiants, mais qui cachait derrière son effacement voulu une science très sûre en même temps que des qualités profondes de cœur et d'esprit. Ce sont des travailleurs de son genre qui, œuvrant patiemment, et souvent obscurément, fournissent aux autres les éléments précieux de leurs recherches et font avancer la science, sans être jamais eux-mêmes à l'ordre du jour.

M. de Montesquiou, notre Président sortant, dont je salue le nom avec reconnaissance et que j'aurais préféré voir encore à ma place à notre tête si nos traditions ne s'y étaient opposées, vous a fait part l'an dernier du décès de M. André Artonne survenu la veille de l'Assemblée. C'était à la fois un financier, un lettré, un érudit et il pou-

vait se flatter de n'avoir jamais, malgré des occupations absorbantes et des fonctions élevées, cessé de poursuivre ses études historiques. Licencié-ès-lettres et archiviste paléographe de la promotion de 1908, il avait présenté sa thèse de sortie d'Ecole sur le mouvement populaire de 1314 et les chartes provinciales de 1315, thèse très remarquée et publiée dès 1912. Ce mouvement dont l'influence fut considérable sur les relations de la royauté, de la noblesse et des communes avait été une réaction féodale contre les empiétements de la monarchie. Le sujet avait été traité de main de maître. Sa grande œuvre, malheureusement inachevée, fut la publication des statuts synodaux des diocèses de l'ancienne France, qu'il avait entreprise pour la Société d'histoire ecclésiastique. Il s'agissait pour les évêques, dans des assemblées bi-annuelles, de rédiger à l'usage de leurs clercs des règles pour l'accomplissement de leurs devoirs et des prescriptions pour la conduite à tenir. Quoiqu'ils fussent avant tout des documents de législation canonique, on se rend compte que ces statuts contenaient des renseignements précieux sur la vie des clercs, l'histoire des mœurs, l'histoire sociale et même l'histoire tout court. Convaincu de l'importance de ces renseignements pour les histoires régionales il avait bataillé et finalement obtenu des crédits de la Recherche Scientifique pour mener à bien son œuvre. Nous ne pouvons que souhaiter qu'elle soit poursuivie.

La carrière d'André Artonne s'était écoulée principalement au Crédit Foncier d'Algérie, filiale du Crédit Foncier de France, où il avait été inspecteur, et qu'il repréenta finalement à Londres où il résida longtemps. Ses qualités, qui le mettaient en vedette partout, l'avaient fait élire Président de la Chambre de commerce de Londres, organisme capital dans nos relations économiques avec la Grande-Bretagne. Là aussi il n'a laissé que des regrets.

Mgr Guervin, chanoine-prélat de Terre-Sainte était notre collègue depuis 1943, mais il résidait habituellement à Amiens. On sait le rôle important qu'il a joué dans la fondation de la Société d'Histoire du ^{xvii}^e siècle dont il avait été le secrétaire général distingué. Aussi sa disparition, que nous déplorons n'est-elle pas seulement une perte pour les études historiques en général mais elle sera lourdement ressentie par la société sœur dont il était le véritable animateur.

Il me reste à saluer la mémoire de Madame Edouard Champion Américaine de naissance et qui ces dernières années résidait davantage à New-York où elle vient de mourir. Elle était la femme de notre ancien éditeur et la belle-sœur de notre bienfaiteur Pierre Champion. On sait qu'Edouard Champion avait été maire du Touquet-Paris-Plage, station internationale, et Madame Champion, très répandue dans la société, avait été une auxiliaire précieuse pour son mari dans ses obligations mondaines. Le nom des Champion est inséparable du monde de l'érudition et je dois à mon âge et à une filiation professionnelle d'avoir connu le fondateur de la dynastie, Honoré Cham-

pion. Il ne quittait guère sa librairie, calotte en tête, pantoufles aux pieds, où il recevait fréquemment la visite de son voisin, Anatole France. Les librairies étaient de ce temps des salons où l'on causait et où se réunissaient lettrés et savants. M^{me} Champion ne laisse qu'une fille, M^{me} Loubet, à qui nous adressons nos respectueuses condoléances, mais j'espère que le nom des Champion ne disparaîtra pas pour autant du monde de la librairie.

Il est de tradition que le Président ajoute à ce mémorial particulièrement sombre cette année un exposé historique. Ayant quitté avec l'Ecole le champ de l'érudition sans y avoir plus jamais labouré, je me garderai de toute incursion en ce domaine. La sagesse commandant de ne parler qu'en connaissance de cause, peut être un coup d'œil sur mon activité professionnelle sera-t-il pour vous quelque chose de nouveau. Les éléments historiques et artistiques ne lui font d'ailleurs pas défaut et ramèneront ma communication dans le chemin traditionnel. La vente aux enchères, par les garanties qu'elle offre, en évitant toute combinaison douteuse, répond à une nécessité quand des intérêts supérieurs ou moraux sont en jeu. Aussi appartient-elle à tous les temps et dut-elle être en vigueur dans la haute antiquité en Grèce d'abord, à Rome ensuite.

Sur le mécanisme même de l'institution ma tâche se trouve facilitée par les découvertes faites il y a plus de quatre-vingts ans dans les fouilles de Pompéi.

Au moment de l'éruption du Vésuve qui ensevelit entièrement la ville, le commissaire-priseur de Pompéi, l'*auctionator*, s'appelait Cecilius Jucundus. Il cumulait avec sa fonction de vendeur de meubles aux enchères, celle bien plus rémunératrice de banquier, *argentorius*, prêtant avant la vente aux vendeurs pressés, après la vente aux acheteurs démunis, et couramment, en dehors des ventes, au grand public. D'après ses comptes, je le tenais jusqu'ici pour un usurier, mais, à lire dans les journaux financiers d'aujourd'hui les taux d'intérêt réclamés officiellement par les banques, le mot me paraît avoir perdu tout son sens. Personnage très influent dans la cité il avait fait élever sur le forum un monument aux dieux, mais c'était aussi un joyeux luron et vous savez que Pompéiens et Pompéiennes prenaient avec les mœurs de grandes libertés. Les peintures de sa villa étaient d'un genre et d'un style conformes et je n'en dirai pas plus. Ses comptes et ses archives constitués par des tablettes de cire nous ont permis de constater que le processus des ventes était sensiblement le même que de nos jours, sinon que les affiches étaient remplacées par les cris des hérauts, *præcones*, les crieurs de nos jours, aux carrefours de la ville et dans ses principales artères. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que nous possédons l'effigie de notre ancêtre, un buste en bronze magnifique trouvé dans sa maison et qui est une des raretés du musée de Naples. Le masque est parlant, d'une

intensité de vie extrême et la qualité de l'œuvre atteste l'importance du personnage ; si expressif même que le bronze a été commercialisé par la reproduction, sans que personne chez nous se soit douté pendant longtemps de son origine et de son appartenance.

L'influence romaine disparue des Gaules, c'est le chaos et nous ne savons plus rien pendant des siècles. Dès que la France, avec l'avènement des Capétiens s'organise administrativement, ce sont sans doute les sergents, auxiliaires de justice, qui sont les premiers officiers publiés chargés des ventes de meubles. Ils sont sous saint Louis divisés en deux classes, sergents à pieds ou à verge pour Paris, à cheval pour les bailliages et les sénéchaussées.

La civilisation progressant, les installations intérieures vont devenir plus confortables, la fortune mobilière se développera rapidement et bientôt les arts refleuriront. Vers 1360 les premiers ateliers de tapisserie apparaissent et son prix élevé est un signe de luxe. Quelques années auparavant les corporations des peintres flamands ont vu le jour particulièrement à Gand et à Bruges. D'importantes bibliothèques de manuscrits se constituent et notamment, à côté de celle du roi Charles V, la fameuse librairie aux Heures célèbres du duc de Berry son frère. Les palais et les hôtels se garnissent de meubles précieux, œuvres des ébénistes les plus habiles, de tapis rares, de tableaux religieux avec les effigies des donateurs en prière, et finalement de portraits de châtelains et de bourgeois enrichis, de leurs femmes et de leurs enfants. L'opulence des ducs de Bourgogne grands protecteurs des arts, s'étale dans leurs provinces, et à Bruges, fêtes, tournois, cortèges se succèdent sans interruption. Encore trois quarts de siècle et les expéditions d'Italie vont créer entre les deux pays un courant artistique irrésistible. François I^{er} monarque raffiné y contribuera plus que tout autre. La période de la Renaissance est ouverte.

Ce prodigieux essor artistique demande à s'organiser. L'édit de 1556 va y pourvoir en créant dans toute la France des « offices de prieurs vendeurs de meubles, capables, expérimentés et connaisseurs ». A l'encontre de son père, le roi Henri II n'était guère porté vers les arts, plus enclin aux jeux de force, à la chasse, aux tournois et aux expéditions militaires. Aussi est-il permis de croire que Diane de Poitiers dont l'influence sur le mouvement artistique de ce règne fut considérable, ne fut pas étrangère à la publication de cet édit. Son intrusion dans la politique, dans la conduite des affaires civiles, militaires et religieuses, sa prodigalité, son apreté même ont suscité de violentes polémiques et nulle femme n'a été plus décriée. Mais nulle femme non plus — et si belle — n'a joué un rôle plus décisif sur le destin artistique d'un pays et les injures dont elle a été couverte ne doivent pas nous faire oublier qu'avec sa vive intelligence et son goût exquis, elle a été à l'époque la véritable inspiratrice des Arts. Aussitôt après l'avènement d'Henri II, et sans se priver du concours

des artistes italiens qu'elle savait apprécier à leur valeur, elle rendait aux artistes français, en dépit des préférences de la Reine pour ses compatriotes leur place légitime dans la direction des travaux d'art. Lescot reconstruit une partie du Louvre. Philibert Delorme la salle de bal de Fontainebleau, puis transforme Anet, temple des Amours royales. Jean Goujon qui réside quelques années à Rouen et dont elle fut la protectrice insigne surveille, s'il n'en est pas l'auteur, l'édification en la cathédrale du magnifique tombeau des Brézé où Diane épouse *fidissima* figure en veuve éplorée. Cette direction effective qu'elle a exercée sur tous les artistes faisant d'elle une véritable surintendante des Beaux-Arts, j'estime quelle n'a pas été suffisamment mise en lumière. De son génie artistique ses détracteurs auraient du tenir compte et le verser à son actif dans la balance de ses mérites et de ses torts, mais il n'a pas trouvé grâce devant eux. Tous les faits et événements artistiques du temps s'accordent à consacrer le rôle éminent et actif de la duchesse de Valentinois en ce domaine et la preuve en est, qu'au lendemain de la mort du roi, alors qu'elle était sur-le-champ exilée dans ses terres, Philibert Delorme grand architecte royal était brutalement remercié et Lescot momentanément mis à l'écart. L'équipe française qu'elle avait inspirée et commandée était décapitée et remplacée par l'italienne, le Primatice à sa tête. La floraison des châteaux de la Loire, joyaux de nos richesses nationales, c'est à elle en grande partie qu'on la doit et si on n'a retenu d'elle que sa prodigalité car, à l'époque, ce furent folies d'argent, c'est de nos jours un merveilleux trésor, orgueil de la France. Anet, Chenonceaux, Chaumont et d'autres sont des témoins vivants du génie artistique de Diane de Poitiers. Quand vous reprendrez le chemin de ces jardins de France laissez-vous envelopper des souvenirs de sa grâce, de son goût, de sa beauté car son âme continue à planer en ces lieux... et rendez lui justice.

Dans les siècles qui vont suivre peu de changements seront apportés à l'institution des commissaires-priseurs telle que l'a établie l'édit de Henri II, sauf des précisions de réglementation et des modifications d'appellation. Avec un édit de Louis XIV ce sont cent vingt huissiers-priseurs qui fonctionneront à Paris tandis qu'en province ils porteront le nom de jurés-priseurs.

Survient la Révolution. Elle supprime ces derniers en 1789 et ceux de Paris en 1793. Mais c'est un tel désordre que la voix du Premier Consul se fait entendre et la loi du 27 vendôse an IX recrée quatre-vingts commissaires priseurs à Paris, ceux de province étant rétablis sous Louis XVIII en 1816.

Le nombre total des commissaires-priseurs est d'environ trois cent soixante. Ils sont divisés en Chambres régionales dont la plus importante est celle de Paris puisqu'elle compte plus du cinquième de l'effectif global. A l'échelon supérieur une chambre nationale composée de délégués des régions. Chaque chambre élit un comité

composé d'un Président, Syndic, Rapporteur, Secrétaire, Trésorier. La Chambre Nationale et la Chambre de Paris ont élu en outre un Président d'honneur à vie, le même d'ailleurs pour les deux compagnies ce qui en fait le mainteneur de l'unité de la corporation.

Jusqu'à la Révolution tous les officiers de justice siégeaient au Grand-Châtelet. Les commissaires-priseurs, les premiers, émigrèrent dans le quartier des Halles, autrefois celui des Messageries, puis place de la Bourse, dans un immeuble qui existe toujours et sert maintenant d'annexe à la Chambre de commerce, enfin rue Drouot où l'hôtel fut bâti en 1851 sur l'emplacement de la Mairie du 2^e arrondissement. Regardé à l'époque comme une importante innovation, il est considéré aujourd'hui comme démodé, malgré tous les soins apportés à son entretien, et bien qu'il comporte certains avantages, notamment son emplacement au cœur de Paris. Les grandes ventes se font rue du Faubourg Saint-Honoré à la Galerie Charpentier louée pour la circonstance. La variété des objets qui passent en vente est aussi diverse que leur origine. Certaines ventes sont judiciaires comme celles des faillis, saisis, débiteurs gagistes, mineurs, interdits etc. et comprennent généralement dans ce cas la totalité d'un mobilier. Il en est autrement dans les ventes volontaires qui comportent des collections entières ou parties de collections, des ensembles, ou seulement des meubles en surnombre, des objets remplacés et même des débarras. Les greniers et les caves tout comme les châteaux et les hôtels somptueux alimentent le marché. Le conservatisme de nos ancêtres, les soins qu'ils apportaient à leurs biens nous valent la dispersion d'objets anciens en bon état, alors que les jeunes générations envoient à la poubelle ce qui ne leur plaît plus, et remplacent la commode de laque à laquelle l'aïeul tenait tant, par une automobile du dernier modèle.

La spécialisation des collectionneurs est elle-même extrême, boîtes d'allumettes ou à mouches, tabatières, pièges de chasse, images d'Epinal, etc., en dehors des réunions classiques d'objets d'art, ivoires céramiques, livres, gravures, autographes. Malgré le prodigieux développement du marché des autographes on se rend compte de la disparition en quantités considérables de lettres et documents qui permettraient aujourd'hui de résoudre tant d'énigmes historiques et littéraires.

De nos jours la peinture moderne fait beaucoup parler d'elle et les œuvres de certains artistes atteignent, suivant l'expression, des prix astronomiques. Les réactions du public manquent généralement de mesure. Je me garderai de tout jugement prématuré, laissant au temps le soin de classer les valeurs qui résisteront à son épreuve.

Des exagérations commises plusieurs facteurs sont responsables : la spéculation, la commercialisation de l'art, l'engouement, l'influence étrangère, le goût morbide et même hélas l'encouragement des milieux officiels dirigeants.

On aimerait voir le goût français, plus sûr d'instinct et meilleur juge, reprendre le dessus sur de meilleures directives.

C'est que nous sommes à la veille de l'application du Marché Commun. Le commerce de luxe, par essence parisien, devrait rester l'apanage de notre capitale et les grandes ventes publiques en sont un des éléments vivants. La compagnie des commissaires-priseurs aura donc sa partie à jouer dans ce concert, elle en a conscience, et j'espère qu'elle sera digne de son long passé.

Je tiens en terminant à proclamer ma foi dans le destin de notre Société. Ses publications, grâce au choix judicieux de son savant état-major, jouissent en France d'une autorité incontestée, et à l'étranger d'une renommée plus grande encore. Je la voudrais seulement plus forte en effectifs, moins effacée, et plus connue chez nous grâce à une propagande plus active. Un exemple : dans quelques jours on va célébrer la quatorzième centenaire de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Les plus représentatifs d'entre nous figurent à titre individuel dans le Comité d'organisation et je les félicite en votre nom, mais ne croyez-vous pas que notre Société aurait dû figurer en bonne place, en tant que telle, dans le comité de patronage de cette commémoration ? A l'époque que nous vivons toute institution qui ne progresse pas est condamnée, à rétrograder d'abord, à mourir ensuite. Le sort de notre Société est donc entre nos mains ; soyons pour elle de zélés recruteurs.

L'Histoire, comme nous la concevons, c'est la vérité telle quelle, un miroir des faits sans déformation, et non un instrument de propagande des partis. Il y a quelques mois un membre du Conseil Général de la Seine signalait à la tribune une histoire en images dans les mains des écoliers, où notamment le récit de la grande guerre ne mentionnait aucun nom de général français. Il y a des omissions qui sont des mensonges. J'ai eu quelque mal à me procurer ce livre d'un prix curieusement élevé pour un manuel scolaire ; mais ce qui m'a le plus frappé c'est le souci d'inculquer déjà aux jeunes cervelles l'esprit de lutte de classes, alors que l'union de tous serait si nécessaire. Défendre l'Histoire est pour nous un devoir sacré, mais le Ministre de tutelle devrait lui même y veiller.

Dans quelques semaines je vais passer le flambeau et si j'ai pu le tenir assez droit, ce n'est qu'avec l'aide de ceux à qui vous avez confié les postes clés, le Secrétaire et le Trésorier, MM. Michel François et André Vernet dont je ne dirai jamais assez les mérites.

Travailler avec eux c'est à la fois plaisir et enseignement, et, grâce à leur concours, la Société n'a pas eu à souffrir de l'intermède que constituait mon passage à votre tête.

Bientôt la vie de votre Société va reprendre son cours normal et vous me permettrez de célébrer devant vous, par avance, comme un fait acquis, l'accession attendue à la présidence de notre premier Vice-Président, M. le Professeur Tessier. Son enseignement dans une

des chaires capitales de l'Ecole des Chartes, ses nombreux travaux, la place qu'il occupe à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vous assurent un Président éminent. En de telles mains notre Société est appelée à un renouveau prestigieux.

RAPPORT DE M. MICHEL FRANÇOIS, SECRÉTAIRE,
SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ
PENDANT L'EXERCICE 1957-1958

Mesdames, Messieurs,

L'ordre du jour de nos assemblées générales, qui n'a guère varié depuis cent vingt-quatre ans que notre Société existe, veut que votre Secrétaire s'insère, pour la présentation de son rapport, entre le Président qui vient de prononcer son discours et les Censeurs dont vous allez entendre tout à l'heure l'exposé sur l'état de nos finances. Sans doute cet ordre répond-il aux exigences d'une logique évidente : il n'en facilite pas pour autant la tâche de celui à qui vous avez confié le soin de veiller au plus près à la satisfaction des besoins de notre existence quotidienne et d'assurer la bonne marche de nos travaux ; car selon que je confesserai mon insuffisance en invoquant le malheur des temps ou que je mettrai quelque complaisance à vous montrer les résultats auxquels nous sommes arrivés, je ferai vite figure d'accusé à vos yeux et ce sera justice. Si pourtant je n'ai pas trop de crainte à dresser devant vous le bilan de l'année écoulée c'est que plus que jamais je me suis senti épaulé et que nous avons eu le sentiment au Bureau de faire effort en commun pour que ce bilan soit positif, ce que je puis bien dire en toute objectivité.

Et d'abord nous avons vécu ; nous nous sommes même bien portés, et la belle assistance que vous représentez aujourd'hui, malgré nos inquiétudes présentes, attirée je n'en doute pas, par la haute autorité de M. Edouard Salin et l'intérêt du sujet qu'il a bien voulu traiter devant nous, témoigne assez de notre bon état général. Au vrai cette formule, venue sous ma plume quand je préparais ce rapport que je vous dois impartial, me paraît assez bien convenir à notre situation présente : elle est celle qui figure généralement — et nous en rendons grâce à Dieu et à la médecine sociale — sur notre fiche individuelle de santé dans nos dossiers administratifs ; celle aussi — mais c'est déjà plus inquiétant — qu'adopte un propriétaire de voiture automobile qui décide tout à coup, et comme malgré lui, de se séparer d'un véhicule qui lui a rendu de longs services !

Notre Président vient de nous rappeler les lourdes pertes que nous avons subies depuis un an et de quels dévouements avaient fait preuve à l'égard de notre Société ceux qui nous ont quittés.

Je dois y ajouter les démissions qui nous ont été offertes de quelques uns de nos membres qui ne suivaient que de trop loin nos activités : elles s'inscrivent, si je puis dire, au chapitre des profits et pertes qui figure dans tous les bilans même ceux des entreprises à caractère scientifique comme la nôtre ; elles ont d'ailleurs été compensées et largement par les adhésions nouvelles (nous en avons compté dix-huit) qui nous sont arrivées depuis notre dernière assemblée générale. Je dois surtout et à mon grand regret faire état des silences qu'ont opposés d'autres de nos membres trop nombreux aux appels que leur a adressés notre nouveau trésorier M. André Vernet dès qu'il a pris en mains — et avec quelle fermeté — la gestion de nos finances : ces silences, ce sont autant de démissions morales qui nous portent une toute autre atteinte parce qu'ils entretiennent une illusion qui finirait bien par avoir raison de nos bonnes volontés. Je sais bien qu'il y a toujours dans toute Société deux listes de membres aussi exactes l'une que l'autre et pourtant différentes, celle que tient le Secrétaire et celle que lui oppose le Trésorier ; tous nos efforts ont tendu à réduire l'écart de l'une à l'autre au cours de cette année ; nos censeurs vous diront aussi dans un instant les moyens qu'ils proposent à votre agrément pour réduire un autre écart, celui qui s'est établi entre d'une part, le prix de revient de nos publications et les frais de leur distribution d'autre part. Or l'expérience de ces dernières années me permet de faire devant vous un calcul très simple : l'impression d'un volume de 400 pages coûte environ un million, nous recevons gratuitement du Centre national de la recherche scientifique une subvention de 400.000 francs pour chacun de nos volumes, c'est dire, que compte tenu des frais de distribution, chaque fois que nous imprimons un volume nous devons déboursier plus de 600.000 francs. L'impression de notre *Annuaire-Bulletin* revient également à peu de chose près à la même somme et il n'est pas question de demander pour lui à la Recherche scientifique une aide qui serait automatiquement refusée. Vous étonnerez-vous, dans ces conditions, qu'une année se passe quelquefois sans que vous receviez aucune publication ? C'est que, comme on dit, je crois, en langage des sports, nous avons « récupéré », nous avons refait nos forces pour les mieux utiliser l'année suivante et pouvoir quand, il est besoin, nous en montrer prodigue. Mais les factures sont là, qu'il faut payer dans des délais raisonnables, ceux qu'ont bien voulu nous consentir nos imprimeurs encore que leur trésorerie soit, elle aussi, bien souvent à l'étroit. Notre situation qui était déjà difficile en période de stabilité monétaire risque de devenir impossible aujourd'hui où nous assistons à une nouvelle montée des prix. Vous aurez tout à l'heure à débattre de ce problème angoissant ; qu'il me soit seulement permis, pour que vous puissiez mieux en juger, de vous rappeler d'abord ce qu'a été notre effort au cours de l'exercice qui vient de se terminer et de vous indiquer nos intentions pour l'avenir immédiat.

Vous avez reçu en janvier dernier le tome XIII des *Chroniques* de Froissart. Le volume préparé par Léon Mirot a été heureusement terminé par son fils M. Albert Mirot qui a déjà poussé fort avant la préparation du tome XIV. Ce sont encore trois volumes qui seront nécessaires pour terminer cette publication entreprise en 1860 par Siméon Luce ; j'avais pensé en conséquence pouvoir l'inscrire parmi les publications pour lesquelles le C.N.R.S. avait établi un plan de financement de quatre ans. Or les conditions nouvelles mises par le contrôleur financier à l'exécution de ce plan ne permettent plus le recours à cette solution, car elles supposent entre autre une co-édition avec le Centre qui est incompatible avec nos statuts, comme avec les termes du contrat qui nous lie au libraire dépositaire de nos publications. Force nous est donc de revenir au procédé habituel d'aide accordée sur le budget annuel ; nous ne manquerons pas d'y avoir recours dès l'automne prochain pour hâter l'achèvement d'une publication qui fait honneur à notre Société.

Et voici qu'aujourd'hui vous trouvez à votre disposition le nouvel *Annuaire-Bulletin* 1956-1957 que je vous avais promis dans mon dernier rapport pour le printemps de cette année. Son encre est à peine sèche et je dois rendre hommage à la compréhension de notre imprimeur qui a dû bousculer son plan de fabrication pour être prêt au jour dit. Vous noterez qu'en vous le remettant de la main à la main nous n'avons pas voulu seulement faire la preuve que nous savions tenir nos promesses ; nous avons voulu également, et je le dis sans fard, épargner autant de frais d'envoi. Je pense, au surplus, qu'il ne vous décevra pas. Il est, vous le savez, le lien nécessaire et le seul qui existe entre tous les membres de la Société dont vous trouverez en tête la liste mise à jour avec tout le soin possible, au 31 mars dernier. Vous y trouverez aussi avec le texte de nos statuts que nous n'avions pas réimprimés depuis longtemps un bref aperçu de nos travaux, le procès-verbal de nos deux dernières assemblées générales et les deux dernières situations financières établies par notre dévoué trésorier M. Ernest Lyon dont M. le Président nous a rappelé il y a un instant tous les mérites. Pour la deuxième partie de l'*Annuaire* qui est représentée, conformément à la tradition, par un travail original ou une publication de textes, nous avons fait appel à l'un de nos membres M. Raymond Cazelles qui va soutenir dans quelques mois sa thèse principale de doctorat-ès-lettres sur le personnel politique du premier de nos rois Valois Philippe VI, en publiant comme thèse complémentaire le catalogue des lettres du même Philippe VI. C'est en effet ce catalogue qui constitue la deuxième partie de notre *Annuaire-Bulletin* où chacune des 214 lettres indiquées ou publiées a son annotation propre, l'ensemble étant précédé d'une introduction diplomatique et suivi d'un index. Nous disposons ainsi d'un recueil de textes qui, s'ils ne sont pas tous inédits, le sont néanmoins pour une grande part et ont le mérite d'être rassemblés dans une publica-

tion scrupuleusement établie. Notre reconnaissance à l'égard de son auteur est d'autant plus grande que non seulement il nous a accordé la primeur de ses recherches mais qu'il nous a aidés aussi matériellement à en assurer la publication.

J'avais espéré aussi un temps que vous pourriez emporter avec vous le tome V d'une autre de nos publications en cours, *Paris pendant la Terreur*. Hélas cette fois l'imprimeur qui n'est pas celui de l'*Annuaire-Bulletin* n'a pas été au rendez-vous.

Il s'agit vous le savez d'une publication qui comportera six ou sept volumes suivant qu'on la dotera ou non d'une table, entreprise en 1939 par le regretté Pierre Caron et que l'un de ses disciples les mieux informés de tout ce qui touche à la Révolution française M. Henri Calvet a bien voulu reprendre pour la mener à bonne fin sous la haute direction de notre collègue M. Georges Lefebvre.

Pour être resté un peu plus d'un an sans rien recevoir voici donc qu'en moins de six mois trois volumes vous auront été distribués alors que deux autres ne vont plus tarder à paraître : le tome I^{er} des *Lettres de Henri III* dont je suis responsable et qui est composé aux trois-quarts et le premier volume de la réédition du procès de condamnation de Jeanne d'Arc que nous pourrions publier, vous le savez, grâce à l'appui du Conseil général des Vosges que nous a procuré M. Marot, volume auquel M. Tisset aidé du R. P. Doncœur et de M^{lle} Lanhers a consacré tous ses soins. J'ajoute que nous envisageons de mettre à la composition, à la fin de 1959 le tome II de la *Correspondance secrète du comte de Broglie* dont le manuscrit, établi par MM. Antoine et Ozanam, est fort avancé et pour lequel nous demanderons une aide à la Recherche Scientifique en octobre prochain. Ainsi de 1957 à 1959 nous aurons publié six volumes dont un *Annuaire-Bulletin* ce qui excéderait de loin nos possibilités si nous n'avions pas reçu les aides de l'extérieur que vous savez. Je n'ai pas fait mention pourtant d'une dernière publication que nous avons inscrite à notre plan depuis plusieurs années et pour laquelle le C.N.R.S. nous avait également assuré de son concours sous forme d'une avance sur contrat remboursable, l'édition des *Annales de Saint-Bertin* qu'avait préparée pour la Société le regretté Léon Levillain : c'est que, pendant que nous nous préoccupions sous la direction de M. Georges Tessier, qui en est le commissaire responsable, d'alléger les notes et de réduire l'introduction, le devis d'impression est passé de 800.000 à 1.200.000 francs ! J'ai obtenu que l'avance sur contrat puisse être transformée en subvention pure et simple et c'est notre Conseil d'Administration dont vous allez par vos votes réparer les pertes qu'il a subies et renouveler, si vous le jugez bon, ceux de ces membres dont le mandat vient à expiration cette année, qui aura à prendre la décision qui convient.

Je m'en voudrais de retenir plus longtemps votre attention avec une suite de considérations qui risqueraient vite d'être ennuyeuses

parce que j'ai voulu qu'elles soient à l'image de la réalité. Les conclusions à en tirer ne sont pas simples mais d'abord, s'il est vrai que l'on ne crée que dans l'effort, nous pouvons bien dans cet effort retremper notre énergie pour nous assurer des jours meilleurs qui ne dépendent que de nous car c'est à chacun d'entre nous qu'il revient d'agir pour remédier suivant ses moyens à une situation qui risquerait vite de devenir catastrophique. Or en ces temps d'inquiétude que nous connaissons comme Français, vous penserez avec moi qu'il est exclus ici que nous renoncions, parce que nous ne nous reconnaissons pas le droit d'abandonner cette somme de science, ce témoignage de courage et cette foi dans l'avenir que représente l'œuvre accomplie sans faiblesses et depuis tant d'années par la Société de l'Histoire de France.

RAPPORT DE MM. LES CENSEURS SUR L'ÉTAT DES FINANCES DE LA SOCIÉTÉ AU 31 DÉCEMBRE 1957

Mesdames, Messieurs,

Nous avons l'honneur de vous rendre compte de la situation financière de la Société au 31 décembre 1957 :

RECETTES

I. <i>Cotisations</i>	218.720 fr.
Cotisations de l'année 1957 à 1.000 fr..	160.000
Cotisations de l'année 1957 à 1.500 fr..	15.000
Cotisations de l'année 1957 insuffisantes	8.160
Cotisations arriérées	33.000
Cotisations anticipées	2.560
II. <i>Vente de livres</i>	162.840 fr.
III. <i>Intérêts des fonds placés</i>	6.230
IV. <i>Remboursement de bons du Trésor</i>	28.125
V. <i>Dons</i>	11.475
VI. <i>Reliquat de l'exercice 1956</i>	491.192
 Total	918.582 fr.

DÉPENSES

Reliquat de frais d'impression du tome XIII de Jean Froissart.....	707.582 fr.
Reliquat de frais d'impression de l' <i>Annuaire-Bulletin</i> 1954-1955 (Hommage à M. Charles Samaran)	56.774
[Papier : 19.797 ; brochage : 6.459 ; frais de distri- bution : 30.518]	
Dépenses d'administration, convocations, frais de bu- reau, etc	10.280
Frais de garde du Crédit foncier de France	815
 Tota	775.451 fr.

BALANCE

Recettes	918.582 fr.
Dépenses	775.451

Excédent des recettes 143.131 fr.

Le budget dont vous venez d'entendre lecture est le dernier auquel aura collaboré Ernest Lyon qui, pendant tant d'années, s'est penché sur les finances de la Société avec un zèle auquel un juste hommage doit être rendu. Il n'a ménagé, au cours de son long ministère, ni ses soins pour mener sûrement notre trésorerie ni sa peine pour gérer adroitement nos intérêts, ni hélas ! les cris d'alarme, lors de nos dernières séances, devant des perspectives qui, plus que quiconque l'inquiétaient, car, il faut l'avouer, la situation financière de la Société est désastreuse.

Les ressources normales ne permettent plus de publier chaque année un volume et un *Annuaire-Bulletin*. Les subventions ou les avances du Centre national de la Recherche scientifique elles-mêmes sont insuffisantes et il a fallu, et il faudra recourir à des prélèvements sur les fonds de la succession Pierre Champion pour faire face aux obligations contractées par la Société.

Des remèdes urgents sont nécessaires, et d'abord les remèdes ordinaires. Après révision de la liste de nos membres qui, par leur nombre, font illusion sur la vitalité réelle de la Société, il est indispensable d'obtenir la rentrée régulière des cotisations dont se dispense actuellement près de la moitié des inscrits... Une augmentation du taux de la cotisation s'impose ensuite pour égaler celle des frais d'impression, de port et de services. La cotisation annuelle serait ainsi portée de 1.000 à 1.500 francs pour la France, de 1.500 à 2.000 francs pour l'étranger.

Il ne faut pas se dissimuler toutefois que ces mesures classiques ne permettront ni de résorber le déficit, ni d'assurer l'avenir. Des moyens extraordinaires sont à envisager. Un effort de recrutement doit être tenté, surtout auprès des personnes morales, institutions, sociétés, bibliothèques, universités de France et de l'étranger. Le contact a été perdu avec nombre d'entre elles qui s'honoraient naguère d'être des nôtres. A leur égard il est souhaitable que nous adoptions des usages qui s'établissent dans le monde de l'édition en leur appliquant un taux de cotisation différent, soit 3.500 francs pour la France et 10 dollars pour l'étranger, ce qui correspond en fait au prix de revient de nos publications. Enfin, tout en reconnaissant leurs droits imprescriptibles, nous vous proposons d'adresser un appel à la générosité des membres qui se sont rachetés, en les invitant à réaffirmer l'intérêt qu'ils portent à la Société par un don annuel qui pourrait être l'équivalent d'une demie cotisation. Si ces mesures rigoureuses

sont adoptées et appliquées, la Société pourra regarder l'avenir avec confiance.

Voici maintenant le projet de budget pour l'exercice 1958 que nous avons l'honneur de présenter à votre approbation :

Projet de budget pour l'exercice 1958

RECETTES

Cotisations	350.000 fr.
Vente de volumes	150.000
Subvention du Centre national de la Recherche scientifique.....	375.000
Intérêts des fonds placés.....	6.000
Reliquat du compte « Hommage à M. Charles Samaran »	5.397
Reliquat de l'exercice 1957	143.131
Avance sur les fonds de la succession Pierre Champion	522.000
Total	1.551.528 fr.

DÉPENSES

Impressions (<i>Annuaire-Bulletin</i> 1956-1957 et <i>Paris pendant la Terreur</i> , t. V)	1.400.000 fr.
Frais de distribution	120.000
Dépenses d'administration, convocations, frais de bureau, frais bancaires, gratifications, etc.....	30.000
Total	1.550.000 fr.
Excédent des recettes	1.528 fr

LA VIE DE LA SOCIÉTÉ

1959

Les séances du Conseil

Le Conseil s'est réuni les 30 janvier, 24 avril, 10 juillet et 27 novembre, et l'Assemblée générale, le 11 juin.

Les membres du Conseil ont été mis au courant des diverses questions intéressant la marche de la Société de l'Histoire de France. M. le Président y propose les candidatures de nouveaux membres. Il y évoque aussi le souvenir de ceux qui nous ont quittés. M. le Secrétaire donne l'état des publications de notre Société, qui reçoit aussi pour sa bibliothèque de nombreuses revues, surtout provinciales, mais aussi étrangères, ainsi que certains ouvrages publiés par nos membres. Le compte-rendu de ces publications reçues est fait à chaque séance par M. le Secrétaire-adjoint.

C'est M. le duc de Lévis Mirepoix, qui, lors de la séance du 10 juillet, succède au fauteuil présidentiel à M. Giard. M^{lle} Droz, première vice-présidente qui, normalement, eût dû succéder au président de l'année passée, avait fait connaître son souhait de ne pas être portée à la présidence. Il a donc été nécessaire d'élire, ce même 10 juillet, deux vice-présidents, qui sont MM. Charles Perrat, premier vice-président, et M. Guy Périer de Féral, second vice-président. Les autres membres du bureau, secrétaire, secrétaire-adjoint, trésorier et trésorier-adjoint, ont été confirmés, par ailleurs, dans leurs fonctions respectives. Les membres des Comités de Publications et des Fonds ont été aussi réélus le même jour, M Giard remplaçant le comte de Pange au comité des Fonds.

Le 11 juin, l'Assemblée Générale a pourvu à la réélection des membres du Conseil dont le mandat venait à expiration en 1959 : MM. de Boislisle, Bossuat, Fawtier, Mahieu, Marchand, Mirot, Monicat, de Montesquiou, Pouthas et Renouvin. Le décès de M. Georges Bourgin rendant vacant un siège au Conseil de la Société, c'est M. Léon Noël, membre de l'Institut, ambassadeur de France, président du Conseil Constitutionnel, qui a été élu, son mandat venant à expiration en 1960.

Publications de la Société

L'année 1959 a vu l'achèvement de l'impression du tome I^{er} des *Lettres de Henri III*, projeté naguère par P. Champion, mais qui fut repris totalement par M. Michel François, M. le Secrétaire, a présenté en effet à la séance du 24 avril le volume terminé aux membres du Conseil, où, en 377 pages, sont publiées *in-extenso* ou analysées l'ensemble des lettres écrites par le futur roi de France alors duc d'Anjou puis roi de Pologne de 1557 à août 1574. La publication, est, en outre, précédée d'une importante introduction accompagné de fac-similés des différents types de lettres. Dans la première quinzaine de mai, c'est-à-dire, bien avant l'Assemblée générale, le volume était mis en distribution.

Quant aux autres publications inscrites au plan de la société, elles suivent normalement leur destin. Et celui-ci paraît heureux, car, l'année 1960 permettra certainement la publication de plusieurs volumes.

Tout d'abord, un *Annuaire-bulletin*, pour les années 1958-1959. Le 24 avril, M. François annonce déjà que la deuxième partie comprendra un récit inédit de la mort de Mazarin, survenue à Vincennes le 6 mai 1661, par le père théatin Angelo Bissaro, et dont le manuscrit original a été retrouvé en Italie par M. Darricau qui en a donné une première édition dans la revue théatine *Regnum Dei*. M^{lle} Madeleine Laurain en a préparé une traduction, et publiera, en outre, une autre relation du même événement due à l'abbé Joly, curé de Saint Nicolas-des-Champs.

D'autre part, l'édition du *Journal de l'Assemblée des Notables* préparée par M. Pierre Chevallier est très avancée. M. Chevallier a apporté lui-même une importante contribution financière, et la subvention de la Recherche scientifique intervenant, la Société a pu assurer cette publication, dont l'intérêt est grand. Le manuscrit était, à la date du 10 juillet, envoyé à l'impression : celle-ci a été des plus rapides et le 27 novembre, M. le Secrétaire pouvait annoncer que l'ouvrage était mis en page, Il sera distribué dans les premiers mois de 1960.

Le premier semestre 1960 verra aussi l'achèvement du tome I^{er} du *Procès de Jeanne d'Arc*. A la fin de l'année 1959 la mise en page était fort avancée, et la composition achevée. L'introduction, œuvre de M. Tisset, avec la collaboration de M^{lle} Lanhers, était pratiquement terminée. Il ne restait plus qu'à faire exécuter les clichés pour les reproductions prévues des manuscrits et à mettre au point quelques questions de détail. De toutes manières, le volume sera très certainement distribué, au plus tard, pour l'Assemblée générale.

Par ailleurs, l'état de la publication du tome II de la *Correspondance du comte de Broglie* a fait quelques progrès. Les auteurs à la date du 30 janvier avaient achevé la rédaction des notes. Et pour le

15 mars, une demande de subvention a été déposée près du Centre national de la Recherche scientifique qui, le 3 juin, accordait les 700.000 francs demandés. La composition va donc pouvoir commencer sans tarder.

Le tome VI de *Paris pendant la Terreur* est bien toujours au plan des publications de la Société. Mais sa parution ne viendra qu'après celle du tome II de la *Correspondance du comte de Broglie*, et aussi des *Annales de Saint-Bertin*.

Or, celles-ci ont subi un nouveau retard. L'impression de treize placards était achevée le 10 juillet, et au point de vue chronologique portait la publication à l'année 864. Mais le 27 novembre, le Commissaire responsable, M. Tessier, après avoir collationné le texte avec celui du manuscrit de Saint-Omer, faisait état de difficultés, suffisamment sérieuses, dans l'ordre de l'orthographe adoptée par le premier éditeur, pour qu'il soit décidé de surseoir à la poursuite de l'impression. Il a été alors envisagé de faire procéder à une composition nouvelle, en fonction d'un texte dûment établi sur le manuscrit de base.

Vie financière

M. Vernet a poursuivi son effort, dont les résultats peuvent se mesurer par le simple examen des chiffres qu'il a fournis lors de la séance du 27 novembre. L'état financier de la société est de plus en plus sain, puisque au compte courant de la société est porté une somme de 1.009.409 fr., cependant qu'au compte Champion figurent 275.509 fr. et, au compte du Conseil général des Vosges (qui assure l'édition des Procès de Jeanne d'Arc), déduction faite des frais déjà engagés pour la publication du tome I, 756.290 fr.

Assemblée générale du 11 juin

Elle s'est tenue à l'Ecole des Chartes, à 16 h. 30, sous la présidence de M. Georges Tessier, assisté de M. Michel François, secrétaire, en présence des membres de la Société suivants : MM. Amédée-Thierry, Antoine, Bailhache, Barbey, de Beauvillé, Bossuat, Brunel, Carolus Barré, Célier, M^{lle} Chaumié, MM. Contamine, Debidour, M^{lle} Droz, MM. Duparc, de Félice, Giard, Hermitte, Jardillier, Labatte-Muller, M^{lle} Lehoux, MM. Mahieu, Marot, Martin Chabot, Monfrin, Outrey, Perrat, Samaran, Tessier, Vernet, M^{lle} Vielliard.

S'étaient excusés : MM. Bonnassieux, M^{me} la comtesse Costa de Beauregard, MM. Duhamel, Dupront, Fawtier, le duc de la Force, M^{me} la duchesse de la Rochefoucauld, MM. Lévy-Klotz, Marcel Martin, Michaud, Léon Noël, Permezel, Renouvin, Riche, M^{me} la comtesse de Rougé, MM. Spadale, Sterlin, Sylvestre.

L'Assemblée entend le discours de M. le Président (v. p. 29), puis le rapport de M. le Secrétaire (v. p. 39) et celui des censeurs, MM. Antoine et Coquebert de Neuville (v. p. 43), lu par M. Coquebert de Neuville. Ce rapport qui approuve les comptes de M. André Vernet, trésorier, pour l'année 1958-1959, est mis aux voix et adopté.

Il est alors procédé aux réélections des membres du Conseil dont le mandat venait à expiration, ainsi que des censeurs, et M. Léon Noël est élu membre du Conseil en remplacement de M. Georges Bourgin (v. p. 25).

M. Henry Contamine, professeur à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Rennes fait alors une lecture intitulée : « Documents diplomatiques et histoire militaire en 1859 ». (On trouvera le texte de cette lecture ci-dessous p. 47).

La séance est levée à 18 h. 45.

DISCOURS DE M. GEORGES TESSIER
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
PENDANT L'EXERCICE 1958-1959

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Il appartient à votre président de rappeler la mémoire de ceux de nos confrères derrière qui, au cours des derniers mois, les portes de l'au-delà se sont à jamais fermées. En me pliant à cette honorable tradition et en accomplissant ce pieux devoir, je ne voudrais pas apparaître à vos yeux et aux miens comme le récitant d'une litanie désuète ou l'officiant indifférent d'un rite formel. Un instant de recueillement suffit à nous rendre sensible le drame qui se cache derrière le dénouement de toute destinée, depuis la plus effacée jusqu'à la plus brillante, et c'est dans cette perspective de sympathie humaine que j'entends me placer pour rendre un hommage convenable à ceux qui, en s'inscrivant sur les registres de notre Société, ont entendu l'aider à continuer son œuvre et ont mis ainsi en commun avec nous quelque chose d'eux-mêmes.

Me conformant à un usage adopté par plusieurs de mes prédécesseurs et qui me paraît justifié par la nature des choses, je ferai l'appel de ceux qui nous ont quittés dans l'ordre chronologique de leurs adhésions respectives. Le sentiment de la diversité des valeurs individuelles et de notre égalité devant la mort m'interdit la moindre velléité d'établir, d'après un seul ordre de mérites, une sorte de palmarès qui risquerait d'apparaître puérilement scolaire.

La Société de l'Histoire de France a perdu un de ses doyens d'âge et de ses plus anciens membres dans la personne du vicomte Joseph de Croÿ, mort le 9 décembre dernier dans son domaine blésois de Monteaux où il était né 87 ans auparavant le 12 novembre 1871. Je l'avais rencontré pour la première fois, il y a une quarantaine d'années, dans cette vaste demeure cachée dans la verdure, toute baignée de poésie et de mystère. Le cadre était parfaitement adapté à la personne, discrète, légèrement en retrait et comme sublimée par l'hérédité, l'éducation et le travail intime. C'est là que le vicomte de Croÿ a passé la plus grande partie de sa vie, ne quittant le Blésois que pour de brefs séjours à Paris et des voyages d'études en France et à l'étranger. Il avait franchi à dix-sept ans à peine les portes de l'Ecole des chartes et depuis ses débuts dans l'érudition

jusqu'à ces dernières années, il n'avait cessé d'accumuler des notes sur l'histoire du Blésois qu'il connaissait à merveille. Ses publications sur l'administration financière des comtes de Blois de la maison de Châtillon, sur les familles blésoises, sur la Chambre des comptes de Blois et ses archives, sur les résidences royales des bords de la Loire sont des modèles de précision et d'exactitude. Des souvenirs romains, des affinités ataviques et personnelles, l'intérêt qu'il portait au fond de son cœur à la chose publique et à son histoire l'orientèrent vers une vaste enquête sur les relations de Louis XIV avec la papauté. De longues séances de travail aux Archives du Vatican et aux archives de Simancas lui permirent de réunir une abondante documentation inédite qu'il n'a malheureusement pas mise en œuvre, mais que j'ai tout lieu de croire sauvegardée. Le cadre quotidien de son existence, son comportement de parfait gentilhomme, ses inclinations et ses goûts lui composaient une physionomie quelque peu en marge du courant qui nous entraîne vers je ne sais quels lendemains. Elle ne sera pas oubliée de ceux qui croient avoir saisi quelque chose de la vie intérieure qu'elle exprimait.

Le 2 mars 1920, le baron Teissier de Marguerittes, capitaine d'artillerie, détaché au ministère de la Guerre, était admis dans la Société sur la présentation de Frédéric Soehnée et de M. Jean de Boislisle. Il avait fallu la guerre de 1914 pour orienter définitivement M. de Marguerittes vers une carrière dont le déroulement ultérieur devait prouver qu'il était fait pour elle. Ancien élève de l'Ecole centrale, ayant exercé quelque temps les fonctions d'ingénieur en Syrie, il était lieutenant de réserve au début des hostilités. Il obtint de passer dans l'armée active, se signale dans tous les épisodes qui ont marqué l'histoire du front occidental, obtient cinq citations. Les années passent et le printemps de 1940 le trouve à la tête du 74^e régiment d'artillerie qui, engagé dans trois actions successives le 19, le 22 et le 29 mai au cours de la campagne Belgique-Flandre, accomplit des prouesses sous son commandement. Trois semaines plus tard, le 18 juin, dans les derniers soubresauts de l'agonie nationale, le colonel de Marguerittes réussit à reprendre en main quelques unités combattantes et à arrêter les Allemands devant Clermont-Ferrand. Après avoir combattu dans la résistance, il quitte définitivement le service le 31 janvier 1946. Ce valeureux soldat, alors âgé de 64 ans, aurait pu songer au repos. Répondant à un nouvel appel, il entre dans les ordres. La dernière liste de nos membres le signale comme abbé de Marguerittes, grand officier de la Légion d'honneur, à Grand-Brassac (Dordogne). C'est là qu'il est mort le 21 août 1958.

A cette vocation tardive s'oppose celle du R.P. Henri Moretus-Plantin, de nationalité belge, mais d'ascendance française par son lointain ancêtre, le célèbre imprimeur Christophe Plantin. Né le 17 septembre 1878, il était entré à 18 ans au noviciat de la Compagnie de Jésus. Il collabora quelque temps avec la petite équipe

des Bollandistes et il aurait sans doute été agrégé à leur Société si un concours de circonstances ne l'avait appelé à prendre la direction du séminaire historique des Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, à Namur, institut d'enseignement supérieur tenu par les Pères Jésuites de la province belge. Il a passé à Namur les trente-cinq dernières années de sa vie, consacrant la plus grande part de son activité à la fondation et à l'enrichissement d'une bibliothèque universitaire, dite le *Museum artium*. Il y affecta la fortune à laquelle le vœu de pauvreté lui avait fait une obligation de renoncer pour son usage personnel. Le bâtiment qu'il a fait construire abrite aujourd'hui 220.000 volumes. Dans la mesure de ses loisirs, le Père Moretus-Plantin continuait à s'occuper des études hagiographiques auxquelles il s'était initié jadis. Les spécialistes ont accueilli avec faveur son dernier ouvrage, paru en 1953, *Les Passions de saint Lucien et leurs dérivés céphalophoriques* où il cerne d'un trait plus sûr qu'on ne l'avait fait avant lui les données du problème que représentent l'origine et les cheminements d'un thème classique, celui du martyr décapité qui ramasse sa tête et l'emporte dans ses mains là où il veut être enterré. Nous n'avons appris que tardivement la mort accidentelle du P. Moretus-Plantin, survenue le 5 décembre 1957.

Georges Bourgin, directeur honoraire des Archives de France, nous a quittés le 23 septembre dernier. Il avait été admis dans notre Société en 1927 et élu membre de son Conseil d'administration en 1940. Il fut appelé à la présider en 1950. Il a publié en collaboration avec son frère Hubert, dans la série postérieure à 1789 de nos collections, le troisième volume d'un recueil de textes d'une lecture fort attachante *Les patrons, les ouvriers et l'Etat. Le régime de l'industrie en France de 1814 à 1830*. Les deux premiers avaient paru sous les auspices de la Société d'histoire contemporaine dont la nôtre est l'ayant cause. Associé de près à nos destinées, il a acquis par là des titres particuliers à la fidélité d'un souvenir que le rayonnement de sa personne et la notoriété de son œuvre suffisent à perpétuer ailleurs que parmi nous. Il était né à Nevers le 17 mars 1879. Licencié ès lettres et en droit, il sortit premier de l'Ecole des chartes en 1903 avec une thèse sur la commune de Soissons et le groupe communal soissonnais qui perpétuait la tradition inaugurée par Arthur Giry de monographies d'institutions municipales. Publiée en 1903 dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*, elle est encore constamment utilisée et citée. Il fut aussi l'éditeur d'une des œuvres les plus originales du moyen âge, le *De vita sua* de Guibert de Nogent, tentative d'autobiographie dont l'accent volontiers non conformiste avait dû éveiller en lui des échos sympathiques. Pendant son séjour à Rome en qualité de membre de l'Ecole française, il se familiarisa avec la langue et l'histoire de l'Italie et de sa civilisation au point d'acquiescer une sorte de citoyenneté italienne qui a inspiré plus tard une partie de sa production et lui a valu l'audience des historiens d'outre-monts, leur amitié et l'honneur de faire partie de l'Aca-

démie des *Lincolni*. Revenu à Paris, il entra aux Archives nationales où il fit toute sa carrière en gravissant l'un après l'autre les échelons de la hiérarchie jusqu'au plus élevé. Epris des idées généreuses qui orientèrent la destinée de tant d'intellectuels de sa génération, il en fit pour ainsi dire les muses de son travail scientifique. Les infortunes prolétariennes heurtaient en lui un sentiment très vif de la justice sociale et l'intérêt fraternel qu'il leur portait l'inclinait vers l'étude des mouvements populaires dont elles ont été le ressort, et en particulier de la Commune de 1871, comme aussi vers l'histoire du travail et des phénomènes économiques liée aux unes et aux autres par les relations de cause à effet. Son infatigable activité, ses facultés d'assimilation, son ardeur, son enthousiasme lui permettaient d'entreprendre et de mener à bien des tâches multiples dont quelques-unes auraient suffi à remplir la carrière d'un homme ordinaire. Peut-être, s'il lui avait fallu choisir, serait-il resté par-dessus tout attaché à son métier d'archiviste qui répondait certainement en lui à une véritable vocation. Son œuvre archivistique est très vaste, tant dans le domaine de l'activité quotidienne d'un fonctionnaire aux Archives nationales que dans ceux de l'histoire et de la technique des archives, comme aussi de la divulgation de nos trésors documentaires. Dans la dernière livraison de la *Revue historique*, M. Charles Braibant, notre confrère, en a donné un excellent aperçu en même temps que l'ami rendait un hommage ému aux qualités de l'homme.

Le nom de René Pinon est lié à l'ancienne *Revue des Deux Mondes* dont il fut le collaborateur assidu. Il y présentait régulièrement dans chaque livraison depuis qu'il avait été appelé en 1922 à prendre la succession de Raymond Poincaré la chronique politique de la quinzaine écoulée et sa manière s'harmonisait exactement avec l'esprit de mesure et le ton de bonne compagnie dont la revue saumon maintenait avec fermeté la tradition dans le monde désaccordé que guettait la catastrophe. Notre confrère était né le 5 février 1870 à Montbard, la patrie de Buffon. Il fit ses premières études à Dijon où son père était magistrat, puis vint à Paris pour y préparer l'agrégation d'histoire et de géographie. Un attrait tout particulier le poussait vers l'histoire diplomatique qu'il définît quelque part l'« histoire des relations entre les Etats organisés » et à laquelle s'est substituée aujourd'hui l'histoire plus ambitieuse des relations internationales. Le conservatoire de cette section des sciences historiques se situait alors rue Saint-Guillaume. Du haut des chaires de l'Ecole alors libre des Sciences politiques, des maîtres illustres avaient formé des générations de futurs diplomates à « l'art d'établir et de régler les rapports des nations entre elles », en mettant à leur portée les leçons que dispense à cet égard l'expérience du passé. On ne s'étonne pas de voir René Pinon leur succéder dans la chaire d'histoire contemporaine. De nombreuses promotions ont pu bénéficier de sa vaste information, dominée par une pensée lucide et pondérée. Ces qualités se retrouvent

dans les livres et les articles qui depuis 1897, année de ses débuts à la *Revue des Deux-Mondes*, et surtout depuis 1906, se succèdent à une cadence rapide, abordant tour à tour les branches les plus variées de l'éventail politique et promenant leur lecteur à travers continents et océans. C'est tout naturellement qu'au lendemain de la guerre mondiale, Gabriel Hanotaux se tourna vers le savant professeur et fécond écrivain pour lui confier la rédaction du tome IX de l'*Histoire de la Nation française*, l'*Histoire diplomatique de la France* depuis 1515. Dans une magistrale introduction, l'auteur s'élevait au-dessus des contingences immédiates pour exposer les conditions permanentes de la politique nationale française et trouvait pour exprimer sa pensée nombre de ces tours heureux qui font impression sur le lecteur et se gravent dans sa mémoire. René Pinon a été brusquement enlevé le 1^{er} octobre dernier.

Il va y avoir un an, le 11 juin, que Gustave Cohen a quitté ce monde. Il était âgé de 78 ans. Né d'un père marseillais et d'une mère belge, c'est en Belgique qu'il avait fait ses premières études et conquis ses premiers diplômes, avant de venir passer une licence française à Lyon. Il prélude à sa carrière universitaire en enseignant à Leipzig, puis à Amsterdam où vingt ans plus tard naîtra de son initiative un institut français aujourd'hui bien connu, la Maison Descartes. Vient la première guerre mondiale au cours de laquelle sa brillante conduite lui vaut plusieurs citations. Démobilisé, il passe sa thèse en Sorbonne où il reviendra enseigner quelques années plus tard et occupera à partir de 1932 une chaire d'histoire de la littérature française au Moyen Age. Il passe le temps de l'occupation aux Etats-Unis où il fonde sous le nom d'Ecole libre des Hautes Etudes une Université française au petit pied. Au soir de sa vie, il adhère à l'Eglise catholique et ne fait pas mystère de sa foi nouvelle. La production de Gustave Cohen est considérable. Elle est le reflet de ses curiosités qui s'étendent à toute la chose littéraire française, depuis ses premières manifestations jusqu'à Paul Valéry dont il s'est fait l'exégète, en passant par Ronsard et les écrivains français en Hollande dans la première moitié du xvii^e siècle. Il possède notre littérature tout entière et, s'élevant, sans le négliger, au-dessus du commentaire littéral, grammatical et technique, cherche à la comprendre par l'intérieur et à en pénétrer l'âme. Son *Chrétien de Troyes* illustre sa méthode appliquée à la littérature médiévale, dont il a contribué, plus qu'aucun autre, à divulguer les richesses. Orientant ses recherches vers les enfances de l'art dramatique français, il a publié, en même temps que des textes inédits ou même inconnus, une *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français au Moyen Age* considérée par les spécialistes comme une œuvre capitale, et expliqué aux non initiés ce que fut *Le Théâtre en France au Moyen Age*. Dans le même temps, la troupe des Théophilien, fondée par lui, cherchait à rendre la vie aux essais scéniques de nos ancêtres. Par delà une

œuvre dont la richesse nous déconcerte, se détache une personnalité qui dépasse la mesure commune et dont le talent, l'activité créatrice, l'enthousiasme, le rayonnement forcent le respect.

Emile Galtier, conseiller honoraire à la cour d'appel de Nîmes, avait été admis dans notre Société en avril 1938. Il est resté notre confrère pendant vingt ans, jusqu'à sa mort, survenue le 6 mars 1958. Sa famille était originaire du Minervois et il est demeuré toujours fidèle à son Languedoc natal. Il s'intéressait à son histoire, spécialement à celle des Cathares et de leurs vicissitudes. Il s'était constitué une riche bibliothèque et a laissé de nombreuses notes manuscrites. Sa présence parmi nous était un témoignage de l'accueil que nos publications sont susceptibles de recevoir parmi les représentants d'un corps chez qui, depuis Philippe de Beaumanoir, le souci de la culture est traditionnel.

L'adhésion de Robert Védrunes, mort lui aussi il y a un peu plus d'un an, nous apportait l'encouragement, non moins précieux, des administrateurs. Son intervention, dans une circonstance où les intérêts matériels de la Société étaient en jeu, lui vaudra de notre part un souvenir particulièrement reconnaissant.

* * *

Pour beaucoup d'entre nous, l'intérêt suprême de l'histoire est et restera toujours de nous mettre en contact avec des hommes et d'accroître notre expérience humaine. Qu'il y a-t-il là de commun, dira-t-on, avec les disciplines qu'enseigne un professeur à l'Ecole des chartes ou dont il peut être amené à s'occuper ? Un paléographe pourrait répondre que l'écriture d'un individu révèle peu ou prou sa personnalité ou que derrière une page de belle minuscule caroline surgit tout un pan de civilisation, un diplomate, qu'une notice du ^x^e siècle traduit les balbutiements d'une société en gestation ou que le sceau de Charles le Téméraire rend du premier coup sensible la mégalomanie du personnage. Il y a plus, au moins en ce qui concerne les diplomates qui rencontrent sur leur chemin tout un peuple de plumitifs, scribes, rédacteurs, greffiers, notaires, écrivains de chancellerie. Les chanceliers de France, drapés dans la majesté de leur robe de velours rouge, dominant de très haut toute cette piétaille. C'est de l'un d'eux que je voudrais vous entretenir quelques minutes en vous présentant un curieux document écrit de sa main¹.

Michel Le Tellier, né le 19 avril 1603, successivement conseiller au Grand Conseil, procureur du roi au Châtelet de Paris, maître des requêtes, s'était signalé à l'attention des maîtres de l'heure au cours des années 1640 et suivantes en s'acquittant avec maîtrise des fonctions délicates d'intendant à l'armée de Piémont. Commis par Louis

1. Bibl. nat., ms. français 4293.

XIII le 13 avril 1643 à exercer la charge de « secrétaire d'Etat de ses commandements et finances, ayant le département de la guerre », pourvu deux ans plus tard en titre d'office, il fut pendant plus de vingt ans le collaborateur de Mazarin, puis de Louis XIV, et ne quitta la place que pour la laisser à son fils, le marquis de Louvois, qu'il avait progressivement associé à son activité. Grâce à Louis André, nous connaissons l'importance de son œuvre au département de la guerre et la part qu'il a prise dans l'organisation des armées de la monarchie. Il continuait à être associé à la gestion des grandes affaires en qualité de ministre d'Etat, quand Louis XIV l'appela à prendre la succession du chancelier d'Aligre, mort le 25 octobre 1677. Il aurait déjà, cinq ans plus tôt à la mort de Séguier, nourri l'ambition d'atteindre ce sommet du *cursus honorum*. Mais Louis XIV fit alors un autre choix, « soit, nous dit Saint-Simon, que le Roi ne voulût pas se priver du père [de Louvois] dans les importantes fonctions de sa charge à l'ouverture d'une si grande guerre [la guerre de Hollande] ou qu'accoutumé à des chanceliers octogénaires il trouvât Le Tellier trop jeune, qui n'avoit pas encore soixante-dix ans ». Il en avait 74 en 1677.

Je ne me risquerai pas à faire le portrait de Le Tellier, « la sagesse même », a dit Bossuet. Sage, il l'était, nous n'en voulons pas douter, dans sa vision du monde et dans la conduite des affaires d'Etat, mais aussi, et d'une manière éclatante, dans le gouvernement de sa famille et la gestion de son patrimoine. Gui Patin le disait « homme fort sage et fort réglé, bon ménager », et sous les plis augustes de l'éloquence sacrée la réalité transparait. « La mort a découvert le secret de ses affaires... On a vu ses biens accrus naturellement par un si long ministère et par une prévoyante économie ; et on ne fait qu'ajouter à la louange de grand magistrat et de sage ministre celle de sage et vigilant père de famille, qui n'a pas été jugée indigne des saints patriarches ». Ainsi parlait Bossuet à Saint-Gervais. Deux mois plus tard, aux Invalides, Fléchier faisait allusion à « ces richesses innocentes qui ont entretenu son honnête et frugale opulence ».

Comme pour fournir une pièce justificative à ces allusions fort claires, Le Tellier, quelques jours ou quelques semaines après avoir été investi de sa charge, s'emparait d'un cahier de grand format. De sa grosse écriture, contournée, aux lettres indistinctes, aux abréviations arbitraires, qui fait le désespoir des éditeurs, il commençait brusquement, en haut du premier feuillet, une sorte de memento chronologique, sans s'attarder un instant à des confidences sur le sentiment qu'avait pu éveiller en lui sa récente promotion : « 1677. M. le chancelier Dhaligre mourut à Versailles le lundy 25 octobre 1677. Le mercredi 27 au matin, le roy nomma M. Le Tellier, secrétaire d'Etat, [il en avait en effet conservé le titre], en place dud. chancelier Dhaligre ». Suit l'énumération des libéralités dont le roi l'avait immédiatement gratifié pour son ameublement, dix mille livres en

argent comptant, vingt-quatre sièges, fauteuils et chaises, les uns couverts de maroquin et « brisés », c'est-à-dire pliants, les autres couverts de velours vert avec des franges d'or, une table de douze pieds de long — plus de quatre mètres —, aussi « brisée », « trois grandes escriptoires de chagrin avec des encriers et poudrières d'argent doré », « une tapisserie de fleur de lis qui se fait par M. Lebrun aux Gobelins pour servir au salon de Versailles ». Ce dernier détail nous indique qu'il ne s'agissait pas de fournir au nouveau chancelier un mobilier personnel, dont il n'aurait eu sans doute que faire, mais de garnir et d'orner le grand salon où le chancelier présidait à l'audience du sceau dans le tout nouvel hôtel de la chancellerie qui, commencé en 1670, s'achevait à peine. Les tentures fleurdelisées étaient exigées par le cérémonial. Le 29 octobre, prestation du serment entre les mains du roi. Dès le lendemain, en don de joyeux avènement, Le Tellier, qui savait à l'occasion être magnifique, envoie « cinq cent pistolles d'or aux premiers valets de chambre de Sa Majesté et cent quarante pistoles aussy d'or pour être distribuées aux huis-siers, valets de chambre et garçons de la chambre de Sa Majesté ». De son côté, « Madame la chancelière envoie cent pistolles d'or à Madame la nourrice pour distribuer aux menus officiers de la chambre de la reyne, le jour qu'elle alla à l'habiller de la reyne et qu'elle y feust assise ». Ce n'est pas tout. Le sieur Pageau, *alias* Pajot, un des meilleurs avocats au Parlement, reçoit « deux mil livres en vaisselle d'argent » pour les discours traditionnels qu'il avait prononcés devant la Grand Chambre et à la Cour des aides à l'occasion de l'enregistrement des lettres de provision, et le sieur Le Camus mille livres, pour avoir requis l'enregistrement auprès du Grand Conseil.

Puis, dressant l'état des profits de sa charge, Le Tellier les classe et écrit en tête de chacun des feuillets suivants le libellé du poste et le détail de ses éléments : « Appointemens de la charge de chancelier à prendre au trésor royal » ; — « Droits sur le sceau », autrement dit, sommes prélevées au profit du chancelier sur les recettes procurées par le scellement des lettres patentes ; — « Parties casuelles et droicts de nomination aux charges deppendans de celle de chancelier » ; — Indemnités de chauffage et de vêtement, « pour deux robes, une d'esté et l'autre d'hyver », assignées sur les recettes des eaux et forêts et de la généralité de Paris ; — « Estrennes que reçoit le chancelier » ; — Droit à douze minots de sel à prendre au grenier des gabelles et à 648 livres de bougie de cire blanche à « prendre des ciriers de la chancellerie ». Sur chacun des feuillets, Le Tellier a pris soin de noter au fur et à mesure les versements qui lui étaient faits à chacun des titres que je viens d'énumérer, au cours des années 1678, 1679 et 1680 aussi bien que les retards de ses débiteurs. Au chapitre des étrennes figurait une « escriptoire de vermeil doré » que la Chambre des comptes avait accoutumé de donner au chancelier. Le 27 janvier 1678, Le Tellier note qu'il a reçu toutes les bourses

de jetons d'or et d'argent qui lui étaient dues à cette époque de l'année sauf une, et qu'on ne lui a pas remis non plus l'écritoire de la Chambre des comptes. Un peu plus loin, on lit : « j'ai reçu, depuis, cet escriptoire », plus la bourse de jetons qui manquait à l'appel. On n'est pas plus « ménager ».

Le détail de ces recettes est plein d'enseignements et aussi d'énigmes pour les spécialistes. Je vous en épargnerai l'exposé. Je voudrais essayer seulement d'entrevoir avec vous ce que pouvait représenter pour son titulaire le profit de la plus haute charge de l'Etat. Je laisse de côté les recettes secondaires, encore que certaines soient fort appréciables. Si la recette des parties casuelles est estimée bon an mal an 12.000 à 15.000 livres, Le Tellier n'en note pas moins qu'il a reçu, le 27 janvier 1678, 40.000 livres » pour le prix d'une charge d'avocat au Conseil qui a vacqué à mes parties casuelles » et, au mois de mai suivant, 10.000 livres « pour la nomination à une charge de garde des roolles ». Tenons-nous en au poste principal, celui des « appointements de la charge de chancelier à prendre au Trésor royal ». Compte non tenu de certains suppléments dont la nature et la quotité n'apparaissent pas clairement, le garde du Trésor versait annuellement à Le Tellier 40.000 livres d'appointements ordinaires, 30.000 livres d'appointements extraordinaires, plus 20.000 livres d'appointements comme Ministre d'Etat « à cause, nous est-il confié, de l'honneur que j'avois d'être auprès du roy pendant que S.M. travaille, lequel honneur S.M. m'a continué lorsqu'il luy a plu m'honorer de la charge de chancelier ».

Nous voudrions savoir ce que représentent en francs légers de 1959 la somme de 90.000 livres qui constituait la partie fixe des émoluments de Le Tellier et aussi la plus importante. La livre, comme chacun sait, n'était qu'une monnaie de compte, et, depuis la courte période de stabilité monétaire contemporaine de saint Louis, sa valeur exprimée en espèces n'avait guère fait que s'amenuiser. Si l'on en croit les concordances établies par un éminent expert, elle équivalait en 1679 à 1 franc 86 de germinal et nous serons donc autorisés à dire que Le Tellier percevait annuellement à titre d'appointements quelque chose comme 167.400 francs de 1914. Les non spécialistes ont une certaine peine à s'orienter dans le calcul des dépréciations qui ont abouti au franc de 1958 évalué à deux milligrammes d'or fin, plus une fraction, le gramme d'or étant d'autre part acheté actuellement par la Banque de France au prix de 555 francs au lieu de 3,437 francs en 1914, ce qui donnerait une dépréciation de 161 par rapport au début du siècle. A prendre les choses par ce biais, le traitement de Le Tellier approcherait de 27 millions de francs légers. En calculant autrement et en s'en tenant au poids du gramme d'or fin, on n'arriverait qu'aux environs de 23 millions. Profanes, contentons nous à quatre millions près, d'un ordre de grandeur qui suffit à notre propos.

Encore faut-il tenir compte des variations du pouvoir d'achat,

c'est-à-dire de la quantité de marchandises ou de services qu'on peut se procurer d'une année à une autre ou de décade en décade avec la même unité monétaire ou le même poids de métal précieux. Nous avons tous fait l'expérience de la complexité du problème des prix et le vertige s'empare des historiens qui s'en préoccupent. Ce fut le cas de Henri Hauser qui après avoir rempli tout un volume de tableaux et de statistiques sur les variations des prix en France de 1500 à 1800, concluait avec un humour désabusé : « Et quand on me demandera : M. de Choiseul, pour embellir Chanteloup, ou pour construire des hôtels autour de la Comédie italienne, a dépensé tant de centaines de mille livres. Combien cela représenterait-il aujourd'hui ? Je répondrai : je n'en sais rien. Et si l'on ajoute : Mon grand-père, sous Louis-Philippe, dépensait tant pour ses voitures, donnait telle dot à sa fille. Était-ce un homme riche ?, je dirai : Allez le demander à l'auteur du *Chat-qui-pelote*, de César Birotteau, du *Journal des deux jeunes mariés*... Pouvoir d'achat ? Problème insoluble, je dirai même impossible à poser, historiquement, en termes numériques. » Faut-il ne voir là qu'une boutade ? Je laisse à d'autres, plus versés que moi dans la science des statistiques et de l'économie, le soin d'en décider. Quoi qu'il en soit, à condition de ne rien chiffrer, il n'y a pas besoin de beaucoup de science pour se rendre compte que le pouvoir d'achat d'une livre en 1679 était nettement supérieur à celui d'un franc 86 de 1914, ou de quelque chose comme 300 francs en 1959. Qu'on songe seulement à ce que pouvait être il y a trois siècles la rémunération de la main d'œuvre et des services, comparée à ce qu'elle est aujourd'hui ! On sera donc amené à penser que le pouvoir d'achat de la trentaine de millions de francs à deux milligrammes d'or, à quoi on peut évaluer *grosso modo* les profits que Le Tellier tirait de sa charge, avantages subsidiaires et profits casuels compris, s'élevait notablement au-dessus de celui de trente millions de francs légers de la cinquième République.

Ces considérations élémentaires dépassent de beaucoup la personne du sage et prévoyant Le Tellier. A leur lumière, nous saisissons le comment des aristocratiques demeures dont les vestiges, trop souvent humiliés, font le charme et l'ornement de nos villes, des parcs, terrasses et jardins qui parent nos campagnes, nous voyons se dessiner les contours d'un paysage social dont la mesure dans le faste et la grandeur, la frugalité dans l'opulence, aurait dit hardiment Fléchier, séduisent et enchantent les uns, dont l'envers et la contre-partie irritent les autres, mais qui nous fait tous rêver.

RAPPORT DE M. MICHEL FRANÇOIS, SECRÉTAIRE,
SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ
PENDANT L'EXERCICE 1958-1959

Le Secrétaire de la Société de l'Histoire de France comme tous les Secrétaires de toutes les Sociétés, savantes ou non, que s'ajoute ou non, comme ce n'est pas le cas pour nous et suivant une vieille tradition, l'épithète de « général », le Secrétaire de la Société de l'Histoire de France, est, suivant les cas, un homme à l'aise ou dans la gêne. Ce ne sont pas ses propres facultés contributives, comme on dit, qui sont en cause mais la situation matérielle et l'état moral de la Société sur laquelle il veille avec le soin qu'il doit à la confiance que vous lui avez faite en le plaçant à ce poste. Or il ressent moins de gêne cette année qu'il n'éprouve d'aise à considérer l'œuvre accomplie depuis notre dernière assemblée générale et les perspectives qui s'offrent à nous pour l'année qui vient. Mais parce que vous êtes assemblée et assemblée générale, donc souveraine, vous êtes seuls en définitive à devoir en juger.

Laissez moi dire cependant que, si vous jugez, c'est sur pièce, aux résultats obtenus, et que nos membres de province que la distance empêche d'assister à notre réunion annuelle en sont, et plus encore que vous, réduits à cette seule échelle d'appréciation. Je souligne néanmoins tout de suite que le nombre important de bulletins de vote par correspondance que nous avons reçus et les mots d'excuse qui les accompagnaient témoignent assez que notre Société n'est pas encore et pas du tout ravalée à l'état de mythe à leurs yeux. Mais vous êtes ici plus d'un à participer à nos séances du conseil d'administration et qui porterez témoignage aussi de l'attention avec laquelle elles ont été suivies et de l'intérêt qu'elles ont chaque fois présenté. Le mérite en revient pour la plus large part à notre Président — il me permettra bien de le dire et de dire aussi la satisfaction, la fierté que nous a causées sa toute récente promotion dans l'ordre de la Légion d'Honneur. Sous sa haute autorité nous avons donné une impulsion nouvelle à nos travaux en cours, défini nos intentions et établi un ordre d'urgence dans la réalisation de nos projets. Nous l'avons fait avec le souci constant de maintenir au niveau le plus élevé la valeur scientifique de nos publications, d'accorder aussi nos intentions à nos moyens.

Or il nous faut sur ce point faire preuve toujours de la plus grande prudence. L'un de nos censeurs nous fera tout à l'heure le bilan de notre exercice écoulé et, comme il est d'usage, il accompagnera d'utiles considérations le projet de budget qui nous sera soumis pour l'exercice suivant. Mais je veux pour ma part souligner l'effort considérable qui a été fait pour améliorer notre situation financière. Cet effort vous l'avez consenti vous même en relevant l'année dernière le taux d'une cotisation devenue à ce point insuffisante que nos membres même les plus éloignés de nous ont reconnu l'urgence de cette mesure et que le nombre de démissions que nous avons enregistrées en conséquence — et inévitablement — est demeuré infime. Et j'ajouterai aussi que nous avons vu croître le nombre de nos membres rachetés qui ont renoncé volontiers à ce statut privilégié d'un autre âge pour se refaire ainsi, comme nous l'écrivait spirituellement l'un deux, une nouvelle jeunesse. Mais je rendrai hommage également à la persévérance aussi ferme que courtoise de notre trésorier, M. André Vernet qui a su faire rentrer dans sa caisse tant de cotisations arriérées qui nous avaient fait si cruellement défaut au cours des dernières années.

Irai-je plus loin encore dans la confiance qui, comme chacun sait, est l'une des formes les plus sûres de la publicité ? Le renom qui s'attache à nos publications est tel et notre programme si chargé en comparaison de nos moyens si légers, même lorsqu'ils seront estimés en francs lourds, que, pour faciliter notre tâche, les auteurs de travaux que nous publions ont acquitté d'eux-mêmes une part de la facture d'impression rejoignant ainsi par leur libéralité, d'autant plus méritoire qu'elle se situe sur le plan personnel, la générosité collective dont a fait preuve, grâce à l'habile intervention de M. Marot, le département des Vosges en nous donnant les moyens de rééditer les procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc.

Telles sont quelques-unes des raisons qui font que je me trouve à l'aise pour vous présenter le rapport que je vous dois. Venons-en maintenant aux pièces, je veux dire aux travaux que nous avons publiés ou qui sont en cours.

Vous avez reçu à la veille de notre dernière assemblée générale deux volumes, le t. XIII des *Chroniques de Froissart* et l'*Annuaire-Bulletin* 1956-1957. Au cours de l'année écoulée, le t. V de *Paris pendant la Terreur* a été mis en distribution ; publié sous la direction de notre éminent collègue M. Georges Lefebvre par les soins de M. Henri Calvet il nous donne le texte des rapports des agents secrets du Ministre de l'Intérieur dont Pierre Caron avait entrepris la publication en 1939 et qui couvrent ici la période du 11 au 30 ventôse an II.

M. Calvet a déjà en chantier le tome VI qui serait le dernier si nous n'envisagions de le faire suivre d'un volume d'index indispensable pour la bonne utilisation de l'ensemble de la publication et

pour l'établissement duquel nous aurons à demander au Centre de la Recherche Scientifique l'aide d'un collaborateur technique.

Vous venez aussi de recevoir, du moins je l'espère, car je sais que la distribution à Paris par les soins d'une maison de transports en a été assez longue, le tome I^{er} des *Lettres de Henri III* qui vous avait été annoncé depuis si longtemps. Si j'ai tant tardé à vous donner ce volume c'est que la mise au point s'en est révélée très délicate en raison de la dispersion des lettres qui le composent et qui en rapportent aux années de jeunesse du souverain et au bref séjour qu'il fit à Cracovie où l'avaient appelé les électeurs à la couronne de Pologne, la première des deux couronnes qu'il devait porter sur terre, la troisième l'attendant au ciel comme l'assurait sa devise : *Manet ultima caelo* ; mais une couronne qu'il porta à l'entendre « comme un rocher sur sa teste ». L'essentiel de ces lettres avait été recueilli par Pierre Champion et je suis heureux d'avoir pu payer ainsi une première partie de la dette de gratitude que je dois à celui qui me donna son amitié et me garda sa confiance et qui demeure l'un des grands bienfaiteurs de la Société à laquelle il était, comme l'avait été Honoré Champion son père, si attaché. La préparation du tome II qui contiendra les lettres de septembre 1574 à 1576 c'est-à-dire depuis le retour du souverain en France jusqu'à la formation de la première Ligue, est déjà en train et comme pour le premier, la publication en sera assurée sur les fonds légués par Pierre Champion.

Parmi nos autres travaux en cours, le tome I^{er} du *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc* est en bonne voie grâce aux soins que lui donnent M. Tisset et M^{lle} Lanhers, grâce à la diligence aussi de notre imprimeur, ce qui me permet d'espérer la distribution pour la fin de cette année. D'autre part, et comme notre Conseil en avait décidé, le manuscrit des *Annales de Saint-Bertin* a été envoyé à la composition en mars dernier et nous en attendons incessamment les premiers placards.

Mais ce n'est pas tout. Vous vous rappelez avec quelle satisfaction a été accueillie la publication en 1956 par les soins de MM. Antoine et Ozanam du tome I^{er} de la *Correspondance secrète du comte de Broglie avec Louis XV*, et les comptes rendus élogieux qui en ont été faits. Votre Conseil a pensé qu'il ne fallait pas faire attendre trop longtemps la suite de cette importante publication qui nous fait apparaître sous un jour tout nouveau ce que l'on a appelé le « Secret du Roi » c'est-à-dire la conduite de sa politique étrangère après 1756. Sur présentation du manuscrit par ses auteurs le Centre de la Recherche Scientifique vient de nous accorder une subvention de 700.000 francs (pour un devis, il est vrai, de 1.500.000 francs) et nous pensons pouvoir l'envoyer à la composition dès la fin de cette année. Nous avons inscrit de même à notre programme la publication du *Journal de l'Assemblée des notables* de 1787 tenu par Loménie de Brienne et dont l'édition a été préparée et aussi en partie financée par M. Pierre

Chevallier et je vais m'attacher moi-même dans les mois qui viennent à la préparation du prochain *Annuaire-Bulletin* 1958-1959 qui devrait paraître au printemps de 1960.

Telles sont, Mesdames, Messieurs, nos réalisations en cours : ainsi définies, elles se situent à l'extrême limite de nos moyens et les dépasseraient peut-être déjà si nous ne comptions en dehors de l'aide du C.N.R.S. sur une substantielle rentrée des fonds provenant de la vente de nos plus récentes publications et sur les soins qu'apportera notre libraire dépositaire, la librairie Klincksieck à en assurer la diffusion en France et plus encore à l'étranger.

Et déjà nous devons envisager d'autres travaux. La matière ne nous fait pas défaut. Tant de textes restent encore à publier que conservent nos dépôts d'archives publiques mais aussi tant de fonds d'archives privées que leurs propriétaires sont déjà prêts à mettre à notre disposition. Ils sont prêts à le faire parcequ'ils entendent prendre ainsi leur part de l'histoire qui s'écrit présentement comme leurs familles avait jadis participé à l'histoire qui se faisait : parcequ'ils savent aussi que la valeur, même marchande, d'un texte demeuré jusqu'alors inédit ne se trouve en rien affectée, qu'elle croît au contraire du jour où il a été l'objet d'une publication de qualité. Mais l'histoire qui s'écrit de notre temps ne se satisfait plus seulement de sources narratives et si, dans ses premiers statuts, la Société de l'Histoire de France est définie comme une société « littéraire », elle doit aussi s'accorder aux besoins du moment et préparer les voies de l'avenir. Ces voies ce sont celles d'une histoire qui compte et qui pèse, plutôt qu'elle ne raconte, et pour mieux rendre compte d'un passé dont les composantes nous échappent encore pour une part. Or l'histoire des techniques, des profits, des tensions, suppose un outillage dont nous ne disposons guère encore auquel le Centre de la Recherche Scientifique dans un souci d'efficacité vient de prêter toute son attention et à l'élaboration duquel notre Société dans son souci d'utilité ne doit pas rester étrangère.

Il ne s'agit pas sans doute pour nous de trop embrasser, où l'on risque de mal étreindre, mais nous ne devons pas non plus être absents des grands courants qui se dessinent et la longue et vénérable tradition qui nous porte ne doit pas être non plus le corset où s'étoufferaient nos légitimes ambitions. Ce sont là considérations qui ne vous ont pas échappé mais que je ne livre à votre réflexion que pour vous inciter à nous faire part le moment venu, de vos suggestions pour une meilleure définition de notre action future. Mais je m'en voudrais de vous faire attendre plus longtemps le plaisir que nous allons avoir, une fois terminées nos opérations électorales et examiné l'état de nos finances, à entendre M. Henry Contamine. En nous apportant avec tant de complaisance le concours de sa science, M. Contamine va nous permettre en effet de nous associer à notre façon à la commémoration des grands événements de 1859 que l'Italie et la France célèbrent d'un commun accord cette année.

RAPPORT DE MM. LES CENSEURS SUR L'ÉTAT DES FINANCES
DE LA SOCIÉTÉ AU 31 DÉCEMBRE 1958

Mesdames, Messieurs,

Nous avons l'honneur de vous rendre compte de la situation financière de la Société au 31 décembre 1958 :

RECETTES

I. <i>Cotisations</i>	353.017 fr.
Cotisations de l'année 1958 à 1.000 fr.	174.000 fr.
Cotisations de l'année 1958 à 1.500 fr.	28.500
Cotisations arriérées	133.227
Cotisations anticipées	17.290
II. <i>Vente de livres</i>	194.475 fr.
III. <i>Subvention du Centre national de la Recherche scientifique</i>	375.000
IV. <i>Intérêts des fonds placés</i>	5.965
V. <i>Remboursement de titres</i>	9.228
VI. <i>Dons</i>	18.200
VII. <i>Reliquat du compte « Hommage à M. Charles Samaran »</i>	5.397
VIII. <i>Reliquat de l'exercice 1957</i>	143.131
IX. <i>Avance sur les fonds de la succession Cham- pion</i>	522.000
Total	1.626.413 fr.

DÉPENSES

I. <i>Frais de distribution du tome XIII des Chroni- ques de Froissart</i>	49.953 fr.
II. <i>Publication de l'Annuaire-Bulletin 1956-57</i>	499.891
III. <i>Publication de Paris pendant la Terreur, tome V</i>	778.226

IV. Impressions administratives.....	13.557
V. Frais de bureau, convocations, etc.....	16.418
VI. Frais de comptes postal et bancaire.....	1.185
Total	1.359.230 fr.

BALANCE

Recettes	1.626.413 fr.
Dépenses	1.359.230
Excédent de recettes	267.183 fr.

Le budget que vous venez d'entendre est un budget de transition.

Les mesures financières que vous avez adoptées au cours de l'Assemblée générale de 1958 ne doivent porter leurs fruits qu'en 1959 et le passif n'est pas encore totalement résorbé. Cependant, en 1958, le recouvrement méthodique des cotisations en retard a été entrepris, nécessairement lent et aléatoire. Les résultats obtenus sont néanmoins encourageants et l'effort sera poursuivi.

Le nombre de nos membres s'amenuise peu à peu. Il n'est pas admissible qu'en un temps où l'histoire soulève tant d'intérêt dans le public et provoque l'éclosion de tant de collections, la parution de tant d'ouvrages, la publication de tant de périodiques, quatre cents personnes seulement, physiques et morales, en France et à l'étranger, adhèrent à la Société de l'Histoire de France !

Recruter ou périr : tel est le dilemme. Dès l'an prochain la Société aura épuisé les fonds disponibles sur les revenus de la succession Pierre Champion. Les avances qui sont si souvent venues en aide à une trésorerie aux abois seront impossibles et, chose grave, la Société, tenue de publier les ouvrages entrepris par Pierre Champion, sera désormais obligée pour les financer d'avoir recours au capital même.

Le projet de budget pour l'exercice 1959 que nous avons l'honneur de présenter à votre approbation tient compte du relèvement et de la différenciation des taux de la cotisation annuelle, ainsi que de l'amélioration passagère de la situation financière due à des rentrées tardives. Il est dans l'obligation aussi de prévoir dès maintenant le financement des publications sous presse ou qui vont l'être incessamment, tels le tome II de la *Correspondance du comte de Broglie* et l'*Annuaire-Bulletin* 1958-1959, dont le coût sera lourd.

L'excédent de recettes ménagé en 1959 ne doit donc pas faire illusion et encore moins retarder l'indispensable effort de recrutement que nous demandions déjà l'an dernier.

Projet de budget pour l'exercice 1959

RECETTES

I. Cotisations	700.000 fr.
II. Vente de volumes.....	150.000
III. Subvention du Centre national de la Recherche scientifique [<i>Correspondance du comte de Bro-</i> <i>glie</i> , II]	350.000
IV. Intérêts des fonds placés	5.500
V. Reliquat de l'exercice 1958	267.183
VI. Avance sur les fonds de la succession Cham- pion [<i>Lettres de Henri III</i> , I]	1.250.000
VII. Subvention du Conseil général des Vosges [<i>Procès de Jeanne d'Arc</i> , I].....	1.250.000
Total	3.972.683 fr.

DÉPENSES

I. Remboursement de l'avance faite en 1958 sur les fonds de la succession Champion	522.000 fr.
II. Publication des <i>Lettres de Henri III</i> , tome I ..	1.250.000
III. Publication des <i>Procès de Jeanne d'Arc</i> , tome I.	1.250.000
IV. Dépenses d'administration, frais de bureau, convocations, etc	40.000
Total	3.062.000 fr.
Excédent de recettes	910.683 fr.

Certifié exact et conforme aux écritures du trésorier.

Les Censeurs,

Jacques COQUEBERT DE NEUVILLE

Michel ANTOINE.

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES ET HISTOIRE MILITAIRE EN 1859

L'honneur de parler devant la Société de l'Histoire de France contraint à la recherche de l'inédit. Toujours difficile lorsqu'il faut éviter la prolixité et le détail infime, cette tâche n'est pas simplifiée à l'occasion du centenaire de 1859 : sa célébration nous vaut, en effet, maintes publications d'origine française et surtout italienne, — entre autres, pour ma part, un article de la *Revue d'histoire diplomatique* et le rapport présenté lors du congrès milanais de l'admirable « Istituto per la storia del Risorgimento » de notre éminent ami le professeur A.M.Ghisalberti. Me placer sur le terrain militaire n'eût pas évité les redites si je m'étais borné à chercher mes documents à Vincennes, dans le Service que dirige le général de Cossé-Brissac. En les prenant aux archives du Quai d'Orsay, où l'on s'attend moins à trouver un supplément aux récits des opérations, j'espère apporter quelques indications nouvelles.

Pour comprendre ce choix, rappelons-nous qu'en ce temps-là, on ne voyait guère auprès des ambassades ou des légations de ces centralisateurs de renseignements que l'on nomme attachés militaires. Des officiers étaient bien désignés comme observateurs à l'étranger, mais il s'agissait de missions temporaires. Dans sa biographie du maréchal Canrobert, Germain Bapst a mentionné, en ce qui concerne la campagne d'Italie, les comptes rendus du général de Mac-Mahon, envoyé visiter la Vénétie en 1858, et ceux du capitaine Laussedat. Ces derniers permirent au commandant Karth de dresser un plan des redoutes de Vérone et de le montrer à Napoléon III, en le commentant tant bien que mal, troublé qu'il était par le trop splendide décollété de l'Impératrice. Puis il y eut les missions dont nous avons les papiers au Service historique de l'Armée, — la mission Niel, la mission Frossard, la mission Saget, ces officiers généraux ou supérieurs allant tous à Turin afin d'étudier comment on porterait secours au Piémont, le jour où, confiante en cet appui du nationalisme allemand dont les documents diplomatiques et une récente étude de F. L'Huillier montrent le déferlement menaçant, l'Autriche lancerait son armée en avant, avec la ferme intention de réaffirmer son hégémonie en Italie et de la consolider dans l'ensemble du monde germa-

nique¹. D'autres papiers montrent qu'un intendant avait été chargé de réunir secrètement des vivres et des fourrages en gare de Culoz, à deux pas de ce pont du Rhône qui était alors à la frontière entre la France et le royaume de Sardaigne². Cependant, et ceci est chose curieuse, on n'avait aucune certitude quant à la possibilité d'utiliser la voie ferrée qui, partant de ce point, prolongeait en Savoie la ligne de Lyon-Ambérieu, via Aix-les-Bains, Chambéry, Montmélian, jusqu'à Saint-Jean de Maurienne, terminus provisoire en cette année où les travaux du tunnel du Fréjus (le Cenis) étaient à douze ans de leur achèvement.



Or, un traité signé à Vienne le 20 mai 1815 dit en son article VIII : « Les provinces du Chablais et du Faucigny et tout le territoire au nord d'Ugine, appartenant à S.M. le roi de Sardaigne, feront partie de la neutralité de la Suisse... En conséquence, toutes les fois que les Puissances voisines de la Suisse se trouveront en état d'hostilités ouvertes ou imminentes, les troupes de S.M. le roi de Sardaigne qui pourraient se trouver dans ces provinces, se retireront... ; aucunes autres troupes armées d'aucune autre Puissance ne pourront traverser ni stationner dans les provinces et territoires susdits, sauf celles que la Confédération Suisse jugerait à propos d'y placer... » Ces stipulations se retrouvent textuellement dans l'article XCII de l'Acte final du congrès de Vienne. Elles ne concernaient pas la route traditionnelle de Turin, — l'impériale, la royale, la nationale 6, — par Lyon, Pont-de-Beauvoisin, les Echelles, Chambéry, le Cenis. Mais, la voie ferrée, de construction récente en 1859, suivait un trajet plus septentrional, et les traités semblaient l'interdire aux troupes sur une dizaine de kilomètres, entre le pont de Culoz et le parallèle d'Ugine.

Si cette interprétation des textes avait prévalu, que serait-il arrivé ? La division Bouat, celle dont l'intervention était prévue depuis le 2 janvier comme entrée de jeu des forces françaises, n'aurait pu être transportée rapidement de Lyon en Maurienne, d'où, franchissant le Cenis à pied, elle gagna immédiatement Suse, point de départ du rail du côté italien des Alpes, — souvenirs qui nous ont valu, en mai 1959, une fraternelle communion des deux drapeaux tricolores dans le cadre de la charmante petite cité. Le « chemin de fer Victor-Emmanuel », — c'était son nom en Savoie, — devenu inutilisable, le secours immédiat n'aurait pu venir que par le col du Mont Genève, depuis Briançon où la division Bourbaki s'était rendue par étapes, aucune voie ferrée ne pénétrant alors sur la haute Durance. Cette difficulté aurait pu modifier les débuts de la campagne. Les Autrichiens se seraient-ils emparé de Turin, ainsi qu'il arriva au fébrile Cavour de le craindre ? On ne peut répondre à une question de ce genre. Notons seulement que pour le déroulement ultérieur des opérations, la différence eût été moins grave. Car des 135.000 Français qui vinrent

1. L'Huillier, *La crise franco-allemande de 1859-1860* (Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg, 1955).

2. Maréchal Vaillant à maréchal de Castellane, 18 mars 1859 (Service historique de l'Armée, G 3-2).

dans la plaine du Pô, 100.000 furent transportés par mer jusqu'à Gênes, où débarqua notamment l'Empereur¹ ; 10.000 passèrent le Genève ; 25.000 seulement empruntèrent la voie ferrée dont un secteur aurait pu leur être fermé.

En cette affaire, Napoléon III en fut réduit à se fier à son étoile, car il était impossible d'agir efficacement à Berne, où le conseiller fédéral Staempfli, chef du Département politique, n'était pas homme à se laisser influencer. M. Luc Monnier, professeur à l'Université de Genève, vient de tracer devant les congressistes de Milan un portrait inoubliable de ce fils de paysan bernois, un radical qui croyait à la mission démocratique de son pays et n'arrivait pas à identifier la cause de la liberté italienne au César du 2 décembre. Et, ainsi qu'un jeune historien, M. J. Lovie, l'a montré lors des Journées franco-italiennes d'octobre 1959, l'agitation genevoise en vue d'une réunion éventuelle du Chablais et du Faucigny à la Confédération, n'était pas faite pour rassurer le cabinet des Tuileries : la coupure de la voie ferrée, mesure de neutralité dite active, voire même interventionniste, semblait à certains un moyen de prendre des gages avant l'ouverture des futurs traités de paix. C'est-à-dire d'obtenir que pour cette région, un plébiscite éventuel ajoutât l'option « Suisse » aux options « France » et « Sardaigne ».

Pour suivre ces questions, l'hôte du Quai d'Orsay, le comte Walewski, disposait des dépêches de l'ambassadeur à Berne, le marquis Turgot². Dès la fin de janvier 1859, elles furent médiocrement rassurantes, notamment en ce qu'elles mirent en évidence l'austrophilie du chef de la légation de Grande-Bretagne. Frère de lord Malmesbury, secrétaire aux Affaires étrangères dans le cabinet conservateur que présidait alors le comte de Derby, cet Harris déclarait que le peuple lombard était entièrement satisfait de la domination de Vienne et que la France se laissait tromper par les révolutionnaires italiens. Résolument contraire à celle qu'avait prise à Turin le grand ami de Cavour qu'était sir James Hudson, ce bâtarde de Georges IV, son attitude ne pouvait qu'encourager le Conseil fédéral à suivre les conseils que dans la capitale autrichienne, le comte Buol, « un caractère intraitable », donnait au ministre de Suisse : occupez les deux provinces, coupez la voie ferrée. Or une partie du patriciat bernois était également suspecte d'austrophilie, ne fût-ce, disait-on, que parce qu'il détenait pas mal de valeurs autrichiennes ! Quant à l'opinion publique, elle flottait, prise entre les sympathies germaniques de certains cantons, les méfiances envers Napoléon, les côtés libéraux du patriotisme italien...

Enfin, le 27 février, Turgot put annoncer qu'un conseil du contentieux diplomatique venait de rassurer l'autorité fédérale en déclarant que les traités de 1815 *n'obligeaient* nullement la Suisse à user de son droit d'occupation. Dans ces conditions, le fougueux Staempfli ne put entraîner ses collègues. Sans doute leur prudence trouva-t-elle excessive l'insulte à la France qu'eût constituée la coupure du rail, gêne stratégique que n'avaient pas eue en vue, quarante ans avant la construction de la voie ferrée, les négociateurs de Vienne ! Les textes éma-

1. Etat des débarquements à Gênes (Service historique de l'Armée, G 3-64).
2. Archives des Affaires étrangères, registre Suisse 387.

nant de Berne n'en demeurèrent pas moins des plus vagues, une menace restant suspendue presque jusqu'au bout. C'est seulement le 19 avril, cinq jours avant l'ordre de mise en route des régiments du général Bouat, que le marquis Turgot put préciser que seule une menace de violation de la neutralité helvétique amènerait l'occupation du Chablais et du Faucigny, sans extension jusqu'à la région comprise entre Culoz et le lac du Bourget : Staempfli l'avait dit au chargé d'affaires sarde avec qui il allait ouvrir une série de conférences diplomatiques. Il était une autre nouvelle rassurante pour la France : l'armée fédérale allait être confiée au général Dufour, polytechnicien et officier sous Napoléon I^{er}, et non au candidat du « parti autrichien », Ziegler, qui serait son chef d'état-major.



Sur un autre point, d'importance secondaire, les archives du Quai d'Orsay éclairent l'origine de ce qui semble être une légende. Dans un des tomes de son immense *Empire libéral*, Emile Ollivier, d'ordinaire bien renseigné par des informateurs haut placés (le prince Napoléon par exemple), montre avoir cru à l'existence d'un ordre du jour belliqueux que le général Giulay aurait fait afficher le 6 avril 1859 dans les casernes de Milan. Le texte provocateur serait de quinze jours antérieur à l'ultimatum que l'Autriche adressa au Piémont et qui déclencha la guerre. Bapst aussi y a ajouté foi, après l'avoir trouvé imprimé dans les journaux du temps, turinois et parisiens. Et il a cité la lettre d'alarme que Victor-Emmanuel II adressa à ce propos à Cavour.

Ouvrons donc le registre « Autriche — Correspondance politique des consuls — 22 ». Nous y voyons que, questionné par Paris, l'agent commercial à Milan, Dieudé Defly commença par garantir l'authenticité du texte prêté à Giulay. A défaut de preuve matérielle, il se disait moralement certain que le document existait : n'était-ce pas l'affirmation universelle des Milanais ! Mais en cette même journée du 9 avril, après douze heures de réflexion et d'enquête, notre Français expédia un second télégramme. C'était un démenti... Disons seulement que quelque chose avait pu être dit à une partie des soldats et que le patriotisme italien était singulièrement surchauffé, dans cette capitale lombarde où les imaginations travaillaient. Notons enfin que l'affaire n'eut d'autre suite militaire qu'une lettre du ministre de la Guerre au commandant de l'armée de Lyon¹ : « Des proclamations furibondes affichées, dit-on, dans les casernes de Milan, ont produit quelque sensation ici, et me font désirer que les mesures que nous prenons vous et moi soient poussées avec toute l'activité possible ». Mais si Paris et Turin avaient montré moins de sang froid, la fausse nouvelle aurait pu provoquer des mouvements de troupes et décharger le gouvernement de Vienne des inconvénients qu'il y a à être ou à paraître l'agresseur.

1. Maréchal Vaillant à maréchal de Castellane, 9 avril 1859 (Service historique de l'Armée, G 3-2).



Quant aux renseignements sur les effectifs de l'ennemi éventuel, on les trouve surtout dans la correspondance du marquis de Banneville, chargé d'affaires à Vienne et bon informateur¹. Lorsque, dès les lendemains de la réception du 1^{er} janvier au cours de laquelle Napoléon III prononça la phrase dont l'Europe s'inquiéta, des renforts furent expédiés vers le Lombard-Vénitien, le Quai d'Orsay fut immédiatement averti. Puis, quand ces 18.000 hommes atteignirent le Milanais, Defly annonça leur arrivée, en ajoutant que l'arsenal de Vérone les avait dotés de 150 quintaux de « raquettes », des « rockets », ou fusées à la Congreve.

Le 25 mars, alors que le spectre de la guerre semblait s'évanouir, un état de l'armée de François-Joseph fut envoyé de Vienne à Paris : en première ligne, Giulay était indiqué comme disposant de 93.000 fantassins, 13.000 cavaliers, 336 canons ; une autre armée, de force égale, devait suivre. Ces estimations, qui annonçaient à l'avance la différence qui allait apparaître entre Magenta et Solferino, entre le 4 et le 24 juin, furent communiquées à l'Empereur. Une mention en fait foi, crayonnée en marge par Walewski, à la fois rituellement et rarement, car il savait que Napoléon III n'était pas un chef d'Etat paperassier.

Enfin, le 14 avril, alors qu'en apparence on marchait vers la solution pacifique du congrès désiré par Londres et par Pétersbourg, par Malmesbury plein de froideur envers la France et par Gortchakof assez chaleureux, Banneville ne laissait guère d'illusions au ministre des Affaires étrangères. L'Autriche lui semblait décidée à recourir aux armes. L'agent à Milan, le consul à Venise n'en doutaient pas davantage, éclairés qu'ils étaient par le sentiment italien des deux villes. Un texte aide à comprendre cette clairvoyance, ce passage extrait des *Souvenirs* du général baron Mollinary, *Quarante-six ans dans l'armée austro-hongroise* : « Mon ami le général Rossbacher me faisait connaître par lettre comment, vers la fin de février, on envisageait à Vienne, dans les cercles dirigeants, les événements qui allaient se dérouler. — Les armements en France, en Piémont et en Autriche, m'écrivait-il le 2 mars, prouvent que la diplomatie n'est plus en état de dénouer le nœud gordien par lequel nos adversaires nous retiennent prisonniers. C'est à l'épée qu'il appartient désormais de le trancher, mais les coups décisifs ne seront pas portés en Italie. — Seule la première partie de cette prédiction s'est réalisée. A Vienne, on escomptait l'entrée en campagne des contingents allemands dès l'ouverture des hostilités. Mais la Prusse, cette ancienne rivale, n'avait naturellement aucun intérêt à nous soutenir ; elle fit donc traîner les négociations et empêcha ainsi toute décision du Conseil fédéral favorable à l'Autriche ». Ainsi, il suffisait de fréquenter les milieux militaires, dans la capitale ou dans les garnisons tenues par les habits blancs, pour deviner quels espoirs animaient la politique habsbourgeoise !

1. Archives des Affaires étrangères, registre Autriche 473.



Les hostilités commencées, des renseignements vinrent sur le grossissement des effectifs. Pour la seule Autriche, une note du 23 mai, en provenance de la légation auprès de la Diète de Francfort¹, les portait à 680.000 hommes, dont 295.000 allaient se trouver en Italie. Dans ce dernier chiffre étaient compris les 30.000 soldats que François-Joseph faisait venir de Bohême en Tyrol à travers la Bavière, dont la neutralité n'était pas violée pour autant puisque le mouvement se faisait entre Etats membres de la Confédération germanique. Ces troupiers, qui en fait étaient en majorité des Hongrois ignorant la langue allemande, passèrent en gare de Munich². On les y acclama, on leur distribua saucisses et bière, le sentiment de solidarité teutonnes étant à son point culminant dans les principautés de second ordre. Ce dénombrement semble avoir été communiqué à Napoléon III, alors installé à Alexandrie. Si le souverain avait ajouté foi à ses exagérations, sans doute aurait-il hésité à lancer en avant les forces franco-sardes.

D'autre part, toujours de Francfort, le comte de Salignac-Fénelon supputa la puissance des contingents dont la Diète disposerait, si elle votait l'intervention. La crise, écrivit-il le 16 mai, s'ouvrira lorsque l'armée française passera le Tessin. Le pronostic était pessimiste, et effrayant puisque la dépêche parlait de 200.000 hommes sans les Prussiens, qui en tenaient 176.000 autres (avec 874 canons) « pour ainsi dire au bout du télégraphe », et autant comme second ban ! Au total, le ministre plénipotentiaire considérait comme possible la réunion d'une force de 400.000 hommes, forteresses non comprises. Les partisans de l'Autriche, ajoutait-il, désirent que cette armée puisse traverser librement le territoire belge : la vulnérabilité de la France en serait accrue, d'après les militaires allemands, en raison de la proximité de Paris. Un texte encore mérite d'être cité, car il résume ces alarmes. C'est celui du 14 juillet, rédigé à l'annonce des préliminaires de Villafranca : « Dieu soit trois fois béni, nous sortons de ce gouffre de la Lombardie. L'Empereur est aussi heureux qu'habile de s'être tiré à temps de ce traquenard. Nous n'évitons pas sans cela une guerre générale ».



Les archives des Affaires étrangères renferment bien d'autres documents qui évoquent la campagne de 1859. Il en est même d'iconographiques, l'extraordinaire série de caricatures qui a constitué, pour l'amateur d'histoire vivante, le « clou » de l'admirable exposition que la solidarité franco-italienne a présentée aux visiteurs du Palais royal de Milan, le président Gronchi et le général de Gaulle en tête. Citons aussi la lettre que de Vallengio, le 10 juillet, Napoléon III adressa au

1. Archives des Affaires étrangères, registres Allemagne 830 et 831.

2. Archives des Affaires étrangères, registre Bavière 236.

prince Alexandre de Hesse, un des confidents de François-Joseph¹. L'armistice venait d'être conclu, et il s'agissait d'obtenir que l'entrevue préparée à Villafranca pour le lendemain aboutît à des préliminaires de paix constituant « l'Italie en Etat indépendant, sous une forme ou sous une autre ». Aucun protocole de la conversation des deux souverains n'ayant été dressé, nous savons mal ce qu'ils se dirent, en tête-à-tête au premier étage d'une assez simple maison surveillée par leurs gardes respectifs. La lettre impériale, qui a été déjà utilisée, mais insuffisamment, nous renseigne sur les arguments militaires que Napoléon III mit en avant, et révèle aussi des fautes de français qui nous font croire qu'il y avait vraiment quelque chose de tudesque dans la personne de l'ancien exilé d'Arenenberg : car « transmettre une entrevue », « entrer dans les causes qui ont amené la guerre », constituent d'étranges simplifications de rédaction.

« Je suis près de Vérone, dit l'héritier des Bonaparte, c'est vrai, mais l'Empereur est au centre de toutes ses ressources ; le sort des armes a été en ma faveur, mais l'armée ennemie est restée entière ; je n'ai pu la poursuivre ». Affirmant que si ses propositions sont rejetées, leur caractère de modération et de désintéressement contribuera à maintenir la Prusse dans la neutralité, — affirmation audacieuse, est-il besoin de le dire, — Napoléon III ajoute : « Tranquille du côté du Rhin, mes forces alors se décuplent en Italie. Aujourd'hui j'ai sur le Mincio, sans compter les 65.000 Sardes, 150.000 combattants, et mon parc de siège de 200 bouches à feu du nouveau modèle. J'ai en France 450.000 hommes, mais comme tout militaire le sait, ce chiffre ne donne que 300.000 combattants. Rassuré du côté de l'Allemagne, je peux donc en peu de jours faire venir de France encore 150.000 hommes, ce qui, avec l'armée accrue des Sardes, donnera le chiffre énorme de 400.000 hommes. Une partie opérera par Venise pour tourner les positions de l'Adige, une autre se dirigera vers les côtes de la Dalmatie. La guerre prendra des proportions immenses. L'Empereur de son côté recevra probablement beaucoup de renforts et de contingents allemands. Cependant, je l'avoue, sans rien exagérer, mes chances sont au moins égales à celles de l'Empereur. Mais néanmoins, après des luttes sanglantes et prolongées, l'Europe voudra intervenir et nous imposer les conditions que nous pourrions arrêter entre nous dès aujourd'hui par la libre impulsion de notre volonté. Nous avons donc tout avantage à nous entendre directement. L'Autriche y gagnera en outre l'avantage d'une alliance réelle et intime avec un grand peuple ».

Des chiffres, dont le fait que plus de la moitié de l'infanterie française était en Italie mesure l'exagération, des arguments fallacieux mêlés à une certaine sincérité, une offre finale de rapprochement étroit avec le vaincu, tout cela ne définit-il pas les complexités du caractère de Napoléon III ? Par là, des textes qui semblent appartenir à l'histoire militaire, rejoignent le domaine de l'histoire psychologique.

Henry CONTAMINE.

1. Archives des Affaires étrangères, registre Autriche 474. Copie envoyée au comte Walewski par le maître des requêtes chargé du Cabinet de S. M.

LA MORT DU CARDINAL MAZARIN

Au moment où la France et l'Espagne viennent de célébrer solennellement le troisième centenaire de la signature du traité des Pyrénées et à la veille des manifestations qui seront organisées en 1961 pour commémorer la mort de Mazarin, la Société de l'Histoire de France est heureuse de publier, dans les pages qui suivent, deux textes qui nous apportent ce qu'ont été les derniers instants du cardinal ; elle en remercie M^{lle} Madeleine Laurain et M. Raymond Darricau qui y ont apporté tous leurs soins.

La relation du P. Bissaro a été découverte à Rome, dans les archives des RR. PP. Théatins, par M. Darricau qui lui a consacré une première étude dans la revue *Regnum Dei*, *collectanea theatina*, XI, 1955, p. 98-126. Le texte, déchiffré par M^{lle} Laurain, avait alors paru dans sa langue originale, l'italien. Il méritait d'être mieux connu en France. C'est grâce à l'obligeance des RR. PP. Théatins de Rome — et nous leur en exprimons toute notre reconnaissance — que nous pouvons le publier aujourd'hui dans notre *Annuaire-Bulletin*. Depuis la première édition, des recherches encore plus poussées ont permis à M. Darricau de renouveler sa présentation. La traduction qui accompagne le document a été faite par M^{lle} Laurain, sous l'aimable contrôle de M^{lle} Ida Maier, chargée d'enseignement à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Nancy.

Celle du curé de Saint-Nicolas-des-Champs, Claude Joly, était connue déjà, encore que difficile d'accès. Il a paru utile de rapprocher dans une même publication ces deux textes dont le premier devait rester dans la pensée de son auteur un rapport confidentiel alors que le second fut composé en forme de récit édifiant pour couper court à des rumeurs qui n'avaient pas manqué de circuler, au lendemain de la disparition du cardinal, sur ses dispositions dernières.

LA MORT DU CARDINAL MAZARIN

I

LA RELATION DE LA MORT DU CARDINAL MAZARIN
PAR SON CONFESSEUR THÉATIN LE PÈRE ANGELO BISSARO (1661)

Le 9 mars 1661 le Cardinal Mazarin expirait au château de Vincennes. Quelques jours après, le Père Angelo Bissaro, des Clercs réguliers Théatins, qui l'avait assisté tout au long de sa lente agonie, faisait parvenir au préposé général de son Ordre le récit circonstancié des dernières semaines de la vie du Ministre. Ce document, conservé à la Curie générale des Pères Théatins, est demeuré jusqu'ici ignoré. Un témoin dans ses confidences¹, un petit nombre de mémorialistes dans leurs souvenirs² ont bien signalé la présence d'un religieux théatin dans la chambre de l'illustre malade, mais avec une telle discrétion qu'il paraissait difficile d'y attacher une véritable importance. Pour saisir pleinement la portée exacte des rapports intimes du Cardinal, parvenu au sommet de la puissance, avec un obscur religieux voué à la pratique de la perfection évangélique dans la plus humble des positions, il est utile, semble-t-il, de formuler trois interrogations. Il importe d'évoquer rapidement les grandes caractéristiques de l'Ordre théatin, de rappeler la nature des relations du prélat avec les fils de saint Gaétan et d'indiquer sommairement les questions soulevées par l'analyse de notre document. A la lumière de ces notes, la relation du Père Angelo Bissaro apparaîtra dans un contexte plus précis.

Dans son ensemble l'histoire des ordres religieux aux xvii^e et xviii^e siècles se présente comme une grande inconnue. Les travaux des contemporains s'arrêtent souvent autour des années 1630-1640 et les générations qui les ont suivis ont concentré leurs efforts sur d'autres sujets. Les mémoires imprimés ou manuscrits qui ont été rédigés, ont dans nombre de cas été égarés ou demeurent d'un accès difficile. Les Théatins n'ont pas échappé à cette désaffection. Un ensemble de circonstances fâcheuses les a littéralement rayés de la carte reli-

1. Claude Joly, curé de Saint-Nicolas des Champs, *Relation succincte de ce qui s'est passé à la mort de M. le Cardinal Mazarini premier Ministre d'Estat* (voir ci-après la publication de M^{lle} Laurain).

2. Motteville, *Mémoires*, édit. Riaux, t. IV, p. 233-248 ; Rapin, *Mémoires*, t. III, p. 197.

gieuse de la France. Le récit de leur apostolat n'a pas trouvé place dans les entreprises des chercheurs¹.

L'ordre théatin est né de la pensée de saint Gaétan et de Jean-Pierre Caraffa², le futur pape Paul IV³, au milieu du grand mouvement de ferveur qui précède et accompagne le Concile de Trente. Les fondateurs ont visé avant tout à la préparation d'un clergé d'élite, affranchi des barrières claustrales, offrant le modèle d'une vie sacerdotale exemplaire, toute centrée sur la messe et sur l'eucharistie. Ils ont diffusé une spiritualité fondée sur le culte de la pauvreté, de la mortification intérieure et de l'amour. Ils ont cherché à répandre, à l'exemple des autres congrégations de Clercs Réguliers, un climat de paix, de joie, de calme intérieur, de sérénité et d'équilibre⁴. Très rapidement ils prenaient une influence déterminante sur les destinées du catholicisme. Pendant que les Pères de la Compagnie de Jésus contribuaient à sauver la chrétienté par leurs collèges, les Théatins entreprenaient méthodiquement la rénovation de l'épiscopat. En un siècle et demi, plus de deux cents théatins se voyaient invités à occuper les sièges épisco-

1. La source principale pour connaître l'histoire des Théatins en France devrait être l'ouvrage du Père Bernard Destutt de Tracy, *Remarques sur l'établissement des Théatins en France et sur toutes les maisons de la même Congrégation établie en Espagne, en Portugal, en Allemagne et en Pologne avec des notes sur l'Institut dit des Théatins* (s.l.), 1775, 176 p. Les pages 1 à 80 sont consacrées à la maison de Paris. Cet ouvrage est demeuré introuvable malgré toutes les recherches menées dans toute la France et à l'étranger par les services de la Bibliothèque Nationale, par les Pères Théatins et par l'auteur. Le Père de Tracy a donné un bref résumé de son travail dans sa *Vie de S. Gaetan...*, Paris, 1784, p. 511-523 ; un autre résumé est fourni par Vezzosi, *I Scrittori de' Cherici Regolari detti Teatini*, Roma, 1780, 2 vol. in-4° ; le Père Lelong dans sa *Bibliothèque historique de la France*, t. I, n° 860-861, donne des indications précieuses et signale l'existence de mémoires aujourd'hui disparus. *Les Sources de l'histoire de France* de L. André, Paris, 1932, t. VI, ne mentionnent pas le nom de Théatin.

2. Veny Ballester (D. Antonio), C. R. *San Cayetano de Thiene patriarcha de los Clericos Regulares*, Barcelone, 1950. In-4°, 861 p. ; Andreu (Francesco), *I Teatini*, in *Ordini e Congregazioni religiosi* di Mario Escobar, Turin, 1951, I, p. 567-607 : ces pages constituent actuellement la mise au point la plus juste, la plus savante et la plus lumineuse sur l'histoire de l'ordre théatin ; il faut consulter également l'organe de l'institut historique de l'ordre *Regnum Dei, collectanea theatina* qui est une mine de renseignements sur tout ce qui concerne les Théatins. (Rome à Saint André della Valle). Notre reconnaissance va tout spécialement au P. Julian Adrover, ancien préposé général de l'ordre, au P. Francesco Andreu, vicaire général et président de l'institut historique, parfait connaisseur de l'histoire théatine et au P. Bartolomeo Mas, consultant, secrétaire général de l'institut historique, dont il sera question au cours de ce travail et qui a aidé M^{lle} Laurain à résoudre certaines difficultés de la transcription.

3. Monseigneur Giovanni Papa, de la section historique de la Sacrée Congrégation des Rites, dans sa thèse de doctorat soutenue à l'Université pontificale grégorienne sur *Le Cardinal Antonio Caraffa* (en cours d'impression), a renouvelé complètement la question à l'aide de documents inédits et de l'étude minutieuse des sources. Ce travail a permis de nuancer le volume VI de Pastor, *Storia dei Papi*, consacré au pontificat de Paul IV.

4. Pour avoir une idée nette de la spiritualité théatine, se reporter au grand ouvrage en cours de publication du Père Mas (Bartolomeo) C. R., *El Combate espiritual de Lorenzo Scupoli C.R. (1530-1610)*, Roma, Pontificia Universitas Gregoriana, 1953, XII-217 p. (pro manuscripto).

paux des diocèses les plus éprouvés par le malheur des temps¹. Ce zèle pastoral se doublait d'une épopée missionnaire menée dans les meilleures traditions de l'Eglise romaine². Les Clercs Réguliers Théatins évangélicisaient l'Orient et l'Extrême-Orient. On les rencontrait en Géorgie, à Goa, à Sumatra et à Bornéo. En Europe le rayonnement de l'ordre s'étendait de pays à pays : il ouvrait des maisons en Italie, en Espagne, en Allemagne³, en France⁴, en Bohême et dans la lointaine Pologne⁵.

L'œuvre intellectuelle et spirituelle des missionnaires contribuait également au prestige de la jeune Compagnie⁶. Dans les milieux de dévotion on admirait les ouvrages de saint André Avellin, un des plus illustres docteurs de la nouvelle société⁷. Saint François de Sales, qui avait beaucoup fréquenté les Théatins pendant ses années étudiantes à Padoue, parlait avec émotion du *Combat Spirituel*, l'ouvrage du Père Lorenzo Scupoli⁸. Le Cardinal Pierre de Bérulle s'inspirait de

1. Le rôle des Théatins dans la réforme de l'épiscopat fut essentiel ; en attendant un travail d'ensemble on peut voir : Broutin (Paul) S.I., *L'Evêque dans la tradition pastorale du XVII^e siècle*, adaptation française de *Das bischofsideal der katholischen reformation* de Mgr Jedin (s.l.), 1953. In-4°, 138 p. Voir principalement le chap. IV : *Homo apostolicus* : Matteo Giberti ; Molinari (Fr.), *Il Cardinale theatino Beato Paolo Burali e la riforma tridentina a Piacenza* (Rome, 1957) (*Analecta Gregoriana*) ; Darricau, *Les Clercs Réguliers Théatins à Paris*, V, Mgr Jean-François Boyer, évêque de Mirepoix, précepteur du dauphin fils de Louis XV, ministre de la feuille des bénéfices (1675-1755) in *Regnum Dei*, XV (1959). Pour avoir une idée du caractère que revêtit la réforme pastorale, issue du Concile de Trente, amorcée par les Théatins et amenée à son point de perfection par saint Charles, voir Roncalli (Angelo-Giuseppe), *Atti della Visita Apostolica di S. Carlo Borromeo a Bergamo* (1575), Florence, 1909-1958, 6 vol. in-4° (*Fontes Ambrosiani in lucem editi a cura et studio Bybliothecae Ambrosianae moderante Iohanne Galbiati XIII-XVII*).

2. Sur les missions théatines en pays infidèles, cf. la mise au point actuellement irremplaçable du Père Andreu, *op. cit.*, p. 591-598, à compléter par l'article du même auteur *Carteggio inedito di Pietro della Valle col P. Avitabile* ainsi que *I Missionari Teatini della Georgia in Regnum Dei*, VI (1950), p. 57-99, VII (1951), p. 19-50, 118-138 et par Darricau (Raymond), *Les Clercs Réguliers Théatins à Paris, Sainte Anne la Royale* (1644-1793), IV, Mgr Louis-Marie Pidou, évêque de Babylone (1637-1717), in *Regnum Dei*, XIV (1958), p. 13-58.

3. Adrover (Julian), C.R., *I Teatini in Monaco di Baviera*, in *Regnum Dei*, VIII (1952), p. 53 sq.

4. Darricau (Raymond), *Les Clercs Réguliers Théatins à Paris, Sainte Anne la Royale* (1644-1793) in *Regnum Dei*, X (1954), 164-204, XI (1955), 98-126, XIII (1957), 257-277, XIV (1958), 13-58, XV et XVI en cours de publication.

5. Sur les Théatins en Pologne, cf. l'article cité sur Mgr Pidou qui fut missionnaire en Pologne et ramena les Arméniens de ce pays à l'unité catholique.

6. L'œuvre intellectuelle des Théatins est considérable. Il suffit pour s'en convaincre de voir Vezzosi. *op. cit.* Le Père Andreu a donné un tableau complet de cette activité qui embrassa tous les domaines, in *Ordini Religiosi*, *op. cit.*, p. 599-603.

7. L'ouvrage essentiel pour connaître la pensée et la doctrine spirituelle de Saint-André Avellin est *Commentarii de S. Andrea Avellino C.R. in Regnum Dei*, XIV (1958), p. 85-362, numéro spécial ; à lire en particulier le magistral article de Mas (B.), *La Espiritualidad de S. Andres Avellino*, p. 85-159 et la *Bibliografia di S. Andrea Avellino* du même, p. 303-361 à compléter par Andreu (Fr.), *Scritti inediti di S. Andrea Avellino*, p. 160-190 ; pour la France, quelques notes de Darricau (R.), *Saint André Avellin et la France*, p. 298-302.

8. Toutes les biographies de l'évêque de Genève font état de ces relations ; pour préciser l'influence du *Combat spirituel* sur le futur saint, voir les pièces des *Procès canoniques* à l'Archivio Vaticano (Archivio della S. Congregazione dei Riti, registres 967-1015). Mas (B.), *El Combate espiritual de Lorenzo Scupoli*,

ce livret dans son *Bref discours sur l'abnégation intérieure* et Madame Acarie, la bienheureuse Marie de l'Incarnation, en recommandait la lecture à toutes les prieures du Carmel réformé¹.

Un tel courant ne pouvait laisser la France indifférente à une heure où toutes ses forces vives étaient tendues vers le salut par la foi. A plusieurs reprises, au début du XVIII^e siècle, des tentatives furent faites en vue d'installer des Théatins à Paris, comme on y avait établi des Carmélites. Le projet aboutit enfin en 1644². Le chapitre général, suprême instance de la congrégation théatine, décida d'envoyer en France une mission conduite par le Père François-Marie del Monaco³. Ce religieux passait pour un homme de doctrine, d'expérience et de vie intérieure. Né à Trapani (Sicile) en 1593, il était encore dans la force de l'âge. Entré le 4 mai 1606 à la Maison théatine Saint Joseph de Palerme, connue pour son rayonnement sur toute la Sicile, il avait été admis à la Profession, le 8 mai 1608, à un âge où l'esprit est capable d'embrasser avec ardeur les plus généreuses pensées et le cœur, de se donner sans retour aux plus héroïques vertus. Intellectuellement bien doué, il s'était signalé dans l'étude du latin, du grec, de l'hébreu et n'avait pas pour autant négligé le développement d'une profonde inspiration poétique. Il cultivait les sciences naturelles et passait pour un maître en cette discipline ; il s'intéressait vivement au problème de la réunion des Eglises et composa un ouvrage important en vue d'aplanir les difficultés soulevées par le schisme anglican⁴. Ses supérieurs l'avaient chargé, tour à tour, de l'enseignement de la philosophie à Vicenze et de la théologie à Padoue, la grande cité universitaire de l'Italie. Ses contemporains s'accordent à louer ses qualités pédagogiques et le talent avec lequel il sut former une foule de disciples remarquables. Un tel ensemble de qualités le prédisposait au gouvernement. Nommé visiteur de son ordre pour la Sicile, il avait été chargé en outre, des fonctions de consultant de l'Inquisition sicilienne, puis de consultant de tout l'Ordre.

Il arrivait dans la capitale française avec tout ce passé qu'il est bon de connaître si l'on veut comprendre l'enchaînement des événements, dont l'ampleur dépasse singulièrement le cadre d'une fondation religieuse ordinaire.

Partis de Rome par la Porte Angelica le 13 juin 1644, les missionnaires atteignirent Paris après un dramatique voyage de cinquante

op. cit., et Anna-Maria Palmieri, *S. Francesco di Sales e Padova* (Diplôme d'études supérieures de l'Université de Rome, pro manuscripto), qui apporte une vue très nouvelle sur le séjour du saint dans la grande ville universitaire.

1. Mas, *op. cit.*, chapitre « El combate espiritual e la Francia », p. 193 et sq.

2. Darricau (R.), *Les Clercs Réguliers Théatins à Paris, I, L'Etablissement* (1644-1648), in *Regnum Dei* (1954), p. 169-204.

3. Vezzosi, *op. cit.*, II, p. 71-78 ; Silos, *Historiarum Clericorum Regularium a Congregatione condita*, 1650-1666, 3 vol. in-fol., t. III, p. 291-301 et 568-579 ; Mongitore, *Biblioteca Sicula*, 1708-1714, in-8°, t. 1, p. 225 ; Mira (Gius. Ma.), *Bibliografia Siciliana ovvero gran dizionario bibliografico delle opere edite ed inedite, antiche e moderne di autori siciliani*, Palerme, 1875-84, in-8°, II, p. 89 ; Saccardo (Pier Andrea), *La Botanica in Italia, materiali per la storia di questa scienza in Memorie del Real Istituto Veneto di scienza, lettere ed arti*, Venise, 1895 et 1906, XXV, n° 4 et XXVI, n° 6.

4. L'ouvrage, resté manuscrit, est signalé par Silos, *ibid.* Il en est très souvent question dans la correspondance du P. Fr. del Monaco.

trois jours (6 août 1644)¹. Le lendemain, fête de saint Gaétan, ils célébraient la messe à l'église Saint-André-des-Arts. Dès leur arrivée ils se heurtèrent à des difficultés en apparence insurmontables ; mais sans se décourager, abandonnés à la Providence comme le voulait leur tradition ascétique, ils attendirent, dans la misère et l'indifférence générale, des temps plus favorables. Les jours heureux ne devaient pas tarder à se présenter dans les circonstances les plus inattendues.

Au cours de ses années romaines, le Cardinal Mazarin avait beaucoup fréquenté Saint André della Valle. Il s'était lié d'amitié avec le Père del Monaco². Au milieu d'une carrière politique agitée il avait conservé une estime particulière pour les Théatins et souhaitait les voir s'établir à Paris. Mais embarrassé dans les luttes d'une laborieuse régence, en proie à la plus vive hostilité, il ne pouvait rien entreprendre sans avoir consolidé son pouvoir. Il lui était impossible d'agir avec liberté et pratiquement inutile de tenter d'imposer une fondation religieuse composée de prêtres siciliens, sujets espagnols, appartenant à un ordre connu pour ses idées ultramontaines. Il attendait pour préciser sa position une occasion favorable³. L'entrevue capitale qu'il eut avec le Père del Monaco se situe bien dans ces perspectives.

Tombé gravement malade à Fontainebleau fin 1644, il fit mander le chef de la mission théatine auprès de lui. Le texte qui nous rapporte la scène mérite notre attention. Il marque vraisemblablement une étape dans l'évolution des sentiments intimes de Mazarin. Il signale d'une façon précise l'arrivée auprès du cardinal du représentant qualifié d'une des écoles spirituelles les plus orthodoxes et les plus austères parmi toutes celles qui sont issues de la Réforme catholique⁴.

1. Darricau, *op. cit.*, p. 175-183 (le voyage de Rome à Paris).

2. Saint André della Valle était déjà un des principaux sanctuaires théatins de la Ville éternelle. Les Barberini y avaient leur tombeau de famille. Mazarin eut l'occasion d'y rencontrer plusieurs Pères dont le Père François-Marie del Monaco, consultant de l'ordre : « Iam cuius potissimum commendatam rem theatinam, ac curas suas Patres vellent, is erat Iulius Cardinalis Mazarinus, qui ab excellenti vi iudicii, ac seracissima consiliorum mente moderatrici rerum Reginae percarus, ac Princeps eius aulae administer, cuncta Galliae momenta temperabat suo nutu. Quedam olim Monacho cum eo familiaritas Romae fuerat ; cum is nondum in purpuram, ac tantum nominis splendorem evasisset : qua consuetudine facilem sibi editum ac prouiores aures, animumque Patres pollicebantur. » Silos, *op. cit.*, t. III, p. 294. Dans sa lettre du 2 septembre 1645 (Archives générales des Théatins, St-André della Valle à Rome, casa di Parigi) le Père del Monaco parle de ses relations avec le Cardinal ; il dit combien il a été heureux de le retrouver : « Mostro sentire questo Eminentissimo gusto grande del mio arrivo per havermi conosciuto e praticato diece anni prima in Roma, consultore ; dicendomi piu di una volta, che Iddio mi havea mandato in Francia per lui. »

3. La véritable pensée de Mazarin apparaît nettement dans la lettre du Père del Monaco au Père Général en date du 2 septembre 1645. Le Cardinal désire la fondation mais obligé d'agir avec circonspection, il montre une extrême prudence, cherchant tous les moyens d'éviter des incidents : il ne veut pas installer à Paris une colonie d'Italiens ; il accepterait à la rigueur des Savoyards ou des Génois, mais évidemment pas des Siciliens. La Reine Régente est beaucoup plus catégorique : elle veut la fondation immédiatement parce qu'il y va de l'intérêt de la religion.

4. Ce texte se trouve au fol. 47 dans la *Relation de la mission que les Clercs Réguliers dits vulgairement Théatins ont fait en France l'an de Notre Seigneur 1644 et de la fondation de la Religion* 120 et la 21^e année du pontificat d'Urbain VIII et la première du Père Dom Grégoire Carafa, Supérieur Général de la même

« Dieu permit que Monseigneur le Cardinal Mazarin demeurant à Fontainebleau¹ avec toute la Cour, tomba dangereusement malade l'an 1644 et pensant à sa conscience, il voulut choisir un directeur à qui il put avoir une entière confiance et pour cet effet il appella un de ses aumôniers à qui il demanda s'il ne connoissoit point à Paris un Père théatin qui étoit venu d'Italie depuis peu et qui s'appelloit del Monaco; et cet aumônier ayant répondu que ouy, Monseigneur le Cardinal lui commanda de faire atteler six chevaux à un des carosses et de venir chez ce Père et de luy amener promptement.

Aussitôt que le Père del Monaco fut entré dans la chambre du malade, Monseigneur le Cardinal luy dit : « Dom François-Marie, Dieu vous a envoyé en France pour le salut de mon âme. Je veux que vous soyés le directeur de ma conscience, » et le Père del Monaco luy ayant rendu de très humbles grâces du choix qu'il faisoit de sa personne répondit encore que toute sa vie il n'avoit jamais tant appréhendé que de confesser des grands seigneurs et que le voyant dans cet état, il demeureroit auprès de Son Eminence pour le servir de ce qu'il jugeroit à propos, mais qu'il ne pouvoit accepter les soins qu'il désiroit de son service, qu'au préalable Son Eminence ne luy promit de faire tout ce qu'il luy diroit pour son salut; ce que luy ayant promis, le Père del Monaco accepta la charge que Son Eminence luy donnoit, disant que pour ce qui est de luy, il vouloit sauver son âme et ne la point perdre en voulant conduire celle d'autrui.

Le dit Père prit donc soin de la conscience de Monseigneur le Cardinal avec les conditions cy-dessus et après l'avoir confessé, le dit Père demeura là jusqu'à la fête de la Toussaint². »

Cet entretien assurait le succès de la fondation théatine. A l'indifférence générale succéda la sympathie. Les plus hautes autorités du royaume commencèrent à s'y intéresser; les personnalités ecclésiastiques s'efforcèrent d'aplanir les difficultés et le nonce Guidi di Bagno

congrégation par le Père del Monaco fondateur de la Maison, traduit en français par D. Gaëtan Charpy, Supérieur de Paris en 1672 », 95 ff., Bibl. Nat., mss., nouv. acq. fr. 4417. Ce manuscrit est entré à la Bibliothèque, le 22 janvier 1887; il provient des archives dispersées de la maison théatine de Paris; la page de garde porte cette note : Cette copie est faite sur le manuscrit qu'on conserve à la Procure, du P. Gaëtan Charpy; il faut mettre cette relation au titre des historiens de l'ordre comme on y a mis Silos, annaliste de notre congrégation. Il est signalé par Lelong dans sa Bibliothèque... de la France, t. I, n° 881. L'Ambassadeur de Venise parle de cette maladie : Dépêches des Ambassadeurs Vénitiens, Bibl. Nat., mss. italiens, n° 1823, dépêches du 1^{er} mars 1644 au 28 février 1645; une autre source in Silos, op. cit., t. III, p. 294 : « Enimvero cum sub ipsum huius anni autumnum ad Fontem Bellaqueum, vulgo Fontanablo, cum Rege ac Aula moraretur, interceptus gravi febris ac veritus, ne supremus is esset morbus, consulere aeternae incolumitati, atque uti opera Francisci Mariae del Monaco in expianda conscientia constituit. Igitur certo nuntio accersiri illum Parisiis iussit. Adeuntem complexus perbenigne est, ac decrevisse se, inquit, ut suae ipse animae momenta temperaret : nempe, si quid humanitus tum quidem sibi accidisset, adesset in eo vitae exitu adhortamentis ac monitis : si vero malum evasisset, regeret subinde reliquam vitam, suae conscientiae moderator ac arbiter. Eiusmodi Cardinalis eligendi Confessarii consilium id effecit, ut et ipse voluntatem ac munificentiam in Ordinem intenderet et plerique etiam primae notae viri, quod cernerent honestari a Mazarino Patres, faverent Instituto. »

1. Fontainebleau (Seine-et-Marne), à 14 km. de Melun était une des résidences royales les plus appréciées, à cause de l'agrément du séjour, dû à la présence d'une immense forêt et à l'élégance d'un château dont le Primatice commença l'édification, sur le désir de François I^{er}. (Cf. Dimier, Louis, *Le Château de Fontainebleau*, Paris, 1949.)

2. Dans sa lettre du 14 mars 1646 (Archives générales des théatins), le Père del Monaco revient sur l'attachement du Cardinal à son confesseur auquel il s'adresse chaque semaine; il parle longuement de son séjour à Fontainebleau.

témoigna avec netteté sa volonté de contribuer à la réussite d'une entreprise dans laquelle il voyait l'expression des désirs du Saint-Siège¹. On invita le Père del Monaco à prêcher devant les reines de France et d'Angleterre. Anne d'Autriche manifesta une particulière bienveillance au prédicateur et dès lors l'admit fréquemment dans son cabinet. Un jour entre autres le Père del Monaco, alerté par M^{me} de Motteville², se présentait à l'audience royale :

« [La Reine étoit dans son cabinet] où étoit le Roy et le Duc d'Anjou, frère unique du Roy, et la Reine dit au Roy de donner sa main à baiser au Père del Monaco et au Père de la baiser ce qu'il fit, et par après la Reine commença à questionner ledit Père del Monaco pour découvrir le véritable sujet de sa venue dans cette ville... y ajoutant et promettant sa protection en donnant des marques de sa bienveillance et de sa charité, se servant du Père del Monaco pour distribuer ses aumônes aux pauvres communautés de Paris, ayant touché pour cet effet 800 écus que M. le Surintendant luy fit donner afin de les distribuer le Vendredy Saint et d'en retirer des certificats ainsi qu'il fit³. »

Une autre fois :

« La Reine se trouva toute seule dans son petit cabinet avec Monsieur le Duc d'Anjou et le Roy étoit beaucoup plus éloigné ; ledit Père del Monaco remercia la Reine des bontés qu'elle avoit eu en luy faisant donner 300 livres et par après luy dit la commission qu'il avoit reçu de Mr. le Cardinal d'aller à Rouen porter des aumônes et la dessus la Reine voulut sçavoir toute notre manière de vivre et des Saints que nous avions dans l'Ordre comme encore du nom du Père Général et elle étoit entièrement informée de la vie que ledit Père del

1. Sur le succès de cette fondation, cf. Darricau, *op. cit.*, p. 186 et ss. — Nicolo Guidi di Bagno (1588-1663), frère de Giovanni-Francesco, avait été nonce en Flandre, puis à Paris, sous Urbain VIII. Pendant sa nonciature parisienne de 1643 à 1657, il continue les grandes traditions diplomatiques et intellectuelles de la Cour pontificale qu'il a reçues comme un héritage de famille ; voir sur lui avant tout la thèse du Père Blet, *Le Clergé de France et la Monarchie... Les Assemblées du clergé... au XVII^e siècle*, Rome, 1959, *Analecta gregoriana* ; sur les relations du Père del Monaco et du Nonce, *Relation...*, ff. 39 v-40 r ; Silos, *op. cit.*, t. III, p. 294.

2. Il s'agit du célèbre auteur des *Mémoires*. La présidente de Motteville, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, était très liée avec les milieux les plus ardents de la Réforme catholique. Sa sœur, Louise-Eugénie Bertaud, professe du 1^{er} monastère de la Visitation au faubourg Saint-Antoine, a participé à la fondation de la Visitation de Chaillot avec la Mère Louise-Angélique de La Fayette. Ce monastère avait été établi sur le désir de Marie-Henriette de France, épouse de Charles I^{er}, qui en avait fait le lieu de sa retraite.

3. Récit de cette audience in *Relation...*, ff. 53 v-54 r ; dans Silos, *op. cit.*, III, p. 294-295 : « Ipsa in primis Regina, penes quam rerum summa ac regimen et quae Cardinalis solertiae curas suas omnes et Galliarum molem commendaverat, agnoscere de vultu ac alloqui percarum illi Theatinum hominem voluit. Adiit Monachus ; significavitque inclyta Regina id ipsi accidisse iucundissimum. De vitae genere atque Instituti ratione ; de fundanda in florentissimo eo regno Clericorum Regularium colonia, susceptoque ea de causa ex Italia itinere disserentem, attentis auribus audivit ; pollicita prolixus voluntatem ac operam ; ac tum quidem iuvare magnifice Patres, eorumque inopiam iussit ; quod postea institutum regia quidem indole animique magnitudine tenuit ; et quod Principis exemplo nihil in utramque partem efficacius, Regnam visa confestim sequi aula, atque e primaria nobilitate viri, ac principes foeminae ; quae concepta de theatino Instituto non vulgari opinione, prosequi singulari studio ordinem coepere, ac plerisque non sterilis affectus, charitas. » Le Père del Monaco parle de son côté de cette entrevue dans sa lettre du 14 mars 1646 en s'extasiant sur le jeune Louis XIV : « Ludovico Adeodato perche veramente sembra venuto del Cielo tale e la bellezza, la gravita, la Maesta, la gratia... »

Monaco avoit vécu à Paris et de la charité qu'il usoit allant visiter les malades qui sont dans les hôpitaux et assister aux agonisants. Enfin montrant être bien informée de toutes choses, le dit Père prit occasion de la supplier de la fondation, à quoy elle répondit par trois fois : nous la voulons, nous la voulons et nous la voulons¹. »

Le Cardinal aimait à visiter la communauté qu'il avait solidement implantée dans le sol parisien. Sa confiance ne cessait de croître envers le Père François-Marie del Monaco. Il en était venu à ne se pouvoir plus passer de sa présence. A sa mort survenue en 1651², il le remplaça par son confrère le Père Angelo Bissaro³. Ce religieux ne le quitta plus et l'assista dans sa dernière maladie. Il rédigea le mémoire que nous publions ci-après. En établissant cette note, le Père confesseur remplissait les devoirs de sa charge en pleine conformité avec les règles et les constitutions de son ordre. La composition et le ton du message se ressentent très fortement de l'ambiance au milieu de laquelle le Père dut accomplir sa redoutable mission⁴. Son récit éclaire les confidences de M. Joly, curé de Saint Nicolas-des-Champs⁵ ; il précise les

1. *Relation...*, ff. 70 r.- 71 r.

2. Le Père François-Marie del Monaco est mort en 1651 à La Fère-en-Tardenois (département de l'Aisne, arrondissement de Château-Thierry) comme il revenait de Rethel (départ. des Ardennes, chef-lieu d'arrondissement) avec le Cardinal. Cette mort se situe donc à la fin de décembre 1651 quand le Cardinal, quittant son exil, rentrait en France pour rejoindre la cour. Depuis 1644, le Père del Monaco, suivant le Cardinal partout, assurait entre autres services l'aumônerie de ses troupes. Lelong, *op. cit.*, t. I, n° 14080, signale ce décès.

3. Les principaux documents concernant le Père Angelo Bissaro ont disparu. Nous savons qu'il appartenait à une des plus illustres familles de Vicence (Vénétie). L'annaliste des Théatins de cette ville nous décrit l'atmosphère qui régnait dans cette communauté quand un frère aîné demanda son admission : « In questo triennio (1621-1623) si fece e tennesi Novitatio di clerici in questa Casa, dove si vestirono al numero di nove giovani nobili di questa Citta, uno de quali apena fatta la professione, se ne andò al Cielo, come si spera dall' angelica vita, che haveva tenuto, e strettissima osservanza et obbedienza, sì che in punto di morte, ardendo di sete, si mortifico del bere per non sapere esser di beneplacito de suo Maestro che bevesse. Fu questo Angelo Bissaro il maggiore, da cui il fratello minore prese poscia il nome. » *Notamenti storici della chiesa e casa di S. Stefano di Vicenza de P.P. Clerici Regolari fatti per ordine del R. mo Pre. Don Stefano Medici Generale e del M. to Rd° P.D. Francesco Traverri Preposito, da Pietro Campana dell' istessa Religione l'anno MDCXLIII* (Archives des Théatins, Casa di Vicenza). La date de la profession religieuse d'Angelo Bissaro, aîné, est indiquée dans les *Nomi e cognomi de' Padri e Fratelli professi della Congregazione de' Chierici Regolari*, Roma, 1747, p. 34-35, à la date du 25 avril 1624 et celle d'Angelo Bissaro, cadet, à celle de mai 1633.

Une autre pièce sur Vicence intitulée *Memorie d'alcuni Teatini illustri Vicentini* marque l'intention de l'annaliste de résumer la vie du Père Bissaro et de ses collègues, les Pères Bonomo, Schio, Pagello et Capra ; mais ce travail n'est pas parvenu complètement jusqu'à nous. A propos de Capra il écrit : « Eminentissimus Julius Mazarinus magnorum animorum intimus spectator, spectabat quidem Bissarium ; et non semel Capram, cui saepe conscientiam et animi cultum permisit, allegavit. »

Le Père Angelo Bissaro fut supérieur de la maison théatine de Paris à plusieurs reprises. On trouve son nom et son écriture dans les Registres Capitulaires (Arch. Nat. LL 1586) jusqu'à 1672.

4. Mr. Georges Mongredien dans son ouvrage *L'Affaire Fouquet* (Paris 1956), décrit l'atmosphère qui régnait dans la chambre de Mazarin mourant. Son opinion appuyée sur une vaste enquête est des plus importantes.

5. *La Relation succincte de ce qui s'est passé à la mort de M. le Cardinal Mazarini premier ministre d'Estat* est publiée plus loin par M^{lle} Laurain qui a établi le texte définitif de ce très important document et en a donné une étude critique très poussée.

mémoires de M^{me} de Motteville¹ ; il met au point ceux du Père Rapin² ; il éclaire les souvenirs du baron Michel-Ange de Vuorden³ ; il confirme les pages d'Elpidio Benedetti, agent de Mazarin auprès de la Cour romaine⁴ et les termes du panégyrique, donné devant le Sacré

1. Motteville, *Mémoires*, éd. Riaux, t. IV, p. 240, donne un bon récit de la mort de Mazarin mais passe sur plusieurs circonstances importantes. Au sujet du Père Bissaro elle écrit : « Son confesseur ordinaire étoit théatin, homme simple et d'une singulière piété, mais qui peut-être ignoroit les périls où peuvent tomber ceux qui ont trop adoré la fortune, la faveur et les richesses. » Nous savons que M^{me} de Motteville n'aimait pas beaucoup le Cardinal depuis la disgrâce de son frère et qu'elle connaissait bien le milieu théatin.

2. Le Père René Rapin, S.I, dans ses *Mémoires*, éd. L. Aubineau, parlant des sentiments de Mazarin, t. III, p. 107, écrit : « Ce malade qui venoit de régler la destinée de tous les peuples et même de tous les souverains, presque de toute l'Europe par la paix qu'il avoit conclue avec l'Espagnol, pour ne pas donner mauvaise opinion de sa fermeté à tant de nations qu'il avoit rendues heureuses, trouva encore le moyen de mourir de bonne grâce, en cachant sa foiblesse et ne montrant que sa vertu. Il crut devoir à l'honneur de son nom et à la gloire de son heureux ministère de terminer sa vie sans laisser paroître aucune crainte de la mort ; ce qu'il fit si bien qu'on peut dire qu'il eut soin de mourir plus en grand homme qu'en vray chrétien. Ce n'est pas qu'il manquât à rien de ce que luy demandoit sa conscience ; il se confessa plus d'une fois au P. Dom Ange, italien, supérieur des théatins, son ancien confesseur, et reçut les sacrements avec assez d'édification, n'oubliant rien de ce qu'ordonne la religion en cette extrémité. »

3. Le baron de Vuorden, secrétaire de l'ambassadeur extraordinaire d'Espagne à la Cour de Louis XIV, le comte Fuensaldana, qui a bien connu le Cardinal, a laissé un journal qui confirme les écrits que nous analysons. (Ms. 683 de la Bibl. munic. de Cambrai). M. Picavet en a donné une étude dans la *Revue du Nord*, 1911-1912, p. 114-120.

4. Elpidio Benedetti révèle des faits semblables à ceux que l'on trouve dans la relation du Père Bissaro. L'importance des souvenirs laissés par Benedetti pour l'histoire du Cardinal Mazarin a été soulignée par MM. Préclin et Tapié dans leur volume consacré au xvii^e siècle (Collection Clio, Paris, 1949, p. 173). Ces souvenirs sont constitués par des *Notizie per scrivere la vita del Cardinal Mazarino* (Bibl. Apost. Vat., ms. Vatican latin 12.238, ff. 1-64). Ce manuscrit est passé de l'Archivio segreto vaticano à la Bibliothèque. Ces documents paraissent avoir été utilisés pour une publication faite à Lyon, au xvii^e siècle, sous le nom de Benedetti et intitulée *Raccolta di diverse memorie per scrivere la vita del cardinal Giulio Mazzarini* (Lyon, Vanert, s. d.). Le mémoire original de Benedetti, intitulé : *Raccolta di diverse memorie per scrivere la vita del cardinale Giulio Mazzarini, Romano, primo Ministro di Stato nel Regno di Francia, parte prima e seconda dell' abate Elpidio Benedetti agente dello stesso Cardinale nella corte di Roma* sera très prochainement publié avec une étude critique. Dans ce manuscrit, à la date de la mort de Mazarin, Benedetti parle longuement du Père Bissaro, des sentiments chrétiens du mourant et de son culte envers le bienheureux Gaétan. L'abbé Benedetti est un de ces personnages centraux de la vie de Mazarin qui ne sont pas connus ; pour avoir une idée des lignes principales de sa carrière, voir *Bibliografia Romana. Notizie delle vitae e delle opere degli scrittori romani del secolo XI fino ai nostri giorni*, Rome, 1880, vol. I seul paru (notice p. 82-83) ; Cinelli Calvoli (Giov.), *Bibliotheca volante*, Venise, 1734-1747, 4 vol. in-8° (notice I, p. 131) ; Mandosio (Prospero), *Bibliotheca Romana sive Romanorum scriptorum Centuriae*, Rome, 1682, in-4°, vol. I, n° 71, p. 255-258 ; voir encore Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, II, p. 815. D'après ces sources l'abbé Benedetti appartenait au clergé romain. Il passait pour un homme de grande doctrine. Le cardinal Francesco Barberini le donna à Mazarin lorsque celui-ci fut envoyé en France en qualité de nonce apostolique extraordinaire. Devenu premier ministre, Mazarin le nomma son agent à Rome, charge qui lui fut confirmée plus tard par Louis XIV. Il vivait dans l'intimité de la famille du cardinal et spécialement de sa sœur Marguerite Martinozzi.

Collège des Cardinaux et la prélature par le Père Léon des Carmes, de l'Observance de Touraine¹ ; il recoupe les dépêches du Nonce : Celio Piccolomini, archevêque de Césarée² ; de l'ambassadeur de Venise : Grimani³ ; des résidents de Gênes : Gian-Luca Durazzo⁴ ; de Florence : Pietro

1. Léon (R. P.), *L'Eloge funèbre de l'éminentissime Cardinal Jules Mazarin*, Rome, Imprimerie de la Chambre Apostolique, 1661, in-4°, p. 17. Une édition italienne a paru en même temps sur les mêmes presses. L'orateur, envoyé à Rome par Louis XIV, pour prononcer l'oraison funèbre du cardinal défunt, s'exprimait ainsi : « Au milieu de tout ce que le monde a de plus grand, le Cardinal se prépare à la mort... Ferme et constant en présence d'un crucifix parmi les prélats, les Pretres et les Religieux, aiant prié Leurs Maiestez qui foudoient en larmes de luy laisser ces derniers moments de sa vie jusqu'alors employée à leurs services pour ne penser plus qu'à l'éternité. C'est ainsi que devoit mourir non pas l'Empereur Vespasien au rapport de Suétone — Imperatorem stantem mori oportet — mais un Cardinal de la Sainte Eglise Romaine et un premier Ministre de la France très Chrétienne. Si dans ce moment décisif de l'éternité comme parle saint Augustin, rien n'est si nécessaire que les exercices de la piété chrétienne, le Cardinal Mazarin reçoit ainsi que je l'ai dit, tous les sacrements de l'Eglise et ayant devant ses yeux l'image du crucifix, rend l'esprit au pied de son adorable Sauveur, les Maiestez fondant en larmes, les Prélats et les Princes en pleurs et tout Paris étant en prières. Si la Force est une vertu tout à la fois et romaine et chrétienne — facere et pati fortia Romanum Christianum est — ce très digne Ministre meurt vraiment et en Romain et en Chrétien attendant la mort avec un visage assuré et la recevant avec joye. N'est-ce pas une faveur du Ciel bien rare de conserver cette haute présence d'esprit jusqu'au dernier soupir de la vie ? » (*op. cit.*, p. 17.)

Le Père Léon Macé (1600-1671), est un des hommes les plus influents de la Réforme des Carmes de Touraine ; c'est un disciple de Jean de Saint-Samson et du vénérable Père Thibaut. Grand prédicateur et grand apôtre, il avait la confiance des plus hauts personnages. Richelieu lui fit sa dernière confession ; nommé prédicateur ordinaire de Louis XIII et de Louis XIV, il intervient dans toutes les solennités royales. On peut consulter sur lui Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux*..., II, 390-393 ; Levot, *Biographie bretonne*, II, p. 298 ; Hurel, *Les Orateurs sacrés à la Cour de Louis XIV*, I, 158-166 ; Suz. Bouche-raux, *La réforme des Carmes de Touraine et Jean de Saint-Samson* (Paris, 1950) (Thèse Lettres) ; J.P. Massaut, *Le Carme Léon de Saint-Jean-contribution à l'étude des idées et du sentiment religieux en France au XVII^e siècle*, in *Annuaire-Bulletin de l'Ecole Pratique des Hautes-Etudes, section des sciences religieuses*, 1957-1958, p. 101-105.

2. Le nonce Celio Piccolomini, archevêque de Césarée, entretient la Curie des événements qui se passent à Vincennes (Archivio segreto Vaticano, Nunziatura di Francia 120). Les résidents de Gênes et de Modène parlent longuement dans leurs dépêches de la dernière entrevue de Mazarin avec le nonce apostolique au cours de laquelle le Cardinal renouvela son attachement au Saint-Siège, affirma que tous les malentendus venaient d'incidents regrettables et exprima sa volonté de contribuer efficacement à la guerre contre les Turcs.

3. L'ambassadeur de Venise entretient la Sérénissime République en termes analogues à ceux des ambassadeurs dont nous invoquons l'autorité (Bibl. Nat., Mss. italiens, nos 1849 et 1850, 19 avril 1660 au 30 août 1661).

4. Gian-Luca Durazzo, résident de Gênes à Paris, était particulièrement bien placé pour connaître les dernières semaines de la vie de Mazarin. Il était lié avec le théatin génois Camillo Sanseverino qui ne quitta pas le Cardinal qui l'aimait beaucoup. Ses dépêches sont très documentées. Elles relatent des événements que les autres personnes n'ont pas connus. Il insiste sur les réactions profondément chrétiennes du Cardinal. Il note les entretiens du ministre avec le nonce ; il insiste sur la présence continue du roi, de la reine Anne et du Père Bissaro dans les appartements cardinales. Voir Gênes, Archivio di Stato, Lettere, Ministri di Francia, mazzo 2189, de janvier à mars 1661.

Bonsi¹ ; de Modène : Ercole Manzieri² ; il confère une résonnance plus large aux paroles de Louis XIV contenues dans ses messages aux souverains pour leur annoncer la perte qu'il venait de subir³.

A travers les lignes du Père théatin, la physiognomie de Mazarin apparaissait sous un jour inhabituel. Les études consacrées au Cardinal ont mis l'accent avant tout sur le déroulement de sa carrière politique, sur les diverses phases de son activité ministérielle ou les splendeurs de son mécénat, et cela s'explique par l'extrême richesse des sources. Mais les tentatives amorcées à différentes époques pour mieux comprendre ses sentiments personnels se sont heurtées à une absence presque totale d'informations de première main et à une masse considérable de renseignements suspects bien difficiles à contrôler. La situation de l'historiographie du Cardinal Mazarin est assez semblable à celle que décrivait le Père Léon dans son *Oraison Funèbre* prononcée devant les membres de la Curie Romaine. « Permettez-moi, Chrétiens, auditeurs, de vous parler chrétiennement, en ce lieu consacré aux vérités, à la sainteté de l'Évangile, non pas à la vaine louange des hommes, ni aux lâches flatteries de l'éloquence mondaine. Disons que la vie du grand Cardinal Jules Mazarin est de vray un mystérieux énigme composé comme les tableaux les plus achevés, de contrariétés opposées qui le rendent non moins admirables à tous les siècles qu'il est sans doute très difficile de l'imiter. Ah Dieu ! quelles clartés et quelles obscuritez ! quelles lumières et quelles ombres vous rehaussent la beauté

1. Pietro Bonsi, résident de Toscane, renseigne très exactement la cour de Florence sur l'évolution de la maladie de Mazarin. Il revient souvent sur la force d'âme du Cardinal devant la mort qu'il affronte « con grandissima constanza e pietà ». (Florence, Archivio di Stato, Carteggio Mediceo, liasse 4601.) Pietro Bonsi devait par la suite occuper le siège de Béziers et recevoir la pourpre romaine.

2. Ercole Manzieri, résident de Modène depuis 1650, bénéficiait de la confiance de Mazarin. Parlant de la mort du prélat, il écrit au duc de Modène : « ...La somma prudenza di V.A. havra potuto giudicare dalle mie lettere precedenti e dall' altri relationi dello stato dell' Signor Cardinale, che S.E. non poteva tirrare molto in lungo. E piaciuto a Dio in fine di chiamarlo a se, e non e stata men gloriosa la morte che la vita. Ha parlato fino all'ultimo momento di essa e con intrepedità. »

3. Dans les lettres qu'il écrivit à l'occasion de la mort de Mazarin, Louis XIV ne manque pas de souligner l'édification donnée en ces circonstances par le Cardinal. Un témoignage de ce que l'on pensait dans le milieu royal est fourni par le texte de la lettre adressée à Philippe IV d'Espagne le jour même du trépas. On lit en marge (ms. de l'Arsenal) : « Cette lettre fut composée par M. de Lionne et raccommodée par le Roi même en quelques endroits où S.M. fit des corrections très judicieuses absolument nécessaires. — En cet endroit : *Il est mort dans de tels sentiments de religion*, il y avoit : *comme un religieux dans sa cellule*, ce que S.M. retrancha comme trop bas ». Il y a deux manuscrits des lettres expédiées en 1661-1662 : Arsenal, ms. 3568, *Lettres de Louis XIII^e depuis le 9 mars 1661 jusqu'au 31 octobre 1662* et Affaires Étrangères, Mémoires et Documents, France, volume 414, *Lettres de Louis XIV de 1661 à 1665* ; sur la correspondance de Louis XIV, lire Boislisle, *Mémorial du Conseil, introduction*, p. xxxviii-ix et *Mémoires de Saint-Simon*, t. VIII, p. 407 sq. Notons enfin que ces lettres ont été imprimées en 1765 par Morelly, dans le tome I du recueil intitulé *Lettres de Louis XIV aux princes de l'Europe, à ses généraux, ses ministres*, recueillies par M. Rose, secrétaire du cabinet avec des remarques historiques et reproduites en partie quarante ans plus tard par le général de Grimoard dans le t. V des *Œuvres de Louis XIV*, p. 6 et sq.

de cette peinture ! Un Italien françois, un soldat Docteur aus lois, un layque sans ordres sacrez et un Eminentissime Cardinal, un Etranger et un Domestique, un Banni et un Plenipotentiaire, un Sujet et un Ami des Rois tout ainsi que Chusai l'estoit de David. Que dirai-je davantage et que pouvez-vous attendre de plus ? Un illustre persécuté, des outrages glorieux. Un Phénix qui renaît de ses cendres. Un soleil que le retour après les ténèbres d'une époïsse nuit, rand plus éclatant : « post nubila, Phœbus ». Enfin, enfin, l'Arbitre de tant de peuples, de Nations, devient en peu de mois la dépouille de la mort...

« Voicy certes, fameux orateurs, Poetes ingénieux, éloquentes historiens, voicy un sujet digne de vos veilles, de vos études et de vos travaux plus achevez. Oui, oui, c'est à vos langues et à vos plumes que j'abandonne une matière si riche et si féconde. Je sens la foiblesse de mes forces en cet endroit et je confesse que la grandeur de l'ouvrage surpasse infiniment l'industrie de l'ouvrier. Vous autres qui avez reçu du ciel en partage des qualitez plus excellentes, racontez aus siècles futurs ce que le nostre a produit de plus rare dans le manienement des grandes affaires. Epuisez toutes vos forces pour étoffer une couronne aus mérites de cet Illustre. Recherchez curieusement les grands avantages de corps et d'esprit. Rehaussez avec le pinceau le plus délicat sa fortune et sa réputation. Mettez en son jour cet amas général de toutes les vertus qui l'ont fait estre dès ses premières années l'admiration de toute l'Europe¹. »

Dans ces perspectives, la relation du Père Angelo Bissaro est susceptible d'apporter de fécondes orientations pour d'éventuelles recherches. Elle constitue la déposition d'un homme voué par sa consécration sacerdotale aux plus délicates missions. Elle est le témoignage d'une des très rares personnes — sinon la seule — qui demeura dans la Chambre du Cardinal jusqu'au fatal dénouement. Elle incline l'esprit à penser avec le Père Léon, suivi en cette voie par les historiens les plus récents et les diplomates les plus avisés, que le Cardinal Mazarin « doit passer sans contredit pour un des plus habiles et des plus heureux politique de [son] siècle² ». Elle ouvre des horizons sur l'esprit et le cœur du Ministre qui fut certes celui d'un homme d'état de génie mais aussi celui d'un Cardinal de l'Eglise Romaine fidèle aux serments solennels de sa pourpre³.

Raymond DARRICAU
Bordeaux

1. Et plus loin le Père Léon, *op. cit.*, p. 20, ajoute les paroles suivantes : « Vous jugerez assez que ie ne fais qu'effleurer toutes ces grandes, ces belles et ces riches matières. Le peu de temps que me laisse cette lugubre cérémonie et le respect que je dois à cette auguste Compagnie, me contraint à l'exemple des Géographes de marquer les mers par des filets d'eau, les montagnes par des atomes, les villes, les provinces et les Royaumes par des points. D'ailleurs ce seroit en vain que je tacherois d'appeler à mon secours les choses de l'Eloquence et les artifices des panégryriques puisque je travaille sur un sujet si fort au delà de ma portée qu'il peut même épuiser l'Eloquence des plus grands Orateurs et servir de matière à une juste Histoire qui fera bien plus d'admirateurs qu'elle ne trouvera d'imitateurs. »

2. Léon (Père), *op. cit.*, p. 21.

3. Léon (Père), *op. cit.*, p. 22, montre la liaison étroite qui s'était établie entre la France et sa personne s'écrit : « Admirable Mazarin, l'honneur de l'Italie, la merveille de Rome, l'ornement du sacré Consistoire... »

RELATION PRÉCISE DES INCIDENTS
QUI SE PRODUISIRENT PENDANT LA DERNIÈRE MALADIE
ET LA MORT DU CARDINAL MAZARIN
SURVENUE LE [9] DU MOIS DE MARS 1661

RELATION PRÉCISE DES INCIDENTS
QUI SE PRODUISIRENT PENDANT LA DERNIÈRE MALADIE
ET LA MORT DU CARDINAL MAZARIN
SURVENUE LE [9] DU MOIS DE MARS 1661¹

fol. 1 *Relation des incidents qui se produisirent durant la dernière maladie et la mort de l'Eminentissime Mazarin concernant la personne de son confesseur pour s'acquitter de sa charge selon la conscience et la prudence devant Dieu et devant les hommes*².

La fatigue que S.E. supporta durant les traités de la Paix et le mariage fut incroyable³ et provoqua au retour une grave maladie ; S.E. se fit donc conduire à Paris vers la fin de juillet 1660 et le bruit courut qu'elle était en danger de mort, encore qu'à la vérité, elle ne parut pas arrivée à cette extrémité. S.E. ne manqua pas d'être instruite du péril et je ne manquai pas de la préparer doucement à accomplir les actes nécessaires, mais le démon y fit obstacle car des ministres ayant avancé des raisons politiques et la crainte de tumultes populaires⁴, si la nouvelle se répandait, refroidirent [son zèle] en lui fai-

1. Manuscrit du XVII^e siècle, 11 ff., pap., 240 × 175 mm. (Archives générales des Théatins à Saint-André della Valle, Rome). Ce texte se présente sous forme d'une relation adressée par le Père Angelo Bissaro au Père Général de l'ordre théatin. Il était vraisemblablement accompagné d'une lettre d'envoi, aujourd'hui perdue. La graphie correspond exactement à celles des autres lettres du Père Bissaro conservées dans les archives théatines et que le Père Bartoloméo Mas a eu l'occasion d'examiner. On retrouve l'écriture du Père Bissaro dans les Registres Capitulaires de Sainte-Anne la Royale qui sont aux Archives Nationales de Paris. La photocopie de ce document a été déposée au département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, sous la cote Photographies 8° 30.

2. La relation du P. Bissaro semble écrite par un italien qui a quelque peu oublié sa langue maternelle. On en vient à croire qu'il pense d'abord en français. Ajoutons à cela l'allure baroque de certaines tournures. On comprendra que ce style très spécial offre bien des difficultés. Nous remercions M^{lle} Ida Maier de nous avoir aidée à les vaincre. (*Note du traducteur.*)

3. Le traité des Pyrénées dont il est ici question, coûta à Mazarin des peines infinies. Amorçées en juillet 1656, à Madrid, entre Lionne et Don Luis de Haro, les négociations reprirent plus tard à Paris (février-juin 1659) et furent consacrées dans cette ville par les préliminaires du 4 juin 1659, retouchés à Hendaye et dans l'île des Faisans par Mazarin et Don Luis. Le traité des Pyrénées fut signé le 7 novembre 1659. Tous les ambassadeurs, dans leurs dépêches, ont rapporté dans chacune de leurs communications aux gouvernements qu'ils représentaient, cette activité du Cardinal compliquée par toutes les difficultés qui se faisaient jour dans la famille royale, à mesure que la négociation se déroulait, tels l'ambassadeur de Venise et le nonce qui poussait de toutes ses forces à la conclusion d'une paix juste et durable. Louis XIV dans une lettre adressée à Péréfixe pour qu'il le représente au service funèbre célébré à l'abbaye de Saint-Denis en l'honneur de Mazarin écrit : « Vous assisterez donc de ma part à cette action de piété et de reconnaissance envers un si

Foris

RELAZIONE DISTINTA DE GLI ACCIDENTI
OCCORSI NELL'ULTIMA INFIRMITA E MORTE
DEL CARDINALE MAZZARINI
SEGUITA LI [9] DEL MESE DI MARZO 1661

fol. 1 *Relatione delli accidenti occorsi nell'ultima infirmità et nella morte dell'Emin.mo Mazarino che risguardano la persona del suo confessore per sodisfare all'ufficio suo secondo la coscienza et prudenza avanti Dio et l'huomini.*

Le fatiche che sua Emin. sostenne ne' trattati della Pace et matrimonio furono incredibili, per le quali al ritorno assalito da grave infirmità si condusse in Parigi verso la fine di Luglio 1660 e corse voce che fosse in grave pericolo della vita, ancorchè in vero non arivasse a quel punto. Non lascio sua Emin. d'apprendere il pericolo, ne mancai a disporlo dolcemente per fare quelli atti che convenivano ; ma il demonio vi si oppose con la persuasione di qualche ministro che, con ragioni politiche et timori di tumulti popolari, se ciò si pubblicava, lo raffreddò, faccendoli credere con attestazioni de' medici che il male non minac-

digne ministre, lundi prochain, jour mémorable, auquel en vertu des pouvoirs que je lui avois confiés, il conclut et signa le traité de Paix entre cette couronne et celle d'Espagne, l'année 1659, après une infinité de travaux et de veilles dans lesquelles on peut dire qu'il a sacrifié sa vie au repos de la chrétienté. » Lettre du 5 novembre 1661, in Grimoard, *Œuvres de Louis XIV*, t. V, p. 61-62 ; le Père Léon dans son Panégyrique se fait l'écho de sentiments analogues. Mazarin est mort d'épuisement pour la Paix : « Ouy, cette maladie si longue et si cruelle n'est certainement autre chose qu'un fruit de cette heureuse paix qu'il nous a procurée par tant de travaux. Ouy, le trépas du Cardinal Mazarin est le premier enfant de ce béni mariage, que nous devons principalement à ses soins infatigables. Noble Cardinal, généreux Ministre qui a épuisé les restes de sa vie pour ménager la paix de l'Europe et affermir le bonheur de la France ! L'Histoire sacrée de la Genèse nous représente une mère dans l'agonie, accouchant de deux frères jumeaux qui se battoient en son sein. Le Cardinal Mazarin par un accident semblablement dissemblable meurt en enfantant non plus la guerre, mais la paix. Il perd la vie, réconciliant les deux Rois les plus puissans de la Chrétienté. Deus frères vraiment puisque tous les Rois s'appellent de la sorte et que ceus-cy estoient en effet dans le prochain degré de la parenté. De sorte que le Grand Mazarin n'ayant, ce samble, jamais vécu pour luy, il est enfin mort pour nous. » *Op. cit.*, p. 16.

4. La maladie de Louis XIV a provoqué, en 1658, de nombreuses agitations et inquiété vivement la cour ; la même année, la guerre des Sabotiers de Sologne sur laquelle on n'a jamais beaucoup attiré l'attention jusqu'aux travaux de M. Georges Dethan, a entraîné une série de troubles. Cf. Dethan (G.), *Gaston d'Orléans*, Paris, 1958, p. 424-430 ; la situation du Midi n'était pas meilleure et le voyage de la cour, en 1659-1660, à travers le Languedoc et la Provence, avait été à certains moments une expédition militaire. En effet les troubles de la Fronde avaient été suivis à Marseille de graves conflits avec le nouveau gouverneur de Provence, le duc de Mercœur, mari d'une des nièces du Cardinal,

sant croire sur la foi des médecins que sa maladie ne présentait aucun danger imminent. Elle négligea pour lors de faire ce qu'un prince aussi intègre que S.E. aurait dû déceimment faire pour la sauvegarde et l'édification du peuple. Et en vérité S.E. a toujours vécu en France avec une dignité et une intégrité telles que jamais personne n'a pu la taxer de grave scandale et cette justice, ses ennemis eux-mêmes la lui rendent. Mais comme elle était toujours distraite par les affaires politiques et les très lourdes occupations de la guerre, elle ne paraissait pas s'acquitter d'une manière satisfaisante des manifestations vraies de piété à laquelle elle était tenue de par sa condition ecclésiastique. Toutefois au fond de son cœur, elle eut toujours des sentiments solides de piété, un grand respect du devoir qui lui incombait et le cas échéant, elle ne manquait pas de fermeté d'âme pour conserver le respect de rigueur envers Dieu et l'Eglise ainsi qu'elle fit pendant l'assemblée publique des Evêques, en s'opposant, tel un solide rempart, aux novateurs, avec une vigueur, doctrine et éloquence qui rendait muettes les pauvres têtes et apaisa tout¹. Donc quand S.E. fut rétablie de sa première indisposition, j'engageai conversation avec elle et fis quelque remontrance qu'en une telle occasion, elle n'eût pas eu recours aux sacrements comme on était en droit d'attendre légitimement de sa piété habituelle en manifestant ainsi publiquement sa véritable dévotion. Elle me répondit qu'elle l'aurait bien fait si elle avait été en danger, mais qu'elle avait reçu assurance de la part des médecins et qu'il n'y avait pas longtemps qu'elle s'était confessée et avait communie, c'est-à-dire à la Fête-Dieu². Je répondis que je le croyais bien, parce que S.E. avait si grande prudence et jugement pour connaître le vrai fond des choses, mais que je la suppliai de me croire [si je lui disais] que très souvent les Princes manquent de ceux qui leur disent la vérité, surtout quand ils sont malades, et je lui racontai

quoiqu'il eût apporté des lettres d'abolition pour tous délits commis depuis le 12 août 1649. Il s'est produit en 1659 une succession de mouvements séditeux, qu'on a réprimés très vigoureusement mais non sans peine. De nombreuses lettres relatives à cette époque et à ces faits ont été publiées par François Ravaisson dans les *Archives de la Bastille*, tome I, p. 29-53. Lors du voyage de 1660, Louis XIV n'a voulu entrer que par une brèche dans cette ville turbulente entre toutes ; il a fait désarmer les habitants et ordonné que, outre le fort Saint-Jean, une citadelle fût construite à Saint-Nicolas pour « tenir en bride le bouc feu des guerres civiles » (*Mémoires de Louis XIV*, t. II, p. 402 ; A.E., vol. France 1724, passim) ; analyse de ces troubles in Crémieux, *Marseille et la royauté pendant la minorité de Louis XIV*, Paris, 1917, in-8°, 3 vol. Il faut ajouter à cela qu'en mars 1661 les esprits étaient encore imparfaitement calmés en Provence. Le passage de la Cour n'avait pas tout apaisé. La fermeté rigoureuse de M. de Mercœur n'était pas venue à bout de toutes les résistances (voir les lettres écrites à Brienne par M. de Merenville et par le Premier Président d'Oppède le 8 et le 22 mars, A.E., *Mémoires et documents*, France 910, fol. 150-151 et 178) une lettre du parlement d'Aix au Roi, (*ibid.*, fol. 162), une lettre de M. de la Guette à Mazarin (A.E., *Mémoires et documents*, France 911, fol. 28-29), une lettre du premier Président au Chancelier (*Archives de la Bastille*, t. I, p. 54). Informé de la mort du Cardinal, le Parlement d'Aix répondra par de nouvelles assurances de ses bonnes intentions pour le bien de l'Etat et le repos de la province, *Gazette de France*, 1661, p. 305. Mais les autorités de la province demandaient des troupes pour venir à bout de la mauvaise volonté des Communautés du pays alors assemblées à Lambesc. Les ordres du Roi furent transmis le 15 par MM. de Brienne qui avaient la Province dans leur département (Arch. de la Guerre, vol. 168, fol. 170 bis). (Voir Boislisle, *Memorial...*, p. 19-28, 89-91). Il faut ajouter à ce tableau que le Parlement n'était pas sûr et que les problèmes religieux étaient aigus.

ciava alcun pericolo. Così trascurò per all'ora ciò che ad un principe di quell'integrità ch'era sua Emin., conveniva per suo risguardo e per l'edificatione del publico. Et in vero sua Emin. ha sempre vissuto in Francia con porto degno e d'integrità che mai alcuno l'ha potuto notare di grave scandalo, e questa è una giustitia che gli rendono li stessi suoi nemici. Ma come sempre divertito dalli affari politici e gravissime occupationi di guerra, non pareva sodisfacesse a quell'attuali dimosttrationi di divotione a cui lo stato ecclesiastico l'obligava. Nel fondo però del suo cuore hebbe sempre sensi sodi di pietà, gran stima del debito che gli conveniva, e nell'occasioni non mancava d'un petto forte per conservare il dovuto rispetto a Dio et la Chiesa, come fecece nella publica assemblea de' Vescovi, opponendosi come muro forte a' pretendenti di novità, con vigore, dottrina et eloquenza che faceva amutire le povere teste e tranquillò il tutto. Rehavuttosi dunque sua Emin. della sua prima indispositione, entrài seco in discorso e passai qualche v./ doglianza che in tal occasione non ha/vesse reso al publico quelle testimonianze di vera devotione con ricorrere a' sacramenti che si aspettavano dal suo solito zelo. Mi rispose che ben l'haverebbe fatto se fosse stato in pericolo, ma n'era assicurato da medici, e non era molto che si era confessato et comunicato, cioè alla festa del Corpo di Christo. Risposi che ben lo credevo, poichè sua Emin. aveva si gran prudenza et giudicio per conoscere la verità delle cose, ma che però lo supplicavo credermi che ben spesso li Principi hanno carestia di chi gli dichi la verità, massimamente mentre sono infermi, et li raccontai un fatto occorso in Torino, ove la Marchesa di S. Germano ridotta a morte nel fiore della gioventù, fu visitata dalla sig(no)ra Duchessa, hora vivente, che l'amava grandemente e trovò che essendo abbandonata da' medici, non ancora vi era stato chi l'avesse havuto ardire di parlargli chiaro. Onde la mede(si)ma sig(no)ra duchessa fecece l'ufficio di padre spirituale e ritornata al Palazzo incontrò il signor

1. Le Père Bissaro envisage ici l'attitude du Cardinal vis-à-vis de l'hérésie janséniste. Si Mazarin rencontra des difficultés dans ses rapports avec le Saint-Siège, il n'en conserva pas moins toujours pour le pape un profond respect. On peut actuellement connaître la position de Mazarin au cours de cette assemblée du clergé par les documents que nous a transmis Pierre de Marca, un de ses conseillers ecclésiastiques : *Relation des délibérations du Clergé de France sur les Constitutions de nos S.S. Pères les Papes Innocent X et Alexandre VII par lesquelles sont condamnées Cinq Propositions tirées du Livre de Jansénius, intitulé Augustinus avec les Brefs et les Lettres de Sa Sainteté au Roy, et aux Archevêques et Evêques de ce Royaume...*, Paris, 1677, in-4°, 245 p. Le collaborateur de Marca, Baluze, a laissé un manuscrit sur les événements relatifs à l'attitude de Mazarin dans toute cette affaire : *Recueil touchant les affaires du Jansénisme, tiré des Mémoires de Pierre de Marca archevêque de Paris*, Bibl. Nat., fonds Baluze, ms. 118 ; sur ces *Mémoires* on peut voir *Analecta juris pontificii*, t. XII, col. 645-704 ; nous connaissons encore les sentiments de Mazarin par sa correspondance avec la Curie romaine qui a été publiée par Surret de Saint-Julien in *Annales de Saint-Louis des Français*, t. II, 1898, p. 351-380 ; ces divers textes confirment les parfaites dispositions du Cardinal envers les Constitutions pontificales ; enfin la thèse du Père Pierre Blet, S.I., *op. cit.*, donne toute l'information que l'on peut désirer sur la politique ecclésiastique du Cardinal.

2. La Fête-Dieu avait eu lieu cette année-là le 27 mai et avait été célébrée à Saint-Jean-de-Luz, par la cour de France.

un fait survenu à Turin, où la marquise de St Germain, parvenue à la mort dans la fleur de l'âge, reçut la visite de Madame la Duchesse¹, actuellement en vie, qui l'aimait grandement et la trouva abandonnée des médecins sans qu'il y ait encore eu quelqu'un d'assez hardi pour lui parler clairement. C'est pourquoi la même Duchesse fit fonction de père spirituel ; à son retour au Palais, elle rencontra M. le Duc Vittorio, son mari, qui discourait avec le R.P. Giusto² (depuis évêque de Genève) et lui raconta ce qui s'était passé. Étonné, le duc dit : « Est-il possible, Révérend Père Giusto, que les hommes soient si aveugles ? ». « Il en est ainsi, répondit le R.P. Giusto, que ce soit par adulation ou par intérêt, les princes ont grande disette de qui leur dira la vérité en un tel moment et ils meurent sans savoir qu'ils meurent ». Le Duc dit : « Hors bien, pourvoyons à nos affaires : si Dieu vous appelle avant moi, je vous donne ma parole que je vous avertirai mais si moi, je suis le premier, je veux que vous me promettiez de me parler clairement ». Ce fut le tour du Duc. D. Giusto quitta Turin pour rejoindre le duc à Verceil et le trouva presque à la mort ; il eut à peine le temps de le disposer à la confession sous le prétexte de demander sa guérison par l'intercession du B. François de Sales³ dont il lui avait apporté le camail. S.E. prit le discours du bon côté et me dit : « J'espère que cela ne m'arrivera pas parce que Dieu me laisse connaître de ne pas trop espérer guérir de cette maladie. C'est pourquoi je me prépare à une confession générale et je me le rappellerai en son temps. » Elle accomplit ainsi son projet avec une grande exactitude et elle eut beaucoup d'entretiens pour examiner et discuter les affaires de sa conscience avec la diligence qu'on pouvait attendre d'un prince de si grandes qualités et profond savoir.

Elle fut malade huit mois, tantôt avec des rechutes, tantôt avec des mieux, mais sans jamais s'en libérer jusqu'à la fin de janvier 1661 ; elle fut alors atteinte d'une oppression respiratoire douloureuse et d'une insomnie continuelle, mais elle n'eut jamais de fièvre ou très peu jusqu'à la fin⁴. Elle alla au Bois de Vincennes⁵ pour jouir du grand air si nécessaire à sa respiration et elle m'envoya chercher le jour sui-

1. Christine de France, fille d'Henri IV, sœur de Louis XIII, avait épousé le duc de Savoie.

2. Dom Just Guérin, ami et confident de saint François de Sales. Il appartenait à l'ordre des Barnabites. Il succéda à saint François sur le siège d'Annecy-Genève. Il contribua à l'introduction de la Visitation à Paris. Il était d'une remarquable douceur et brillait par un immense amour pour les pauvres. Sa sagesse et ses vertus en avaient fait un intime de la maison de Savoie. Cf. Boffito, *Bibliotheca Barnabita*, Florence, 1933, 4 vol. in-4°, vol. II, p. 297-298 ; *La Congregazione dei Chierici Regolari di S. Paolo detti Barnabiti nel IV centenario dalla fondazione 1533-1933*, Gênes, 1933, in-4°, p. 173-175.

3. Saint François de Sales fut béatifié par Alexandre VII le 28 décembre 1661 et canonisé en 1665.

4. Grimani, ambassadeur de Venise, parle du mauvais état de santé de Mazarin depuis 1656 ; il note l'aggravation en 1658 et 1659 et pense que les négociations du mariage de Louis XIV furent poussées activement à cause des craintes que Mazarin avait de disparaître (Bibl. Nat., mss. italiens, nos 1849 et 1550).

5. Le château de Vincennes dans les environs de Paris, au milieu du Bois de ce nom, était une des résidences royales des plus appréciées. Cf. Pratel de Lamase (Martial), *Le château de Vincennes*, Paris, 1932, in-8°, 204 p., le chapitre V (p. 115-145) est consacré, en majeure partie, à la mort de Mazarin et donne une bonne description des appartements. Voir encore Brière (Gaston), *Le château*

Duca Vittorio, suo marito, che stava discorrendo con il Padre D. Guisto, barnabita (che poi fu vescovo di Ginevra) e gli raccontò quanto era passato. Di che maravigliato, il Duca disse : « E' possibile, P(adre) D. Giusto, che li huomini siano così ciechi ? ». « Così è, rispose D. D. Giusto, e massimamente li Prencipi hanno gran carestia di chi gli dichi la verità in quel punto, o per adulatione, o per interesse, et muoiono senza sapere di morire ». Disse il Duca : « Hor bene provendiamo a' casi nostri : se Dio chiamerà prima voi di me, vi do parola d'avertirvi, ma se sarò io il primo, voglio mi promettiate di parlarmi chiaro ». Toccò al Duca. D. Giusto partì da Torino per trovare il Duca a Vercelli et lo trovò ben avanzato et hebbe quasi carestia di tempo e lo dispose alla confessione con pretesto di impetrare la sanità con l'intercessione del B. Francesco di Sales, la cui mozzetta li haveva portato. Sua Emin. pigliò in bene il discorso e mi disse : « Spero non avvenirà così a me, perche Dio mi da a conoscere che non mi veggo troppo speranza di liberarmi da questo male. Perciò mi dispongo ad una confessione generale, e ciò farò avertito a suo tempo ». Così adempì con gran essatezza il proponimento et in molte conferenze
 fol. 2/ esaminò et discusse/li affari della sua coscienza, con quella diligenza che si potevano aspettare da un prencipe di sì gran capacità et profonda conoscenza come era il Cardinal Mazarino.

Portò il male 8 mesi, hor' ricadendo, hor' rimettendosi, mai liberandosi, sino al fine di Gennaro 1661, che fu attaccato da una gran difficoltà di respirare molto travagliosa et una continua insonnolenza, ma non hebbe mai febre o molto poca sino all'ultimo. Passò al Bosco di Vincenna per goddere della libertà dell'aria, al suo respirare grandemente necessaria, e mi mandò a levare il giorno seguente che fu alli 9 febraro. Nè lo lasciai più, di suo espresso ordine.

All'hora mi trovai in un theatro che m'obligava ad una gran circospettione et sotto un peso gravissimo per la mia debolezza, ma a tre casi si ridussero le difficoltà. Primo per essere ogetto da tutti osservato pure da diversi posti. Secondo per essere esposto all'absedio

de Vincennes de Louis XIV in Bulletin de la société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France, 1952-1954, p. 64-68. Sur les événements qui amenèrent le Cardinal à venir s'installer à Vincennes et sur le séjour au château : Chéruel, *Histoire de France sous le ministère de Mazarin*, tome III, p. 391-426 ; mais il faut souligner ce qui se passa à l'occasion de l'incendie du Louvre le 6 février, incendie au cours duquel se produisit un miracle eucharistique fameux et qui fut l'occasion du commencement de la conversion de Turenne ; Louis XIV dans une lettre à Philippe IV, du 23 mars 1661, parlant de ce sinistre attribuera son arrêt subit à un miracle (A.E., *Mémoires et Documents*, France 414, fol. 10) ; Florence, Archivio di Stato, Carteggio Mediceo 4661 (Avvisi du 11 février 1661) ; *Ambassadeurs Vénitiens*, mss. italiens 1849, fol. 286 (8 février 1661) ; Brienne le jeune, *Mémoires*, tome II, p. 25-29 ; Motteville, *op. cit.*, t. IV, p. 233 ; Loret, *Muse historique*, du 12 février 1661, livre 12, p. 25 ; *Mémorial du Conseil*, éd. Boislisle, I, p. 38, note 24 ; Brice (Germain), *Description de la ville de Paris*, Paris, 1713, t. I, p. 40-41 ; Félibien, *Histoire de la ville de Paris*, t. II, p. 1473 ; *Gazette de France* du 12 février ; Chevalières-Pointe (Charles de), *Notice historique et descriptive sur la galerie d'Apollon au Louvre*, Paris, 1851, p. 16-21 ; Riancey, *Notice sur l'église royale et paroissiale de Saint-Germain l'Auxerrois*, Paris, 1862, p. 22-23 ; Picavet, *Les dernières années de Turenne*, p. 222-223 ; Baurit, *Saint-Germain l'Auxerrois*, 1950, p. 50 ; Haussenville et Hanotaux, *Souvenirs de madame de Maintenon*, I, p. 198 (*mémoire de mademoiselle d'Aumale sur madame de Maintenon*) ; Babeau (Albert), *Le Louvre et son histoire* (Paris, 1895), p. 98 et 140. La leçon des événements fut tirée dès le lendemain par Saint Jean Eudes qui prêcha, chez les Bénédictins

vant qui fut le 9 février. J'eus l'ordre exprès de ne la plus quitter.

Je me trouvais alors sur une scène qui m'obligeait à une grande circonspection et sous un poids très lourd pour ma faiblesse, mais les difficultés se réduisirent à trois cas. Premièrement du fait que j'étais le point de mire de tous les regards convergeant de différents côtés. Deuxièmement du fait que j'étais exposé au siège d'une foule de pré-tendants et de gens intéressés. Troisièmement à cause de la délicatesse qui devait régler ma conduite afin de ne pas faire un faux pas et de conserver le crédit qui m'était extrêmement nécessaire dans une affaire aussi importante.

On annonça mon passage à Vincennes parce qu'il était nécessaire de traverser tout Paris¹, mais bien que S.E. fût gravement malade, on ne pouvait pas dire que ce fut sans espoir. A la Cour cependant, on n'avait pas bonne opinion et l'on disait que le premier médecin du roi² affirmait à la Reine mère que S.E. ne pouvait plus guérir, contrairement toutefois à la vérité. Je sais bien que le dit médecin a toujours soutenu en présence de S.E. qu'elle allait guérir, bien qu'elle s'acheminât de toute évidence à la mort. S.E. était partagée entre l'espoir et la crainte, mais on ne parlait pas encore de mort. La Cour qui jusqu'alors avait admiré S.E. comme un grand prince doué de toutes les qualités qui, partagées en divers individus, les ont rendus remarquables à la direction d'un Etat, désirait maintenant la voir occupée uniquement à cette affaire qui est purement nécessaire. Aussi les yeux de la Cour étaient-ils fixés sur moi pour voir ce que j'aurai su faire et quelles mesures j'aurai prises pour lui parler un langage que personne n'osait lui tenir. J'appris que la Reine mère, désireuse de voir auprès de S.E. un directeur libre mais prudent, avait dit quelques mots qui exprimaient la crainte que je n'accomplisse pas mon devoir. Affaire vraiment difficile avec un prince de la nature de S.E. pour les oreilles de qui il fallait (comme dit M. de Belley³) des paroles de soie. J'arrivai donc à Vincennes et m'informai de son état ; on me dit que ne pouvant dormir la nuit, elle se faisait lire des livres de navigation et des histoires étranges. J'entrai donc chez S.E. et m'entretenant de son mal, on se mit à parler de cette fastidieuse insomnie nocturne et de la lecture qu'elle se faisait faire. Je dis à S.E. qu'habituee à occuper cette vie [ici bas] dans les soucis et les affaires politiques, elle se nuisait grandement en se faisant lire de pareils livres qui tenaient en éveil sa curiosité alors qu'au contraire le sommeil requerrait un genre [de lectures] recueilli et une pensée entièrement dégagée. Donc si S.E. le trouvait bon, je lui aurais trouvé un livre approprié et lui louai grandement Grenade⁴, surtout dans sa propre langue (que S.E. parlait

times de la rue Cassette, en présence de la reine Marie-Thérèse. Cf. *Lettre aux prêtres du Séminaire de Caen*, 17 févr. 1661, éd. P. du Chesnay, *Saint Jean Eudes, textes choisis*, coll. Ecrits des Saints, Namur, 1957, p. 157-160.

1. Sainte-Anne la Royale, résidence du Père Bissaro, était située sur le quai Malaquais en face du Louvre.

2. Vallot (Antoine), 1594-1671, d'abord médecin d'Anne d'Autriche, succéda en 1652 à Vautier comme premier médecin du roi.

3. Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, l'ami de saint François de Sales qui avait été lié aux Théatins d'une manière intime. On connaît l'influence de son *Esprit de saint François de Sales*. Cf. le bel article de Heurtevent in *Dictionnaire de Spiritualité*, II, 62-71.

4. Louis de Grenade, 1506-1588, dominicain espagnol, l'un des auteurs les

d'infinità di pretendenti e persone interessate. Terzo per la delicatezza con la quale dovevo regolarmi per non mettere un piede in fallo et per conservarmi il credito, sommamente necessario in affare di tanta importanza.

Publicossi il mio passaggio a Vincenna pochè era necessario traversare tutto Parigi, ma ancorchè sua Emin. stasse gravemente ammalato, non si poteva dire disperato. Nella Corte però non si aveva buona opinione e si diceva che il Primo medico del Re affermasse alla Regina madre che sua Emin. non poteva più guarire, contrariamente però alla verità. So bene che il detto medico sostenne sempre in presenza di sua Emin. che sarebbe guarito, ancorchè caminasse evidentemente alla morte. Stava sua Emin. fra la speranza et il timore, ma non si parlava ancora di morte. La Corte che sin hora aveva ammirato sua Emin. come gran principe dotato di tutte quelle parti che sparse in diversi li hanno resi considerabili per il governo d'un stato, ma hora bramava di vederlo solo intento a quel affare ch'è semplicemente necessario. Onde li occhi della Corte erano sopra di me intenti a vedere ciò che haverei saputo fare e che misure haverei preso per parlargli d'un linguaggio che niuno ardiva. Sepi che la Regina madre, desiderando presso sua Emin. un direttore /libero ma prudente, disse qualche parola che mostrava temere ch'io non accompissero il mio dovere. Negotio in vero difficile con un principe della natura di sua Emin. per le cui orecchie erano necessarie (come dice Mr. de Belley) le parole di seta. Arrivato dunque a Vincenna, informatomi bene del suo stato, mi dissero che non potendo dormire le notti, egli si faceva leggere alcuni libri di navigationi et historie curiose. Entrato dunque a sua Emin. e scorrendo del suo male, si entrò a parlare dell'insonnolenza et noia della notte et lectione che si faceva fare. Io gli dissi che sua Emin. abituato a trascorrere il mondo con li pensieri et affari politici, faceva gran danno a se facendosi leggere tali libri che l'applicavano con la curiosità ricercando al contrario il sonno le spetie raccolte et il pensiero libero dall'applicazioni. Onde se sua Emin. trovava buono, io gli haverei trovato un libro che sarebbe stato proprio per questo effetto, e gli lodai grandemente il Granata, massimamente e nel proprio idioma (che sua Emin. lo parlava come naturale) e se non voleva sempre lo stesso libro : S. Bernardo, De consideratione. Furono subito fatti venire detti libri. Io all'hora scrissi al Padre Preposito mi mandasse il P(ad)re Don Camillo San Severino, non solo per leggere in spagnuolo, ma perchè sapevo che sua Emin. n'haverebbe sentito piacere, come di fatto fu, poichè subito arrivato (egli solo) mostrò gran soddisfazione e lo fece intrare e lo trattenne, poi in diverse occasioni l'ha lodato al Re et alla Regina come P(ad)re e religioso d'edificatione, e di gran capacità. E stando sua Emin. vicino alla morte, il detto p(ad)re lo supplicò ci donasse il suo cuore doppo morte : il signor Cardinale subito glielo concesse et chiamò Mr. Colbert, ordinandoglielo espressa(men)te e prese D. Camillo per la mano, dicendogli che

plus autorisés de l'école espagnole. C'est un prédicateur de la vie chrétienne. Détacher les âmes du péché, les entraîner vers la perfection, telle est son unique ambition. Il a voulu donner une synthèse de la doctrine ascétique « qui fut l'exposé sommaire et complet de tout ce que requiert la vie céleste du chrétien ». Cf. l'ouvrage essentiel de Echslin (Raphaël), O. P., *Louis de Grenade et la rencontre avec Dieu*, Paris, 1954, in-8°.

couramment) et si elle ne voulait pas toujours le même livre, Saint Bernard, *De consideratione*.¹ On fit venir tout de suite ces livres. J'écrivis aussitôt au P. Prévot [de Sainte Anne la Royale] de m'envoyer le P. Camillo San Severino² non seulement pour lire en espagnol, mais parce que, je le savais, S.E. en aurait éprouvé grand plaisir, ce qui se produisit en effet puisqu'à peine arrivé, elle manifesta une grande satisfaction, le fit entrer, le retint et puis en diverses occasions l'a loué au roi et à la reine, comme un religieux exemplaire et de grande valeur. Et quand S.E. fut près de mourir, le dit père la supplia de lui donner son cœur après sa mort : M. le Cardinal le lui accorda aussitôt, appela M. Colbert³, lui en donna l'ordre exprès et prit D. Camillo par la main en disant qu'il faisait volontiers ce don à sa prière puisqu'il l'avait toujours aimé et estimé⁴. Moi, j'en eus grande consolation, autant pour le crédit de l'Ordre que parce que j'ai toujours honoré et estimé celui que je viens de mentionner pour ses grands talents et l'exemple qu'il donne aux laïques et l'on ne peut dire combien d'estime il s'est acquise à la Cour en cette occasion en s'attirant l'affection de tous ces personnages. On commença la lecture, ce soir là, pendant plus de deux heures, mais S.E. fut si contente qu'on voyait bien qu'en ses actes d'amour de Dieu et de contrition, cette lecture la touchait au cœur et elle la loua en disant que la puissance du livre l'atteignait jusqu'au fond de l'âme. On faisait cette lecture tous les soirs où S.E. n'en n'était pas empêchée par les remèdes jusqu'à ce que la maladie eût affaibli son pouvoir d'attention. Elle en retira sans doute une dévotion plus particulière et la Cour commença à tenir un autre langage d'elle et de moi et aurait bien de mon assistance.

A⁵ En me considérant tous les religieux enviaient ma place et beaucoup qui se croyaient plus habiles disaient d'une façon indécise, qu'ils baptisaient vrai zèle, que les théatins auraient dû défendre leur existence. D'autres qui prétendent que tous les grands princes passent par leurs mains, enrageaient de ne pas être pris en considération en une telle occasion et maintenant qu'il est mort font de grandes plaintes et disent tout le mal de lui parce qu'il ne leur a pas fait de bien. Les curés de Paris⁶, imbus des opinions populaires, en grand crédit auprès

1. *Libri quinque de consideratione ad Eugenium III, P. L.*, t. CLXXXII, col. 727 sq. C'est le plus important des traités de saint Bernard. Le livre I fut composé en 1149, le livre II en 1150, le livre III en 1152, les livres IV et V peu après. L'abbé de Clairvaux y laisse paraître selon la date les préoccupations qui assiegent son esprit. L'ouvrage a pour but de tracer au pape une sorte d'examen de conscience. Le premier objet de la considération d'un pape, c'est lui-même ; le second, c'est sa maison, qui comprend les officiers subalternes et au sommet, le Sacré Collège des Cardinaux. Le troisième objet de la considération, c'est l'Eglise universelle. Le pape est l'évêque des évêques ; il gouverne l'Eglise par le moyen de légats, sortes de missi dominici chargés de visiter les provinces ecclésiastiques, ainsi que par les appels et les exemptions. Bernard dénonce les abus que cette triple institution a engendrés et exhorte Eugène III à y remédier. Au delà de l'Eglise catholique, il reste encore les infidèles, les Juifs, les schismatiques et les hérétiques ; le pape est leur débiteur, et sa sollicitude doit s'étendre jusqu'à eux. C'est là un autre objet de sa considération. En qualité de souverain temporel, que le pontife examine aussi quels sont ses devoirs à l'égard du peuple romain, si difficile à gouverner. Enfin, que dans ses rapports entre l'Eglise et les Etats, il tienne ferme le glaive que le Christ a placé entre ses mains. Le premier volume a pour objet Dieu et le mystère de la Trinité. Bernard y fait des réflexions mystiques et réfute en passant les théories de Gilbert de La Porrée. Vacandard, *Vie de Saint Bernard*, t. II, ch. XXXII, donne une analyse complète de l'ouvrage. De nos jours il a été donné une traduction française de ce texte par P. Dalloz (Grenoble 1945).

lo dava volentieri alla sua intercessione, poichè l'aveva sempre amato et stimato. Io hebi gran consolatione sì per il credito della Religione et ancho perchè ho sempre honorato et stimato il s(opra) scritto per li gran talenti che ha e per l'edificatione che da a' secolari, et non si può dire in quest'occasione la stima che si è acquistato alla Corte, guadagnandosi l'affettione di tutti quelli personaggi. Si cominciò la

fol. 3/ lettura quella sera per più di due hore, ma con tal soddisfazione di sua Emin. che nell'atti d'amor di Dio et contritione si vedeva bene che gli penetrava il cuore et lodandolo disse che la forza del libro arrivava sino nell'intimo dell'anima. Questa lettura si faceva tutte le sere che sua Emin. non era impedito da'rimedii, sino che il male indebolì l'applicazione della testa. Da questo forse egli tirò una divotione più particolare e la Corte cominciò a parlare d'altro linguaggio di lui et di me e pronosticava bene della mia assistenza.

Tutti li religiosi considerandomi invidiavano il mio posto e molti A credendosi più habili, per un modo indiscreto, bettezzandolo per vero zelo, dicevano che li Theatini haverebbono dovuto difendere la loro sussistenza. Altri, che pretendono tutti li gran precipi passino per le loro mani, arrabiavano non essere considerati in tal occasione et hora ch'è morto, si dolgono grandemente e dicono tutti i mali di lui perche non gli ha fatto bene. Li curati di Parigi che hanno gran credito ne' popoli, imbevuti dalle opinioni popolari, dicevano ch'in tal occasione bisognava che la sua coscienza passasse per le mani del Curato, che li religiosi sempre interessati, non potevano fare l'ufficio loro con libertà, e non ci mancava chi con zelo indiscreto mi portava queste voci, et procurassero di farle penetrare all'orecchie di sua Emin. sotto pretesto che in questo tempo bisogna confessarsi al proprio pastore, non considerando che Cardinalis est ordinarius suae familiae.

Li Vescovi, in gran numero (facendosi l'Assemblea) parlavano diver-

2. Le Père Camillo San Severino, théatin, profès de la maison de Saint Sire de Gènes le 2 mars 1642 ; il fut un des premiers religieux à venir en France au début de la fondation. Il avait rendu de grands services au Cardinal par ses relations dans les milieux génois et portugais. Il assura même à certaines époques la représentation de la République de Gènes auprès de la cour de France. Il participa à des négociations délicates avec le Portugal. Il fut nommé évêque de Salamine par Alexandre VII et suffragant du cardinal Sacchetti, évêque de la Sabine. Il mourut à Rome le 31 octobre 1673 et fut enseveli chez les Théatins de Saint-Sylvestre au Quirinal. Cf. Vezzosi, *op. cit.*, t. II, p. 224.

3. Jean-Baptiste Colbert, intendant de Mazarin et ministre de Louis XIV. Sur l'attitude de Colbert dans la chambre de Mazarin, on peut lire quelques indications précieuses dans Mongrédien (Georges), *L'affaire Fouquet*, Paris, 1956 ; une autre source d'informations importantes sur Colbert est donnée par le *Recueil des Défenses de M. Fouquet*, Paris, 1665, 14 vol.

4. Le cœur de Mazarin fut remis aux Théatins le 28 mars. Cf. G. Patin, *Lettres*, 29 mars 1661, t. III, p. 350 ; A. Aubery, *Histoire du Cardinal Mazarin*, t. IV, p. 418 ; le corps provisoirement déposé dans la Sainte-Chapelle de Vincennes fut transporté en grande pompe le 6 septembre 1684 dans la chapelle du Collège des Quatre Nations qu'il avait fondé. Cf. Aubery, *ibid.*, p. 420 et Lemaire, *Paris ancien et nouveau*, t. II, p. 559.

5. Les lettres placées en marge renvoient aux notes placées en fin de la Relation par le Père Bissaro, cf. *infra*, p. 108-110.

6. Les Curés de Paris jouent à ce moment-là un rôle beaucoup plus important qu'on ne le pense communément mais il n'existe pas d'études sur la question, étude qui d'ailleurs se heurterait à des difficultés considérables. L'affaire de la

des peuples, disaient qu'en une telle occasion il fallait faire passer sa conscience par les mains du Curé, que les Religieux toujours intéressés ne pouvaient pas remplir librement leur devoir ; il s'en trouvait même dont le zèle indiscret me rapportait ces bruits et qui tâchaient de les faire entrer dans les oreilles de S.E. sous le prétexte qu'à ce moment là, il faut se confesser à son propre pasteur, sans considérer que « *Cardinalis est ordinarius suae familiae* ».

Les Evêques, fort nombreux, (alors se tenait l'assemblée), parlaient diversement. Quelques-uns, mécontents de S.E., qui avaient remarqué ce qui s'était passé au début de la maladie, avaient mauvaise opinion de ses dispositions et croyaient que je ne pourrais jamais lui faire croire qu'elle mourrait. D'autres ne croyaient pas que le Cardinal eût en moi entière confiance ou que j'eusse auprès de lui le crédit nécessaire pour une telle conjoncture, ignorant ce fait de la confession générale¹, et il s'en trouva un qui se moquant de moi m'appelait le confesseur de compliment, parole destinée à décorer² davantage S.E. que moi. Les plus doctes et les plus discrets au contraire m'honoraient³ et il suffirait [d'en citer] un parmi tous les autres, éminent par sa culture et sa bonté, M. l'archevêque de Toulouse⁴, qui m'a toujours honoré de ses faveurs en venant me rendre visite même après la mort de S.E. et d'autres aussi.

Je me voyais donc observé comme « *spectaculum Deo et hominibus* » ; je commençai à observer les temps et les circonstances pour atteindre ce but que m'imposaient la conscience et l'honneur et puisqu'en cette place je n'ai jamais eu d'autre intention que celle d'augmenter le crédit de l'Ordre, je reléguai au second plan les intérêts privés vers lesquels l'ambition aiguillonne bien souvent et nombreux sont ceux qui, pour y arriver, négligent les circonstances favorables au bien public. Ainsi il m'importait grandement que dans une occasion que l'on peut dire unique (car Dieu sait quand il y en aura une autre), la France pût avoir quelque bonne opinion de l'Ordre. Dieu soit loué d'une réussite aussi notoire que la fin a révélée et que les effets prouvent maintenant.

En second lieu, je fus abordé par une infinité de prétendants, ce qui me fut fastidieux. Il n'y a pas de souvenir que jamais aucun ministre

confession rentre dans le cadre de toutes les questions soulevées par les rapports des Réguliers et des Séculiers, dont le Père Julien-Eymard d'Angers a souligné la complexité, dans sa thèse de doctorat ès lettres sous le nom de Chesneau (Charles), *Le Père Yves de Paris et son temps (1590-1678) I. La question des évêques et des réguliers (1630-1638)*, Paris, 1946, in-4°, 288 p. (*Société d'histoire ecclésiastique de la France.*) Voir également la thèse du Père Blet, *op. cit.*

1. La confession générale à laquelle le Père Bissaro fait allusion entre dans l'évolution de la vie religieuse de Mazarin qui, faisant partie du domaine des choses intimes, a échappé totalement aux contemporains. En fait, depuis la « conversion » de 1644, le Cardinal se confessait régulièrement chaque semaine.

2. Expression ironique. (*Note du traducteur.*)

3. Mazarin était en grandes relations avec François Faure évêque d'Amiens, Anthyme-Denis Cohon évêque de Nîmes, Claude Auvry évêque de Coutances et trésorier de la Sainte Chapelle de Paris, Jean Vincent de Tulle, évêque de Lavaur, qui prononça l'oraison funèbre du Cardinal devant l'Assemblée du Clergé et Georges d'Aubusson de La Feuillade, archevêque d'Embrun qui la prononça

samente. Alcuni mal sodisfatti di sua Emin., havendo osservato ciò ch'era passato nel principio del male, havenano sinistra opinione de sua dispositione e si credevano ch'io non potessi mai fargli credere di morire. Altri non credevano che il sig. Cardinale havesse con me l'intiera confidenza, ne possedessi appresso di lui il credito necessario per tal congiuntura, non sapendo questo della confessione generale fatta et vi fu uno che burlandosi di me mi chiamava il confessore di complimento, qual parola andava a fregiare più sua Emin. che me. Ma al contrario li più dotti et discreti mi faceva(no) honore, e basterebbe uno fra tutti li altri eminente in lettere et in bontà ch'è Monsig.

v./ Arcivescovo di Tolosa che m'ha sempre fatto honore/della sua gratia venendomi a visitare anco doppo la morte di sua Emin. et altri ancora.

Vedendomi dunque così osservato, come spectaculum Deo et hominibus, cominciai ad osservare li tempi et congiunture per conseguire quel fine a cui m'obbligava la coscienza et l'honore, e poichè in questo posto non ho mai havuta altra intentione che avanzare il credito della Religione, posposti l'interessi particolari, a' quali ben spesso l'ambitione solecita, per arrivare a' quali molti trascurano le belle congiunture del publico bene. Così mi premeva grandemente che in un occasione, si può dire unica che Dio sa quando ne sarà un'altra, la Francia potesse formare qualche buon concetto della Religione; sia Dio lodato che ciò è riuscito con tanta riputatione quanto il fine l'ha fatto conoscere et hora li effetti lo dimostrano.

Il secondo capo fu l'abordo d'un'infinità de' pretendenti, et mi fu molto fastidioso. Non vi è memoria che alcun ministro de' Principi sia morto nella piena autorità et libero dispositore delle gratie come sua Emin., di modo che sino all'ultimo fiato il suo si era un thesoro per chi attendeva gratie: e facevo gran favore a le persone della Corte s'io dicevo a sua Emin.: « il tal signore, duca o marchese, viene spesso per sapere come V.E. si porta ». Infinite erano le preghiere et biglietti a ciò li nominassi per qualche riscontro a sua Emin.

E la notte medema che morì non potevo uscire della stanza di sua Emin. che non fossi scongiurato da gran signori a dirgli ch'erano là, e tutto acciò sua Emin. sovenendosi di loro mi dicesse che li raccomandassi al Re da sua parte. E per dire un essemplio quanto poteva

à Notre-Dame de Paris. Notons encore les liens qui unissaient Mazarin au dominicain italien, évêque d'Orange, Hyacinthe Serrony.

4. Pierre de Marca (1595-1662). Avocat au barreau de Paris et membre du conseil souverain de Béarn en 1615. Marca fut un des chefs du parti catholique dans son pays natal; président du Parlement de Navarre, puis intendant de Béarn, il se résolut à entrer dans les ordres après la mort de sa femme. Evêque de Conserans, Le Tellier le chargea d'administrer la Catalogne où il resta sept ans, de 1644 à 1651. Nommé archevêque de Toulouse en 1652, il fut un des plénipotentiaires désignés pour fixer les frontières entre la France et l'Espagne après la paix des Pyrénées. Archevêque de Paris en 1661, il succède à Retz qui avait agité les esprits pendant de longues années. Il meurt en 1662. Très écouté de la cour, il avait écrit un ouvrage qui lui attira quelques ennuis: *De concordia sacerdotii et imperii*. Le chanoine Dubarat a donné, en 1894, une remarquable étude sur ce prélat en tête de son édition de *l'Histoire du Béarn* de Marca. Le chanoine Gaquère a publié une *Vie de Marca* en 1932; Le Père Blet parle longuement de Marca dans sa thèse. Sur l'activité de Marca en Catalogne l'ouvrage essentiel de Sanabre José, *La Acción de Francia en Cataluña en la pugna por la Hegemonia de Europa 1640-1659* Barcelone, 1956, in-8°, xvi-749 p.

de Prince soit mort en jouissant d'une pleine autorité et en disposant librement des grâces comme S.E., de telle sorte que jusqu'à son dernier souffle, elle était un trésor pour ceux qui attendaient des grâces et je faisais une grande faveur aux personnes de la Cour si je disais à S.E. : « Un tel, duc ou marquis, vient souvent pour savoir comment V.E. se porte ». Innombrables étaient leurs prières et billets pour que je les nommasse le cas échéant à S.E.

Et la nuit même où elle mourut, je ne pouvais sortir de la chambre de S.E. sans être conjuré par de grands seigneurs de lui dire qu'ils étaient là et tout cela pour que S.E. se souvienne d'eux et me dise de les recommander au Roi de sa part. Et pour citer un exemple de la valeur de ce service, comme je voulais servir un de mes amis sans en avoir l'ordre du Cardinal (mais je savais qu'il avait quelque bonté pour lui), je le recommandai au Roi de la part de S.E. Le Roi, dès que le Cardinal fut mort, lui a donné mille écus de pension bien sûre et payée, mais pour le reste, je laissai dire les autres.

Dans les premiers jours où S.E. passa à Vincennes, la Cour était à Saint-Germain¹ à trois lieues de Paris, mais quand la maladie s'aggrava, elle arriva à Vincennes et attira tout Paris. Quatre ou six fois par jour, le Roi et la Reine mère entraient chez S.E. et le Roi encore plus². Les chambres s'emplirent de seigneurs et dans la garde robe par où passait le Roi, on suffoquait. C'est là que je demeurais avec D. Camillo, depuis l'aube jusqu'à deux heures après minuit. J'écoutais les discours et prenais mes mesures pour être prêt à entrer chez S.E. tout seul.

Toute la cour du Château et les prairies furent toujours pleines de carrosses ; alors tous me considéraient comme le moyen le plus propre pour obtenir des grâces et me faisaient la cour : personnes de la plus haute condition, qui pour des charges, qui pour des évéchés, qui pour d'autres bénéfices, qui pour des récompenses et de tous les côtés j'étais appelé, ce qui m'était extrêmement pénible, parce qu'il m'était très difficile soit de descendre dans les jardins, soit de sortir du château aussi souvent et qu'il était dangereux de dire non à des personnes de condition. Ainsi je ne pouvais généralement ni promettre ni m'engager avec des personnes de qualité, fût-ce par naissance ou par charge. Ma fonction auprès de S.E. était si importante et délicate qu'elle ne me permettait pas de l'importuner pour autrui. Par ailleurs qui considérait son propre intérêt n'acceptait pas d'excuses. Il y eut une personne « quasi omni exceptione major » qui, m'ayant écrit un billet de sa propre main, prétendait que je rappellasse à S.E. une chose que S.E. avait en aversion (et avec raison) mais la qualité de la personne ne lui [à S.E.] permettait pas de dire non et pour m'obliger à lui parler, elle fit rester un de ses gentilshommes à mes côtés pendant plusieurs jours. Je liquidais cela comme il plut à Dieu, sans rebuter [S.E.].

Le nombre et la diversité des besoins qui peuvent se faire sentir dans un royaume étaient tels que j'en étais accablé. Mémoires interminables, prières extrêmement importunes dont je ne pouvais pas

1. Le château de Saint-Germain-en-Laye (départ. de la Seine-et-Oise) était une résidence royale des environs de Paris très fréquentée par la cour. Louis XIV était né dans ce château le 5 septembre 1638. Cf. Lacour-Gayet (G.), *Le Château de Saint-Germain-en-Laye*, Paris, 1935, in-8°, 215 p.

2. Gian-Luca Durazzo, résident de Gênes, écrit au sérénissime collège, le 18

valere questo servitio, volendo servire un mio amico senza haverne l'ordine del Cardinale (ma sapevo che egli aveva qualche bontà per lui) lo raccomandai al Re per parte di sua Emin. Il Re, subito morto il Cardinale, gli ha dato mille scudi di pensione ben sicura e pagata, ma del resto lasciavo dire li altri.

Nel principio che sua Emin. passò a Vincenna, la Corte era a S. Germano a tre leghe di Parigi, ma avanzandosi il male vene a Vincenna, e attirò tutto Parigi. Cuatro et sei volte il giorno entravano il Re et Regina madre a sua Emin., et il Re ancora più. S'empirono le stanze di signori, et nella guardaroba per ove passava il Re, si affogava. Ivi stavo con D. Camillo dal far del giorno sino a due hore dopo mezza notte, osservando li discorsi e pigliando le mie misure, e per essere pronto d'entrare a sua Emin. tutto solo.

fol. 4/ /Tutto il cortile del castello et le praterie furono sempre pieni di carrozze; hor tutti considerandomi come mezzo più proprio per le gratie mi facevano la corte: le persone di più elevata conditione, chi per cariche, chi per vescovati, chi per altri beneficii, chi per ricompense, e da tutte le parti ero chiamato, il che mi dava gran pena perche o discendere nel cortile, o uscire dal castello m'era molto difficile così spesso, et le negative pericolose a' persone di conditione. Così generalmente non potevo nè promettere, nè impegnarmi con le persone di qualità o per nascita o per cariche. Il mio ufficio con sua Emin. era così importante e delicato che non mi permetteva importunarlo per altri, dall'altra parte chi considerava il proprio interesse non accettava scuse. Vi fu una persona quasi omni exceptione maior, che havendomi scritto un biglietto di suo pugno, pretendeva ch'io ricordassi a sua Emin. una cosa di che sua Emin. aveva aversione, et vi aveva ragione, ma la qualità della persona non li permetteva di dargli la negativa, e per obligarmi a parlargli mi fece stare un suo gentilhuomo a fianco per più giorni. Me ne sbrigaì come a Dio piacque senza disgustarlo.

La moltitudine poi d'ogni stato et conditione, di quanti bisogni ponno occorrere in un regno era tale, che m'opprimevano. Memoriali infiniti, preghiere importunissime, di quali non potevo liberarmi nè con negative, nè con sgridarli, nè con alcun'industria a nascondermi, poichè m'attendevano tutt'il giorno et essendo obligato a comparire tal volta, venivano alla Corte sino a 20 et 30 in corpo.

Et se non bastavano l'importunità che la città di Parigi mi faceva, da tutt'il Regno mi venivano portate lettere con memoriali.

Il sig. Duca di Lorena con il suo matrimonio della nipote di sua Eminenza, che hora è la contestabile, mi metteva in croce perche procurassi fosse rotto il trattato con il contestabile. Ma tutto ciò non mi divertì mai ch'io non pensassi al solo mio unico affare che portava l'obbligo mio.

La maggiore passione ch'io havevo era che sua Emin. lo sapesse, poichè non amando egli d'essere importunato molto meno in questo

février: « Il Re e la Regina sono gran parte del giorno o nelle camere o nelle anticamere di S.E. dove sono sempre i principali signori della Corte e tutta l'attenzione e tutte i pensieri si ordinano alla ricupera del Sign. Card. » Archivio di Stato de Gênes, Lettere Ministri di Francia 2189.

3. Note B à la fin de la relation, p. 108.

me débarrasser ni par refus ni par gronderie, ni en m'efforçant de me cacher parce qu'on m'attendait toute la journée et j'étais obligé de me montrer parfois et qu'on venait à la Cour par groupes de jusqu'à 20 ou 30.

Et comme si la ville entière de Paris ne m'importunait pas assez, du royaume entier on me portait lettres et mémoires.

M. le Duc de Lorraine me crucifiait à chaque instant avec son mariage avec la nièce de S.E. (qui est maintenant la Connétable) afin que j'arrive à faire rompre le traité avec le Connétable¹. Mais tout ceci ne m'a jamais distrait au point de ne pas penser à la seule et unique affaire que mon devoir comportait.

La plus grande envie que j'avais était que S.E. le sût, car elle n'aimait pas être importunée et encore moins à ce moment là. On aurait aussi peut-être cru que c'était moi qui désirais me voir courtisé et si j'avais ouvert la bouche, on aurait cru que c'était moi qui voulais parler pour celui-ci ou celui-là et accabler S.E. d'affaires au lieu de l'assister comme un père spirituel désintéressé. Je savais ce C² qu'elle m'avait dit à propos d'un religieux d'un autre grand Ordre, qui ayant eu l'occasion de servir S.E. en quelque chose de ses attributions, l'importunait pour l'un et pour l'autre et en tirait bon profit parce que selon l'usage des Cours, qui rend des services a des bénéfices, surtout ici où la faveur est très vénale. Mais certains avec qui il intriguait le trompèrent et en lui soutirant de l'argent, lui firent perdre son crédit. S.E. m'en dit beaucoup de mal et me dit que si elle ne l'avait pas disgracié, il se serait chargé de toutes les affaires du royaume et elle ajouta : « Père, il faut connaître la nature de cette nation qui n'est jamais satisfaite et ne se complait jamais de rien et vous voyez toujours la même figure qui vient à l'assaut ». S.E. disait vrai et je le sais par expérience. Le dit religieux, pour soutenir son crédit, promettait à tous et maintenait tout le monde dans l'espoir, bien qu'il eût su de science certaine ne pouvoir rendre service. Aussi le mensonge qui ne mène pas loin³ l'a-t-il totalement discrédité et a-t-il suscité de très grandes plaintes contre lui de sorte que ses supérieurs ont fait ce qu'ils ont pu pour le renvoyer ; néanmoins il est encore ici. Pour moi, j'ai tenu au contraire un autre style. Je n'ai jamais voulu présenter des affaires ou des suppliques sauf celles des pauvres et je faisais donner de bonnes aumônes par S.E. Pourtant je n'ai pas omis de rendre service à des amis et à des personnes de considération mais dans des conditions opportunes et sans affecter de le faire. Je ne crois pas m'être fait aucun ennemi parce que je n'ai jamais donné d'espoir et que je n'ai jamais voulu soutenir un crédit que je n'avais pas par de

1. Charles IV de Lorraine-Vaudémont (1604-1675), devenu duc de Lorraine en 1624, avait perdu plusieurs fois ses Etats et, finalement, avait été tenu en prison pendant six ans par ses alliés espagnols. Il n'obtint sa liberté qu'après le traité des Pyrénées (articles 62-78), auquel d'ailleurs, il ne voulut point donner son adhésion. Au commencement de 1660, il était venu s'installer à Paris, dans l'hôtel de Guise, et depuis lors, il suivit les déplacements de la cour pour négocier avec Mazarin et Lionne un traité non moins dur que celui des Pyrénées, qui fut enfin signé à Vincennes le 28 février 1661. Cet acte stipulait le démantèlement de Nancy aux dépens du duc, la reconnaissance de la suzeraineté du roi sur son duché de Bar, la cession à la France du Clermontois, de Moyenvic, Sierck, Sarrebourg et Phalsbourg, l'ouverture d'une route militaire à travers la

tempo. Onde si haverèbbe forse creduto ch'io affettassi di vedermi a corteggiare, e s'io havessi aperta la bocca si sarebbe creduto ch'io v./ volessi parlare per questo et per quello et opprimerlo con/ li negotii C in luogo di assistergli come padre spirituale disinteressato. Sapevo ciò ch'egli m'haveva detto d'un religioso d'un'altra religione principale, che havendo occasione di servire sua Emin. in qualche cosa di suo servitio, egli l'importunava per l'uno et per l'altro, e perche all'uso delle corti chi fa servitii ha dell'utile, e massimamente qui il favore è venalissimo, egli si approfittava bene. Ma s'intrigò in certi che lo gabarono e con l'intacco del denaro li fecero perdere il credito. Hor di questo sua Emin. mene parlò molto male, et mi disse che se non l'havebbe sgratiato si sarebbe caricato di tutti li affari del Regno e mi sogionse : « Padre, bisogna conoscere la natura di questa natione che nè mai si contenta, nè mai si ributta e sempre vedete la stessa faccia che mi tormenta ». Sua Emin. diceva il vero et io lo so per esperienza. Il detto religioso, per sostenere il credito, prometteva a tutti e teneva tutti in speranze, ancorchè sapeva certo di non poter servire. Onde la bugia che ha le gambe corte l'ha totalmente screditato et suscitato grandissime doglianze contro di lui, di modo che i suoi superiori hanno fatto ciò che hanno potuto per mandarlo ; nulla di meno è ancora qui. Io, per il contrario, ho tenuto altro stile. Non ho mai voluto portare affari nè suppliche a sua Emin. se non de poveri, e facevo fare di buone limosine a sua Emin. Non ho per tanto lasciato di servire delli amici e persone di consideratione, ma con buone congiunture senza affettare di farlo. Non credo havermi fatto alcun inimico perche non ho mai dato speranze di servire alcuno ch'io non havessi moral certezza di poterlo fare, nè mai ho voluto sostenere quel credito ch'io non havevo, con finte promesse et comprar una continua inquietudine con bugie, stimandolo crime indegno d'un religioso, et tal personaggio ho servito nelle congiunture che egli non vi pensava perche l'havevo esortato a pigliare altre misure, et per non havere nemo l'ombra d'interessato tutti quelli che mi promettevano ancorchè grosse some, li ho ributtati con sdegno, ancorchè qui commuamente si stili. M'ha giovato l'haver letto nelle nostre historie che il Sig. Cardinal Aldobrandino lodava grandemente il Padre D. Marco Parascandolo perche mentre era Cardinal patrone non l'haveva mai importunato, nè per se nè per altri. Non so se questa dottrina sarà approvata/fol. 5/ datutti, a me però è riuscita. Ma particolarmente con sua Emin. ho sempre affettato per mostrarmi alienissimo all'interesse, tanto più che la sua natura al quanto tenace mi faceva conoscere l'importanza di questo. Onde nel viaggio della Pace, havendo sua Emin. ordinato

Lorraine, etc. Le duc recouvrait le reste de ses Etats, mais sans autre place que Marsal. Le duc voulait faire épouser Marie Mancini à son neveu Charles-Léopold, dit le prince ou le duc Charles (1643-1690), qui quoique héritier présomptif de son oncle Charles IV, n'aura ni le duché de Lorraine, à la mort de celui-ci, ni le trône de Pologne en concurrence avec Michel Wicniowiecki, puis avec Jean Sobieski, mais acquerra une grande illustration comme général des armées impériales et refusera de rentrer en Lorraine à la paix de Nimègue plutôt que de subir les conditions imposées par la France.

2. Note C à la fin de la relation, p. 108.

3. Littéralement et comme dans le proverbe italien, le mensonge « qui a les jambes courtes ». (*Note du traducteur.*)

fausses promesses et me procurer une perpétuelle inquiétude par des mensonges, ce que j'estimais un crime indigne d'un religieux et j'ai servi tel personnage dans des circonstances où ma pensée n'y était pas portée pour la raison que je l'avais exhorté à prendre d'autres mesures et que je n'étais pas le moins du monde intéressé et j'ai repoussé avec indignation tous ceux qui toutefois me promettaient de grosses sommes, bien que ce soit ici le style employé communément. Cela m'a été utile d'avoir lu dans nos histoires que M. le Cardinal Aldobrandino louait grandement le P. Marco Parascandolo¹ de ce que, du temps où il était cardinal-patron, il ne l'avait jamais importuné ni pour lui ni pour autrui. Je ne sais si cette doctrine sera approuvée par tous, mais à moi, elle a réussi. Particulièrement avec S.E. j'ai toujours affecté de me montrer parfaitement désintéressé d'autant plus que sa nature très avare m'en faisait connaître l'importance. Aussi, durant le voyage de la Paix, comme S.E. avait ordonné à son valet de chambre² de me donner tout l'argent dont j'avais besoin et parce que nous quittâmes Paris l'été, croyant revenir dans les deux mois, je n'emportai aucun vêtement d'hiver, j'eus besoin de m'en procurer ; il me donna ainsi cent écus. Quelques mois plus tard le valet me pressa de la part de S.E. qui lui demandait de me donner ce dont je pouvais avoir besoin, je lui demandais donc pour d'autres besoins cent francs, c'est-à-dire 33 écus. Le valet me donna 133 écus après l'avoir dit à M. le Cardinal. Mais moi, je lui ai rendu 100 écus, en m'en réservant seulement 30 [sic], ce que le valet qui est mon ami rapporta aimablement à S.E. Retournons à notre propos.

Tant d'importunités me poussèrent, tout bien pesé, à faire une erreur qui m'a bien ennuyé. Outre l'intérêt, le zèle poussait certains qui n'étaient pas peu nombreux et gens de qualité à venir me parler et à me représenter beaucoup de choses qu'il fallait faire savoir à S.E. pour y porter remède ou en faire souvenir le Roi, pour qu'il y remédiât ensuite. Ce n'était pas une petite affaire pour moi et si je n'avais pas marché d'un pas posé et si l'expérience de 8 années³ au service de S.E. ne m'avait pas éclairé à ne pas prendre feu facilement, un zèle ardent m'aurait fait commettre des fautes de taille et mené des affaires bien haïssables contre les premiers [seigneurs] de la Cour et leurs charges. Néanmoins sur la foi d'un rapport, je voulus le discuter avec S.E., et après examen, il fut jugé faux, elle qui avait déjà en [...] elle supposait que de tous les côtés on m'assailleraient pour me parler. Elle se fâcha et me dit que si je voulais prêter l'oreille et écouter tout le monde, j'allais lui présenter des demandes inutiles et l'accabler dans l'état où elle se trouvait. Puis elle dit à Monseigneur de Fréjus⁴ ces paroles

1. Le Père Marco Parascandolo, napolitain, profès le 19 septembre 1561 est un homme éminent dans l'histoire théatine. Son nom revient souvent dans les annales de l'ordre : Silos, *op. cit.*, pars I, p. 528-529, 648-650 ; Del Tuffo (Giobattista), *Historia della Religione de Padri Cherici Regolari*, Rome, 1609, p. 127, 128, 131, 197, 209 ; d^o, *Supplemento alla Historia della Religione de Padri Cherici Regolari*, Rome, 1616, p. 50-51, 81, 84-87. Le Père Parascandolo était le directeur spirituel du Cardinal Pietro Aldobrandini, neveu de Clément VIII, diacre de Saint-Nicolas in Carcere en 1593, préfet de la Signature Apostolique, archevêque de Ravenne, évêque de la Sabine. Mort en 1621.

2. Barnouin ou Bernouin était le principal valet de chambre du Cardinal Mazarin. On trouve souvent mêlés aux affaires domestiques du cardinal Bernardin

al suo valetto di camera mi dasse tutt'il denaro che mi bisognava, e perche partimmo da Parigi d'estate con credenza di ritornare fra due mesi, non portai alcun vestito d'inverno, mi fu bisogno provvedermi ; così mi diede cento scudi. Da lì a qualche mese, importunandomi il valetto che sua Emin. gli dimandava se havevo bisogno di nulla che mi dasse et le chiesi per altri bisogni cento franchi, cioè 33 scudi, il valetto mi diede 133 scudi havendolo prima detto al sig. Cardinale. Io li riportai li cento scudi, riservatimi solo li 30 [sic] il che dal valetto, mio amico, fu con bel modo riportato a sua Emin. Ritorniamo al nostro proposito.

Tante importunità m'obbligarono con tutte le considerationi a fare un errore che m'a dato del fastidio. Oltre l'interessati, venivano a parlarmi li zelanti che non erano pochi et in qualità ancora rappresentandomi molte cose che erano necessarie a far sapere a sua Emin. per rimediarmi e per ricordarle al Re, acciò egli poi vi mettesse rimedio. Non m'era questa piccola pena e s'io non fossi caminato con passo possato et l'esperienza d'8 anni ch'io ero a sua Emin. non m'havesse illuminato a non pigliare facilmente foco, acceso da zelo, haverei preso de' belli granci et avanzato d'uffici ben odiosi contro de'primi della Corte e le loro cariche. Nulla di meno dando io fede ad un rapporto, lo volsi discutere con sua Emin. e pesato per molte ragioni fu trovato falso, egli che già haveva havuto [...] e lo suponeva che da tutte le parti sarei assalito per parlarmi. S'alterò e mi disse che se volevo dare orecchie et ascoltare tutti, gli haverei portato de' questionii inutili et l'haverei oppresso nello stato che si trovava. Poi disse a Monsr. de Fregius queste formali parole : « Il mio confessore è un buon religioso, V./ dotto e zelante, ma ditegli che non si lasci/confondere dai rapporti ». Ma Monsig. de Fregius nel riferirmi ciò, mi disse che era ben difficile a non fare de' falsi passi e che egli stesso veniva di farne uno. Certo è che l'esperienza m'ha insegnato esser verissima la sentenza di Papa Giovanni 22 : *Vulgi opinione nihil a veritate remotius ; quidquid enim affirmat falsum est, quidquid negat verum est, quod laudat vituperabile est et quod vituperat laudabile est*, parlando in materia de' Principi.

Ma passiamo al terzo punto di non minore delicatezza. Difficilissimo era trattare con sua Emin. Era avvedutissimo, fine e penetrava tutte le cose sino in fondo ; al vedere una persona sapeva quanto voleva : eloquente nel parlare, forte nel persuadere e più significava lui in due parole che un altro in venti. Haveva un ascendente che ogn'uno temeva ala sua presenza. Il Re lo rispettava come padre. Ma bensì gentilissimo nel trattare, ne mai si partiva alcuno da lui che non fosse persuaso dalle sue ragioni et legato dalle sue gentilezze. Era di retta inten-

et Lespolette, deux personnages qui ont la haute main sur toute la partie matérielle de la maison où réside le Cardinal et qui sont au courant de toutes ses organisations particulières. Brienne dans ses *Mémoires*, op. cit., p. 32, fait état d'une conversation qu'il eut avec Bernouin qui ne quittait pas le Cardinal.

3. Le Père del Monaco est mort fin 1651 ; le Père Angelo Bissaro a été chargé de le remplacer auprès du Cardinal en 1652-1653 ce qui explique le chiffre de huit années que le Père Confesseur déclare avoir passées au service de Mazarin.

4. Joseph-Zongo Ondedei (1603-1674) est né à Pesaro, étudiant à Bologne, docteur en droit canonique. Il rencontra Mazarin à Avignon et se lia avec lui d'une intime amitié. Il suivit le Cardinal en France et le servit dans les circonstances les plus dramatiques : pendant la Fronde, il demeura à Paris et tint

textuelles : « Mon confesseur est un bon religieux, savant et plein de zèle, mais dites-lui de ne pas se laisser déborder par les rapports. ». Mais Mgr. de Fréjus qui me le rapportait, me dit qu'il était bien difficile de ne pas faire de faux pas et que lui-même venait d'en faire un. Ce qui est certain, c'est que l'expérience m'a enseigné que la sentence du Pape Jean XXII est tout à fait vraie : « Vulgi opinione nihil a veritate remotius ; quidquid enim affirmat falsum est, quidquid negat verum est, quod laudat vituperabile est et quod vituperat laudabile est »¹ parlant en matière des Princes.

Mais venons-en au troisième point non moins délicat. Il était extrêmement difficile de traiter avec S.E. Elle était extrêmement avisée et subtile ; elle allait au plus profond des choses. Il lui suffisait de voir une personne pour savoir ce que celle-ci voulait ; [S.E.] parlait avec éloquence, persuadait fortement ; elle exprimait plus en deux mots qu'un autre en vingt. Elle avait un ascendant que chacun devant elle redoutait. Le Roi la respectait comme un père². Mais son entretien était très aimable et nul ne la quittait jamais sans être persuadé par ses raisons et lié par sa gentillesse³. Ses intentions étaient droites ; elle ne pouvait dire du mal de personne et je sais de source sûre que plus d'un qui auraient dû perdre la vie si on avait laissé se faire la justice ont eu d'elle le bénéfice du temps sans qu'elle y eût aucun intérêt hormis celui de sa naturelle pitié, ne pouvant haïr même ses propres ennemis. Qui voulait faire le malin ne devinait rien avec elle et D. Luis de Haro⁴, durant les traités de Paix, a dit nettement qu'il ne voulait pas discuter avec S.E. mais qu'il proposait les résolutions pendant l'entrevue qu'il avait avec elle à cet effet et une fois données les raisons de part et d'autre, il les représentait au Conseil si elles ne

Mazarin au courant des événements. Nommé évêque de Fréjus en 1655 (Archivio Segreto Vaticano, Proces. Cons. 54, fol. 672 r-868 v°), sa promotion se heurte à de grosses difficultés, du côté de la Curie, malgré les témoignages favorables portés en sa faveur. De fait, Ondedei semble avoir été une créature du cardinal Antoine Barberini, placée comme secrétaire auprès de Mazarin ; il ne fut pas toujours à l'abri de tout reproche. Mais élevé à l'épiscopat, il reçut l'ordination sacerdotale et la consécration épiscopale et signala son passage à Fréjus par une action pastorale avisée. Il approuva l'apparition de saint Joseph au Mont Verdalle en juin 1660 près du sanctuaire de Notre-Dame de Grâce de Cotignac, où la cour était venue en pèlerinage d'actions de grâces quelques mois auparavant pour remercier le Ciel de la naissance de Louis XIV. On peut voir sur lui mais uniquement comme évêque de Fréjus : Girardin (Jacques-Félix de), *Histoire de la ville et de l'église de Fréjus*, Paris, 1729, 2 vol., in-12° ; Espitalier, *Les Evêques de Fréjus*, Draguignan, 1898, in-4°, 535 p. Ondedei est un des personnages les plus importants de la vie politique de Mazarin mais il est pratiquement inconnu. Il a participé au gouvernement de Mazarin pendant la Fronde et a été mêlé à toutes ses négociations malgré les réserves que le Cardinal observait à son égard.

1. Sol (chanoine Eugène), *Un des plus grands papes de l'histoire Jean XXII*, Paris, 1948, in-8°, 96 p. Jacques Duèze, né à Cahors, devenu pape en 1316 sous le nom de Jean XXII, se signala par l'action qu'il mena en faveur de la réforme de l'Eglise, la force et l'abondance de son enseignement. Il figure avec honneur parmi les pontifes d'Avignon qui furent tous de grande qualité. D'après M^{me} Rambaud-Buhot, spécialiste de droit canon, la sentence dont il est question ici, paraît avoir été prononcée au cours des démêlés du pontife avec Louis de Bavière, élu empereur sans l'assentiment du pape. Marsile de Padoue et Jean de Jadun ayant dans le *Defensor Pacis* affirmé la suprématie de l'Empire sur

zione et non poteva sentire dir male d'alcuno, et io so di certo che a diversi che lasciando camminare la giustitia potean esser puniti della vita egli ha preso il beneficio del tempo senza havere seco alcun interesse che della sua pietà naturale, che non poteva odiare li stessi suoi nemici. Chi voleva fare il fine non indovinava con lui et D. Luis de Aro nelli trattati della Pace disse chiaramente che non voleva disputare con sua Emin., ma proponeva le cose risolte nel consiglio che haveva con lui a questo effetto et passate le ragioni dall'una parte a l'altra le riportava nel consiglio se non si accordavano. Hor io mi son servito della massima del Savio (10,9.): qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter; così non ho mai incontrato difficoltà nell' ufficio mio. E nel principio, copiai ciò che dice Lugo nell' obbligo del confessore del Principe et il Bellarmino, *De officio principis erga confessarium*, e glielo

fol. 6/ diedi a legere et lo trovò buono et notò bene/la sentenza del Ecclesiastico che il Bellarmino porta : *quod si confessarius timet principem vel ministros offendere, audiat spiritum sanctum dicentem : noli fieri iudex, nisi valeas virtute irrumperere iniquitatem ne forte extimeas faciem potentis*. La mia difficoltà dunque non è stato trattare con sua Emin. in sanità, ma in questo tempo dell'infermità morale vi erano bene delle misure a prendere.

Il male di sua Emin. era di tal natura, che non si poteva mai pigliare certe determinazioni, quasi sino alla morte, et per dire il vero credo che li medici medemi non l'habbino saputo prendere ancorchè professassero in contrario. So bene che sino quasi all'ultimo hanno sempre affermato che non haveva febre, ma certa ingegalità di polso che nasceva dalla difficoltà di respirare, ch'era il suo principale male, sino che si formò l'idropisia. Ma poi aparte doppio morte si trovò il

le Saint-Siège, Jean XXII réfuta cette erreur dans la Constitution *Licet juxta doctrinam* du 23 octobre 1327.

2. Deux éléments permettent de comprendre le sens de cette phrase : 1° Mazarin accomplit à l'égard de Louis XIV les fonctions d'un père comme lui avait demandé Louis XIII à son lit de mort ; 2° En faisant de Mazarin le parrain de Louis XIV le roi défunt entendait marquer sa volonté de lui voir assumer les fonctions les plus hautes d'un éducateur. Le Père Léon dans son Oraison citée a marqué nettement la pensée de Louis XIII et le rôle de Mazarin (p. 11-13) ; Pietro Bonzi dans sa dépêche du 11 mars 1661 au Grand Duc de Toscane, souligne l'affection qui unissait Louis XIV à son parrain après avoir rapporté les conseils que Mazarin donna au souverain, il écrit que le roi se conformera à ces avis « *perche haveva trovato (il Cardinale) bambino et che l'amava teneramente* ».

3. L'habileté du Cardinal est si généralement reconnue que, dès 1655-1656, la Reine et le jeune Roi le laissent entièrement libre de ses décisions. Sa force de conviction est telle qu'il tourne, s'il le faut pour limiter les prétentions, les esprits à son gré. Cf. Turenne, *Mémoires*, éd. Société de l'Histoire de France, t. II, p. 42 : « Cet hiver [1655-1656], se passa dans une entière dépendance du Roy et de la Reine pour M. le Cardinal qui avoit tousjours une grande considération pour M. de Turenne, lequel savoit autant que personne les interests de la Cour les plus cachés ; et assurément dans une affaire difficile, il eust eu la principale confiance ; mais M. le Cardinal, n'estant nullement contraint ni par le Roy, ni par la Reyne, et ayant une parfoite cognoissance de tous les esprits de la Cour, vivoit selon les sentimens dans lesquels il savoit qu'un chacun estoit, ayant cette manière fort particulière de mener les esprits à son point et de leur faire prétendre plus ou moins de choses, selon qu'il cognoist qu'ils les souhaitent avec plus ou moins d'ardeur. »

4. Don Luis de Haro (1598-1661), homme d'Etat espagnol, premier ministre de Philippe IV, négocia avec Mazarin la paix des Pyrénées.

s'accordaient pas. Je me suis servi alors de la maxime du Sage (10-9) : « qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter », si bien que je n'ai jamais rencontré de difficultés dans l'accomplissement de ma charge. Et au début j'imitais ce que dit Lugo sur l'obligation du confesseur d'un Prince¹ et Bellarmin², *De officio principis erga confessarium*, et je le lui ai donné à lire ; elle l'approuva et remarqua particulièrement la sentence de l'Ecclésiaste que cite Bellarmin : « quod si confessarius timet principem vel minitros offendere, audiat spiritum sanctum dicentem : noli fieri iudex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitatem ne forte extimeas faciem potentis » Je n'ai donc pas éprouvé de difficulté à traiter avec S.E. tant qu'elle a été bien portante mais en ce temps de maladie morale il y avait bien des mesures à prendre.

La maladie de S.E. était d'une nature telle qu'on n'a jamais pu prendre de détermination presque jusqu'à sa mort et pour dire la vérité je crois que même les médecins n'ont pas su la traiter, malgré leurs affirmations contraires³. Je sais bien que presque jusqu'à la fin ils ont affirmé que S.E. n'avait pas de fièvre, mais une certaine inégalité du pouls qui provenait d'une respiration difficile, qui était sa principale maladie jusqu'à ce que l'hydropisie se soit déclarée. Mais après la mort on trouva le poumon abimé, le foie sec, mais une grande quantité de matière cérébrale, fort bien disposée. Beaucoup veulent que l'hydropisie et le poumon aient eu pour origine les 80 lavements⁴ qu'on lui a donnés en plus des petits remèdes et par quatre fois le vin médical qui est une préparation d'antimoine. Maladie par très extraordinaire parce que vous le voyiez tantôt ressuscité, tantôt mort. [S.E.] sortait en carrosse ou en chaise dans le bois et puis le matin suivant, elle était en train de mourir. Mais évidemment les remèdes l'ont tuée, car bien que le jour des soins et le lendemain l'effet eût été admirable, néanmoins il se faisait ensuite une si grande aggravation qu'on en restait étonné. Mais ses forces restèrent toujours intactes ; jusques deux jours avant la mort elle se levait seule du lit ; le jugement resta aussi fort que lorsqu'elle était en bonne santé. Quelquefois la respiration se bloquait de telle sorte que plusieurs fois, assise sur sa chaise, seule près du feu, elle serait tombée dans le feu si son valet de chambre ne l'avait retenue⁵. Parmi ces épreuves je ne lui ai jamais entendu

1. Jean de Lugo (1583-1660) cardinal, de la Compagnie de Jésus. C'est un des maîtres de la théologie scolastique moderne. « Après saint Thomas, écrit saint Alphonse de Liguori, il n'y a rien d'exagéré à le mettre en premier rang parmi les autres théologiens tant les raisons personnelles et neuves qu'il apporte à la solution des questions sont à la racine des difficultés et ne se laissent point aisément réfuter. » Pour cette citation, cf. *Opera omnia*, Venise, 1718, vol. IV, *De sacramento penitentiae, disputationes XXII*, sectio I, n° 37, p. 338.

2. Saint Robert Bellarmin, *Opera omnia*, Naples, 1862, t. VI, ch. VI, p. 513. Saint Robert Bellarmin, évêque et docteur de l'Eglise. Entré dans la Compagnie de Jésus, il se distingua dans l'enseignement, la controverse et toutes les fonctions ecclésiastiques. Cardinal, archevêque de Capoue, puis Cardinal de Curie, il participa à toutes les affaires du temps. Une bibliographie utile se trouve dans les *Vies des Saints par les R.R. P.P. Bénédictins de Paris*, Paris, 1947, t. V, p. 279. La citation est tirée du traité *De officio principis christiani libri tres* paru à Rome et à Anvers en 1619. Il a été composé par Bellarmin à la demande des Jésuites polonais. Il est dédié à Ladislas fils de Sigismond III. Le Cardinal développe les obligations d'un roi chrétien envers Dieu, envers les inférieurs, envers ses égaux, envers lui-même ; il propose comme modèles huit princes ou chefs de l'Ancien Testament et dix du Nouveau dans une série de courtes biographies.

polmone guasto, il fegato secco, ma le cervella in gran copia et in perfettissima dispositione. Molti vogliono che l'idropisia et il polmone habbino havuto il suo origine da' 80 medicine formali che gli hanno dato oltre li piccioli rimedii et 4 volte il vino medicato cioè l'antimonio preparato. Infermità stravagantissima, poichè hora il vedevate risussitato, hora morto. Usciva in carrozza ò in sedia per il bosco et poi si trattava di morire la mattina seguente. Ma evidentemente le medicine l'hanno amazzato, poichè ancorchè il giorno della medicina et il giorno appresso rendeva mirabil'effetto, nulla di meno faceva poi un peggioramento sì grande che faceva restare atoniti. Le forze però corporali sempre entiere; sino due giorni avanti la morte, si levava solo da letto; il giudicio sì forte come sano. La respiratione qualche volta si chiudeva in modo che più volte essendo su la sedia solo vicino al fuoco saltava nel fuoco se il suo valetto di camera non lo teneva. Fra tutte queste pene non gli ho mai sentito a dire una parola d'impazienza. Un male sì sregolato sregolava le mie misure, et benchè gli parlasse della morte con gran franchezza et intrepidezza nulla di v./ meno il parlare de' medici era sì alieno et tutto contrario, che non potevo con fondamento trattare di prossima dispositione, mentre la confessione non solo generale ma frequenti riconciliationi havevano posto la coscienza a coperto. Quantum moraliter iudicari potest.

Continuai dunque a disporlo con la lettura del Granata, con lettioni proprie a questo stato, che si faceva quasi tutte le sere a cui seguiva il recitare il misere [sic], alternatamente con lui, e sempre si terminava con l'oratione del B. Gaetano, al quale egli non chiese mai la gratia della sanità, ma ciò che Dio conosceva essere più espediente per la salute dell'anima sua; si essercitava spesso nelle tre virtù theologali, et sopra ciò faceva de' bellissimi atti, così di contritione, et conformità con la divina volontà. Subito ch'arrivai a Vincenna li fecci mandare a dispensare a' poveri da quindici mila franchi. Le sere che non poteva sentire leggere, entravo con D. Camillo et si scorreva di divotione, quasi sempre sul soggetto della morte, vanità del mondo etc. Poi si divertiva con discorrere del nostro istituto, fabbrica della chiesa et particolari suoi disegni se fosse vissuto per adornare la chiesa, di modo che prese un affetto sì cordiale alla Religione et concepì una

3. Sur les médecins qui soignaient Mazarin, voir *infra*, p. 115, n. 4.

4. Le mot *medicina*, signifiant purge ou clystère en même temps que remède, il semble que le sens de lavement puisse se déduire de l'adjonction de l'adjectif *formale*. Nous devons cette interprétation à l'obligeance de M. A. Pézard, professeur au Collège de France qui a bien voulu nous donner ces précisions. (*Note du traducteur.*)

5. Ce fait est rapporté dans Brienne le jeune, *Mémoires*, II, p. 32 : « Il étoit si pénétré de l'arrêt qu'avoit prononcé Guénault contre lui, que souvent lorsqu'il étoit seul (et je le dis pour l'avoir oui plus d'une fois) il se reveilloit tout en sursaut de sa profonde rêverie et disoit d'un ton lamentable : « Guénault l'a dit ; Guénault l'a dit. » Une fois, entre autres (et c'étoit plus d'un mois avant sa mort) que j'attendois dans sa garde robe pour lui parler d'une affaire pressée, il sommeilloit dans son fauteuil de malade, devant le feu, et son corps étoit si faible que sa tête sembloit à tous coups aller tomber dans la cheminée. Cela me fit peur et j'avertis Bernouin, son premier valet de chambre, d'y prendre garde. Il le réveilla donc doucement, et l'ayant remis sur son séant, lui dit : « Bon courage, Monseigneur, il n'y a rien encore de désespéré. — Ah, Bernouin, reprit le Cardinal, en soupirant, Guénault l'a dit, il faut mourir ; Guénault l'a dit. »

prononcer un seul mot impatient. Un mal si déréglé déréglait mes mesures et bien que je lui parlasse de la mort avec grande franchise et intrépidité, néanmoins le dire des médecins [en] était si éloigné et tout opposé que je ne pouvais avec fondement parler de préparation prochaine tandis que non seulement la confession générale mais de fréquentes réconciliations avaient mis à couvert sa conscience¹. Quantum moraliter judicari potest.

Je continuai donc à la préparer en lui lisant dans Grenade des passages qui convenaient à cet état, lectures qui se faisaient presque tous les soirs et on terminait toujours par l'oraison du Bx Gaétan², auquel [S.E.] ne demanda jamais la grâce de la santé mais ce que Dieu savait être le plus expédient pour le salut de son âme ; elle s'exerçait souvent aux trois vertus théologiques et après cela elle faisait de très beaux actes comme de contrition et de soumission à la divine volonté. Aussitôt après mon arrivée à Vincennes je lui fis distribuer aux pauvres quinze mille francs. Les soirs où elle ne pouvait entendre lire, j'entrais avec D. Camillo et on parlait de dévotion presque toujours de la mort, de la vanité du monde, etc... Puis elle se distrait en parlant de notre institut, de la construction de l'église³ et de ses projets particuliers pour orner l'église si elle avait vécu, de telle sorte qu'elle conçut une véritable affection pour l'Ordre et une grande estime comme elle le prouva dans les discours qu'elle tint plusieurs fois avec leurs Majestés, en le nommant un Ordre vraiment digne, admirable, plein de sujets d'édification et de savants⁴. Après sa mort, j'ai su qu'elle avait fait faire la donation d'une bonne somme en plus des cent mille écus mais doucement on l'a fait enlever avant la signature⁵.

Pour le reste, je m'efforçais de tirer des médecins des détails précis, mais ce ne fut jamais possible. Leurs consultations toujours à huis-clos sans arbitre, leur verdict public étaient toujours très éloignés du danger de mort et donnaient à S.E. l'assurance de guérir. Par ailleurs on voyait de toute évidence qu'elle déclinait. Toute la Cour trépignait contre eux et c'étaient de très belles comédies de les entendre attaqués par les premiers seigneurs qui les traitaient d'ignorants et d'adulateurs effrontés. L'un d'eux quand on lui dit qu'ils ne connaissaient pas la maladie, répondit : « Nous la connaissons aussi bien que si nous voyions à l'intérieur du corps. » C'est une grande

1. Le Père Angelo Bissaro revient sur la question de la confession générale et sur les nombreuses confessions qu'avait effectuées et qu'effectuait le Cardinal.

2. Gaétan de Thiene, fondateur des Théatins, fut béatifié par Urbain VIII en 1629 et canonisé en 1671 par Clément X. Louis XIV poussa beaucoup à la canonisation du bienheureux ; il écrivit dans ce sens le 18 novembre 1655 à Alexandre VII. Cf. Magenis (Cayetano-Maria), *Nuova e copiosa dell'ammirabile ed apostolica Vita di San Gaetano Tiene, Patriarca de' Chierici Regolari*, Venise, 1726 ; autre édition à Naples, en 1845, par Tibet (Luis-Maria) C.R., « diligentemente riveduta e purgata di molti errori », p. 201-202 ; Zinelli (José-Maria), C.R. *Memorie istoriche della Vita di San Gaetano Thiene, Fondatore e Patriarca dei Chierici Regolari...* coll' appendice di vari Monumenti spettanti al Santo, Venise, 1753, p. 173-174 ; E. Benedetti note les mêmes signes de dévotion du Cardinal envers le bienheureux Gaétan.

3. L'histoire de la construction de Sainte-Anne la Royale est assez mouvementée. Sur toute cette affaire, voir Piganiol de la Force, *Description de Paris* (Paris, 1765), t. VIII, p. 295-300. Cette église s'élevait à l'emplacement du 17

stima grande come dimostrò ne' discorsi che più volte tene con loro Maestà, dandole titoli d'una Religione veramente degna, mirabile, piena di soggetti di edificatione et dotti. Doppo la morte ho saputo che haveva fatto fare la donatione di buona somma sopra li cento mille scudi, ma con bel modo vi fu fatta levare prima di segnarla.

Per fare il resto procurai tirare da medici una notizia particolare, ma non fu mai possibile. Le loro consulte sempre chiusi senza arbitri, il loro parlare in publico sempre lontanissimo da pericolo di morte, et a sua Emin. ogni sicurezza di guarire. Per l'altra parte si vedeva evidentemente il dicadimento. Tutta la corte strepitava contro di loro ; et erano bellissime comedie a sentirli attaccare da primi sig.ri, e sgridarli d'ignoranti e di adulatori sfacciati. Uno di loro quando gli dissero che non conoscevano il male, rispose: « Lo conosciamo così bene
fol. 7/ come se vedessimo/di dentro il suo corpo ». E' una grande infelicità de' grandi vedere la confusione. Ogn'uno proponeva il suo medico per il migliore. (Noi a buon conto faccissimo entrare il nostro il cui parere non havendo voluto li altri seguitarlo, egli scrisse la qualità del male di sua Emin. et sigillò la carta piegata, e la diede a noi a conservare, e doppo la morte di sua Emin. l'aperse et ce la lesse, et si trovò giustamente come l'havevano scoperto nell'aprirlo). Molti proponevano de' empirici che con secreti volevano guarirlo, ma non acconsentendo il Re nè il medemo sig. Cardinale che pigliasse remedii senza sapere l'ingredienti ; bisognava fossero da' medici esaminati ; tutto andava in dispute alla presenza del Re e di tutti noi nella guardarobba. Non si può dire il buon Re con che diligenza et affetto ciò faceva, voleva ben spesso vedere egli le operationi delle medicine. Vi furono condotti molti, ma niuno potè superare l'assoluta contradictione de' medici. Ma io che farò fra tante confusioni ? Poichè le cose andavano di male in peggio, mi risolsi d'attaccare li medici ancor io. Fu da 20 giorni avanti la morte, chiamatili in disparte cinque di loro, i più principali, e fra questi il primo medico del Re ; le disse che ancorchè credessi certo che nel loro operare non ingannassero le loro coscienze, nulla di meno havevo grand'occasione di temere che qualche sprovisto accidente n'abbreviasse il tempo contro le loro et mia credenza, che vedendossi sua Emin. a camminare a gran passi alla morte, pareva molto ch'essi parlassero d'altro lin-

du quai Voltaire et 26 rue de Lille (VI^e arrondissement). Cette église fut bâtie à partir de 1662 sur les plans trop vastes du Père théatin Camillo Guarini. Parallèle à la Seine et comprise entre le quai Voltaire et la rue de Lille, l'énorme église resta inachevée, sa croisée seule ayant été construite. Elle possédait par contre deux entrées établies au XVIII^e siècle sur les plans de Desmaisons : la première donnant sur le quai et qui utilisait une formule jésuite assez banale, et la seconde qui a subsisté, rue de Lille, de conception plus originale et où se voit aujourd'hui un bel ange nu porté par des nuages. Le grand vestibule de celle-ci est toujours intact, mais tient prosaïquement lieu de remise, Cf. Yvan Christ, *Les Eglises parisiennes actuelles et disparues* (Paris, 1947), p. 34 et pl. 58.

4. A la mort de Mazarin l'ordre théatin qui comptait une centaine d'années d'existence était déjà riche en saints, en savants et en auteurs spirituels ; il avait activement participé à la Réforme catholique et à la fondation de la Congrégation de la Propaganda Fide pour les missions en pays infidèles.

5. Les dispositions testamentaires prises par Mazarin en faveur des Théatins furent très inégalement exécutées d'où la série de complications financières qui accablèrent les Pères dans les années qui suivirent.

tristesse pour les grands de voir cette confusion. Chacun proposait son médecin comme le meilleur. (En fin de compte nous fîmes entrer le nôtre dont les autres n'avaient pas voulu suivre l'opinion ; il écrivit le genre de maladie de S.E., cacheta le papier plié et nous le donna à conserver et après la mort de S.E., il l'ouvrit, nous le lût et on trouva justement ce qui se révéla à l'autopsie). Beaucoup proposaient des empiriques dont le secret aurait dû guérir S.E. mais le Roi ne consentait pas plus que M. le Cardinal qu'il prenne des remèdes sans en connaître les ingrédients ; il fallait qu'ils fussent examinés par les médecins ; tout tournait en dispute en présence du Roi et de nous tous dans la Garde Robe. On ne peut pas dire avec quelle diligence et quelle affection le Roi faisait cette besogne et très souvent il voulait voir lui-même les effets des remèdes¹. On en amena beaucoup mais aucun ne put vaincre l'absolue opposition des médecins. Mais pour moi que devais-je faire parmi tant de confusion ? Puisque les choses allaient de mal en pis je me résolus de harceler les médecins moi aussi. Vingt jours avant la mort j'appelai à part cinq d'entre eux les plus importants et parmi eux le premier médecin du Roi ; je leur dis que bien que leur façon de faire ne trompât pas leurs consciences, néanmoins j'avais grand lieu de craindre qu'un accident imprévu n'abrégât le temps contre leur opinion et la mienne et que voyant S.E. marcher à grands pas à la mort, cela paraissait très étrange qu'ils tinssent un autre langage, qu'ils pouvaient bien sans moi faire ce qu'ils estimaient bon selon l'art, mais que moi je ne pouvais bien remplir ma fonction sans eux. Leur affaire était très importante mais la mienne bien plus encore ; que S.E. avait en toute confiance placé son intérêt spirituel entre mes mains et que je n'aurais pas de difficultés de dire en temps voulu ces mots : « *Dispone domui tuae quia morieris et non vives*² », mais qu'il n'y avait pas apparence que mes paroles trouvaissent crédit tant que non seulement ils ne les appuyaient pas mais les contariaient et que si S.E. me faisait l'honneur d'une confiance entière, il fallait que j'eusse un soin prudent pour me la conserver et ne pas l'exposer en faisant des propositions jugées indiscrètes ; que pour cela je chargeais leurs consciences et je protestais devant Dieu et leurs maîtres si S.E. mourait sans testament, viatique et extrême onction. Ils se turent quelques instants en se regardant les uns les autres ; le plus vieux répondit au nom de tous que leurs consciences n'appréhendaient pas un accident imprévu, que la maladie de S.E. n'était en aucun point dangereuse pour le présent, que j'aurais assez de temps pour songer aux sacrements et que j'en serais averti commodément et que je n'avais qu'à me reposer sur eux. Un autre de grand crédit³ ajouta : « Père, je vous promets sur ma vie que vous ne serez pas

1. Giuseppe Castelli dans son *Itinerario* complète la description amorcée par cette phrase : « Mi occorre di piu dire, per eterna gloria d'un tanto Ministro, che durante la sua longa infermita, non fu mai privo dell' assistenza delle R.R.M.M. anzi dalla Regina Madre, con le proprie mani gl'erano apprestati pretiosi elixir-farmaci, e elle medema porgendogli a lambire, dava a divedere la gran stima, che faceva della salute d'un contant' uomo. Il Re istesso vedendolo agonizante, se n'uscì dalla camera del moribondo, e con un fazoletto a gl'occhi volle celare a gl' Astanti le pregnantì lagrime, che a mille a mille grondarono sul reggio volto. E ben' a raggione, mentre si vedeva restar privo d'un così buon Ministro che suo Padre l'haveva lasciato herede d'un così bel Regno ; ma pero pieno

guaggio, ch'essi potevano bene senza di me fare ciò che stimavano bene secondo l'arte, ma io non potevo fare bene l'ufficio mio senza di loro. Il loro affare era importante, ma il mio importantissimo; che sua Emin. aveva con ogni confidenza posto nelle mie mani il suo interesse spirituale, et ch'io non haverei trovata difficoltà a suo tempo d'avanzare quelle parole: « Dispose domui tuae quia morieris et non vives », ma che non vi era apparenza ch'il mio parlare trovasse credito mentre non solo non era appoggiato da loro, ma contrariato, e v./ che se sua Emin. mi faceva l'honore d'una intiera confidenza/ bisognava che avesse ogni prudente risguardo per conservarmela, e non esporla con avanzare proposizioni giudicate indiscrete; che perciò incaricavo le loro conscienze et mi protestavo avanti Dio et li huomini sopra di loro se sua Emin. moriva senza il testamento, Viatico et oglio santo. Restarono un poco e guardandosi fra di loro; il più vecchio rispose a nome di tutti che le loro conscienze non temevano d'ogni sprovisto accidente, che il male di sua Emin. non era in conto alcuno pericoloso al presente, che haverei havuto assai tempo per pensare a sacramenti e ne sarei avertito commodamente, et mi quietassi sopra di loro. Un altro di loro di gran credito mi soggiunse: « Padre, vi prometto sopra la mia vita, che non sarete preso alla sprovvista; vi è del tempo, io v'avvertirò » (ne rissi bene perchè egli v'incapò benissimo). Mi parve per ogni regola di prudenza potessi quietarmi, et sopra tutto per la corte questo protestare fu molto lodato. Ma un medico che non si trovò all'ora della protesta e che nella consulta volse parlare d'altro linguaggio e dire il suo sentimento sopra il male di sua Emin. da esso giudicato disperato, fu dall'altri fischiato, mi disse all'orecchie: « Padre mio, guardate a' casi vostri, poveri pazzarelli, come sono venduti dall'adulatione! Le consulte si fanno più per complimento di seguire il parer del primo medico che per la verità ». Entrai dunque a sua Emin., li chiesi come si trovava, che opinione haveva egli del suo male et che gli dicevano li medici. Mi rispose: « Li medici di 4 quarti ne vedono 3 di speranze; e questi m'assicurano che guarirò, ma io ne dubito ». « Io ancora lo spero, gli risposi, ma in un affare di tanta importanza, bisogna appigliarsi alla parte più sicura. V. Emin. ha bisogno di riposo la notte, e se dorme, guarirà. Crederei che meglio lo farebbe se si mettesse a coperto d'ogni timore di sorpresa, disponendo del suo con il testamento, che non potendo che essere di qualche travaglio, se il male crescesse (che Dio non voglia), non potrà applicarvi come hora ». Li piacque quella proposta, et cominciò subito quel giorno, et è stata una machina così lunga / che è durata sino a tre giorni avanti la morte. Nel testamento io non mi son meschiato, ma solo seguendo l'avvertimento del nostro Gio. Pietro Caraf-

di turbolenze, questo gli l'haveva ristabilito et ampliato. » Castelli (Giuseppe), *Itinerario e sincero racconto del viaggio fatto dall' altezza serenissima del Signor Principe di Parma Alessandro Farnese per la Francia, Inghilterra, Olanda, Flandra e Spagna* (Venise, 1665), p. 30.

2. IV^e Livre des Rois, Ch. XX, 1. — Ezéchias malade à mort est visité par le prophète Isaïe.

3. Ce médecin de grand crédit est M. Esprit. Cette identification résulte des observations faites par M^{lle} Laurain dans son étude critique de la *Relation de M. Joly*, cf. *infra*, p. 116, n. 2.

pris au dépourvu, il y a le temps et c'est moi qui vous en avertirai » (j'en ris de tout cœur parce qu'il s'est bel et bien trompé). Il me parut qu'en toute prudence je pouvais me tranquilliser et par-dessus tout, la Cour loua grandement cette consultation. Mais un médecin qui n'était pas présent à cette déclaration et qui, durant la consultation voulut tenir un autre langage et dire son sentiment sur la maladie de S.E. par lui jugée désespérée et qui fut hué par les autres, me dit à l'oreille : « Mon Père, attention à vous ! Pauvres petits fous, comme ils sont tenus par le désir de flatter à tel point que c'est plus pour faire des compliments de son avis au premier médecin que pour la vérité que se font les consultations ». J'entrai donc chez S.E., je lui demandais comment elle se trouvait, quelle opinion elle avait de sa maladie et ce que lui disaient les médecins. Elle me répondit : « Les médecins voient trois chances d'espoir sur quatre et ils m'assurent que je guérirai, mais moi j'en doute. — Moi aussi je l'espère, lui répondis-je, mais dans une affaire d'une telle importance, il faut s'attacher au parti le plus sûr. V.E. a besoin de repos la nuit et si elle dort, elle guérira. Je crois qu'elle ferait mieux si elle se mettait à couvert d'un désagrément imprévu en disposant de son bien par un testament, car si le mal augmentait (ce qu'à Dieu ne plaise), le testament ne pourrait être que laborieux et V.E. ne pourrait pas s'y appliquer comme maintenant ». Cette proposition lui plut et cela a été une affaire si longue qu'elle a duré jusques 3 jours avant la mort. Du testament je ne me suis pas mêlé, mais suivant seulement l'avertissement de notre Gio-Pietro Caraffa¹ dans son histoire, j'ai remis d'une façon générale en mémoire ce qui me paraissait nécessaire à S.E. et encore moins ai-je dit mot de nos intérêts et la donation des cent mille écus est considérée à la Cour comme pure volonté de S.E., sans mon entremise et chacun nous plaint qu'elle ne nous ait pas laissé davantage. Me voilà donc à couvert sur un point principal. Restait le viatique, etc. Elle avait grand désir de communier par dévotion, mais elle estimait inconvenant de le faire dans sa chambre, au lit, tandis qu'elle espérait se relever bientôt de façon à pouvoir se faire porter tout près dans un couvent des Pères Minimes² pour entendre la messe. Elle sortit deux fois en carrosse et en chaise pour prendre l'air ; ainsi passèrent les jours jusqu'à la première semaine de Carême. Je pris occasion du premier vendredi de mars et la préparai à communier dans sa chambre pour honorer pieusement ce jour. Le mercredi elle se porta si bien qu'à minuit je m'en allais prendre du repos car il y avait plusieurs nuits que je ne l'avais fait. S.E. avait un médecin de garde la nuit, mais en plus de l'ordinaire un autre était là à son tour. Cette nuit-là, ce fut au tour de celui qui si franchement m'avait promis sur sa

2. Jean-Pierre Caraffa, le pape Paul IV. Il s'agit de ses paroles passées dans les Constitutions de l'ordre : *De administrandis sacramentis* : « Qui in lectis graviter aegrotant domi visitari de Superioris licentia poterunt, et Sacramentum eis Poenitentiae et Eucharistiae juxta optatum eis ministrari, piisque monitis instrui ac demum ad bene moriendum, ut se disponant, hortari. Caveant autem ne ad res temporales, ad facienda testamenta, ad ellemosynas erogandas, maxime si Religioni nostrae velint relinquere se admisceant, ut avaritiae non culpa tantum, sed omni prorsus suspicione careant. » *Constitutiones Congregationis Cleri-*

fa nell'istoria, diedi in generale quelli ricordi che mi parevano necessari a sua Emin., ne meno dissi mai parola del nostro interesse, e la donazione delli cento milla scudi è passata alla Corte per pura volontà di sua Emin. senza mia procura, che ogni uno ci compatisce che non ci habbi lasciato più. E venni (?) al coperto d'un punto prencipale. Vi restava il Viatico etc. Egli haveva gran desiderio di comunicarsi per divotione, ma non stimava conveniente farlo in camera nel letto, mentre sperava in breve rilevarsi in modo che potesse farsi portare a sentire la messa ad un convento de' Padri Minimi ivi vicino. Uscì due volte in carrozza et in sedia a pigliar aria; così passarono li giorni sino che vene la prima settimana di quaresima. Io presi l'occasione del primo venerdì di Marzo, et lo disposi a comunicarsi nella stanza per divotio [ne] di quel giorno. Il mercoledì si portò sì bene che su la mezza notte me n'andai a pigliare riposo ch'eran più notti che non l'havevo fatto. Haveva sua Emin. un medico di guardia la notte, ma oltre l'ordinario, un'altro v'assisteva in giro. Toccò quella notte a quello che con tanta franchezza su la sua vita m'haveva promesso che haverei del tempo e non sarei preso alla sprovista. Stavo io dormendo con quietezza d'animo credendo che sua Emin. facesse il simile, ma all'alba del giovedì fui chiamato con gran fretta; mi vestii et andai a trovare il medico che lo trovai ben stordito. « Padre, mi disse, sua Emin. sta male quanto può stare; poco è mancato che mi muora due volte nelle braccia; bisogna vedere di farlo comunicare ». « Per viatico? », dissi io. « Padre, se lo farete, tutta la compagnia (intendendo de' medici) vi sarà obligata », mi replicò. Entrato a sua Emin. lo trovai su la sedia con il capo così chino che quasi lo teneva su le genocchia. « V. Emin., le dissi, ha passato una cativa notte, et la veggio ben hora afflitta; ha bisogno che Dio fortifichi la sua pazienza; stimerei bene, se V. E. lo giudica, che facesse la comunione questa matina in luogo di domani ». « Lo vorrei bene, mi disse, ma son in postura sì indecente v./ che non ardirei ». « Se Dio gli leva la forza, gli dissi, / si contenta del sacrificio del cuore ». Sapevo che haveva preso brodo doppo mezza notte e che non poteva farla per divotione ma volli proporla per divotione per farlo cadere nel viatico. « Potrò farla, poichè ho preso medicamento doppo mezza notte? », mi replicò. « Per divotione non, (replicai), ma li accidenti del male, V. E. li vede sì violenti che farà santamente a pigliare il santo viatico ». All'hora mi guardò e disse: « Ma è tempo? Che dicono li medici? ». « Lo dico a V. E. per loro consiglio ». Stava presente Mr. de Fregius, quale pochi giorni prima fu chiesto da sua Emin. « Fregius (diss'egli) quanti giorni di vita mi date? ». Rispose Fregius: « Quanto a me, se V. E. ha da morire, sarà fra 15 giorni in circa, ma se passa l'equinotio, il male cambierà ». Hor levando la testa

corum Regularium ab Alexandro Peregrino capuano congregationis eiusdem Presbytero commentariis illustratae (Rome, 1628), ch. V, p. 70-71; dans la dernière édition des *Constitutions* (Rome, 1948), ch. VI, art. 45-46, p. 21.

3. Ce couvent de Minimes avait été établi en 1587 sur les instances du roi Henri III. Depuis le séjour de saint François de Paule en France sa renommée n'avait cessé de grandir; la famille royale l'honorait d'une manière spéciale. Sur ce couvent cf. Roberti (Giuseppe-Maria), *Disegno storico dell' Ordine de' Minimi* (1507-1902) (Rome, 1902), t. I, p. 204-205.

vie que j'aurai du temps et que je ne serai pas pris au dépourvu¹. J'étais en train de dormir avec tranquillité d'esprit, croyant que S.E. faisait de même mais à l'aube du jeudi, je fus appelé en grande hâte ; je m'habillais et j'allais trouver le médecin que je trouvais bien bouleversé : « Père, me dit-il, S.E. est aussi mal qu'elle peut l'être ; il s'en est fallu de peu qu'elle ne meure deux fois dans mes bras ; il faut penser à la faire communier. — En viatique, dis-je — Père si vous le faites, toute la compagnie (il voulait parler des médecins) vous en sera obligée » répliqua-t-il. Entré chez son E. je la trouvais sur sa chaise avec la tête si penchée qu'elle rejoignait les genoux. Je lui dis : « V.E. a passé une mauvaise nuit et je la vois maintenant bien affligée. Elle a besoin que Dieu fortifie sa patience. J'estimerai bien si V.E. le juge bon qu'elle fasse la communion ce matin au lieu de demain. — Je le voudrais bien, me dit-elle, mais je suis en position si indécente que je n'oserais pas — Si Dieu lui en ôte la force, lui dis-je, il se contente du sacrifice du cœur. » Je savais qu'elle avait pris un bouillon après minuit et qu'elle ne pouvait pas la faire par dévotion mais je voulus lui proposer de la faire par dévotion pour amener S.E. au viatique. « Pourrai-je la faire puisque j'ai pris un médicament après minuit ? » me répliqua-t-elle, « par dévotion, non, répliquai-je, mais l'évolution de la maladie est si violente, V.E. le voit elle-même, qu'elle agira saintement de prendre le saint viatique ». Alors elle me regarda et dit : « Mais est-ce l'heure ? Que disent les médecins ? — Je parle à V.E. suivant leur conseil ». Mgr. de Fréjus était là à qui peu de jours avant S.E. avait demandé : « Fréjus, dit-elle, combien de jours me donnez vous à vivre ? » Fréjus répondit : « Quant à moi si V.E. doit mourir, ce sera dans à peu près 15 jours, mais si elle passe l'équinoxe, la maladie va changer ». Alors levant la tête elle regarda Mgr. de Fréjus et lui dit en souriant : « Eh bien ! les 15 jours ne sont pas passés ». Elle reçut l'absolution D² avec grande dévotion et larmes. On appela le curé du château³ ; il dit la messe dans sa chambre et lui donna le viatique. Elle le reçut avec très grande dévotion et le discours qu'elle fit ensuite, traitant des bienfaits que Dieu lui avait accordés et s'accusant d'ingratitude fit pleurer tout le monde abondamment. Le jour elle alla mieux, le vendredi encore ; le samedi elle prit le vin médical et paraissait totalement remise, de sorte qu'on espérait une bonne nuit et moi qui ne dormais pas depuis deux nuits, je comptais bien dormir. Elle ordonna qu'on lui apportât son testament à lire dans l'idée de le signer ce soir-là⁴. L'histoire était longue ; elle avait beaucoup de changements à faire et comme elle était très pointilleuse sur les termes, elle les critiquait tous de sorte que minuit arriva et que la lecture n'était pas finie. Fatiguée elle congédia tout le monde et moi je m'en allais dormir avec bon espoir. Pendant la lecture du testament, il arriva un fait remarquable. M. Colbert s'était mis en tête de rattacher notre couvent au collège que S.E. laissait à fonder et au lieu d'y faire une église, il voulait que celle du collège fût la nôtre avec la seule permission aux prêtres qui

1. Il s'agit du médecin Esprit dont nous avons parlé plus haut.

2. Note D à la fin de la relation, p. 108.

3. Le Père Bissaro est ici imprécis : il ne s'agit pas du curé du château mais du trésorier de la Sainte Chapelle de Vincennes qui remplissait les fonctions de

mirò Mr. de Fregius et gli disse sorridendo : « Et bene li 15 giorni non sono passati ». Si reconciliò con gran divotione et lagrime. Fu chiamato il curato del Castello, celebrò nella sua stanza et lo comunicò per viatico. Lo prese con grandissima divotione, ma apresso il discorso che fecece tratando li beneficii che Dio gli haveva fatto et accusandosi d'ingratitude, fè pianger tutti dirottamente. Il giorno migliorò grandemente, il venerdì ancora ; sabbato prese il vino medicato e parve totalmente rimesso, in modo che si spettava una buona notte, et io ch'erano due notti che non dormivo, facevo conto dormir bene. Ordinò che gli fosse portato il testamento a leggere con pensiero di segnarlo quella sera. L'istoria era lunga ; molte cose vi haveva da mutare et come ch'era delicatissimo nelle frasi a tutte trovava da ridire, sì che si arrivò sino alla mezza notte che non si era finito di leggere. Egli stanco licentiò tutti, et io ancora m'andai a dormire con buon augurio. Nella lettura del testamento accade una cosa notabile. Mr. Colbert si era posto in testa di fare il nostro convento attaccato al collegio che sua Emin. lasciava si fondasse, et in vece di farci una chiesa, voleva che quella del collegio fosse la nostra chiesa, ma con il solo ordine (?) a preti che governavano et insegnavano nel collegio di dirgli la Messa, che sono preti dell'Università che odia i regolari. D. Camillo et io si opponemo a questo disegno / et ne parliamo a sua Emin., perche ci sarebbe un seminario di liti. Sua Emin. subito fu d'accordo con noi et detestò il pensiero di Mr. Colbert. Ciò non ostante parlando nel testamento del collegio vi mise : e se li Padri l'approveranno, la chiesa del collegio sarà la loro chiesa etc. Il Cardinale disse : « Non, non, levate questa clausula, voglio che li Padri habbino la loro chiesa a parte ». « Monsig. (disse Colbert) sarà con loro sodisfattione se si farà ». « Non, disse sua Emin., levatela ». Repplicò Colbert : « Ciò non li fa torto poichè è in loro arbitrio ». All'ora si posse in colera : « Li Padri non la vogliono, non la vogliono, levatela, vogliono la loro chiesa et io lo voglio ancora ». Così bisognò levare detta clausula. La notte D. Camillo vegliò. All'alba mi venne tutto afflitto, e per parte di Mr. Colbert mi solicitò a discendere, quale mi disse : « Padre, non vi è più rimedio, ma l'importante è che il testamento non è segnato ne la vostra donatione, et nello stato in che sua Emin. si trova non sò come farglielo segnare, et egli sta malissimo ». Io entrai e chiestolo come si portava, mi rispose : « Padre mio, io me ne vado, è fatto di me ». « V. E., risposi, dice tutto ciò ch'io gli potrei dire, non ha bisogno che alcuno le facci conoscere lo stato nel qual si trova. D'una cosa sola la supplico, che vogli ben considerare a quel "Vigilate" tanto raccomandatoci nel Vangelo e riservare questo tempo che gli resta a sentire bene ciò che Dio parlerà al suo cuore, può essere che Dio habbi ancora a dirgli qualche cosa per illuminare la sua coscienza, ma mentre V. E. sta ancora fra le occupationi temporali non potrà sentire quel parlare, che non si fa sentire che nella solitudine. Guardi bene che non meriti quella riprensione

curé du château. Voir Roy (Maurice), *La Sainte Chapelle du bois de Vincennes*, (Paris, 1912).

4. Le testament de Mazarin soulève un certain nombre de problèmes. Nous croyons savoir qu'un important travail est en préparation sur ce sujet.

gouvernaient et enseignaient dans le collège d'y dire la messe, prêtres qui sont de l'Université qui hait les réguliers. D. Camillo et moi nous opposâmes à ce dessein et nous en parlâmes à S.E. parce qu'il y aurait une pépinière de procès. S.E. fut immédiatement d'accord avec nous et réprouva le projet de M. Colbert. Malgré cela, parlant du collège dans le testament il mit « et si les Pères l'approuvent, l'Eglise du collège sera leur église », etc. Le Cardinal dit : « Non, non, ôtez cette clause, je veux que les Pères aient leur église à part. — Monseigneur dit Colbert, cela se fera avec leur approbation, si cela doit se faire. — Non, dit S.E., ôtez la ». Colbert répliqua : « Cela ne leur fait pas de tort puisque la décision dépend d'eux. » Alors elle se mit en colère : « Les Pères ne le veulent pas, ne le veulent pas, ôtez la. Ils veulent leur église et moi je la veux aussi ». Ainsi il fallut supprimer la dite clause¹. La nuit D. Camillo veilla. A l'aube il vint chez moi tout affligé et il me demanda de descendre de la part de M. Colbert qui me dit : « Père il n'y a plus d'espoir, mais l'important est que le testament n'est pas signé ni votre donation et dans l'état où S.E. se trouve, je ne sais pas comment le lui faire signer, elle est très mal ». Moi j'entrai et lui ayant demandé comment elle se portait, elle me répondit : « Mon Père, je m'en vais, c'en est fait de moi ». Je répondis : « V.E. dit tout ce que je pourrais lui dire, elle n'a besoin de personne qui lui fasse connaître l'état dans lequel elle se trouve. Je ne la supplie que d'une chose, c'est de bien vouloir considérer ce « Vigilate » qui nous est si recommandé dans l'Evangile et de réserver ce temps qui lui reste à écouter ce que Dieu lui dira dans son cœur ; il se peut que Dieu ait encore à lui dire quelque chose qui éclairera sa conscience mais tant que V.E. reste encore prise par les occupations temporelles, elle ne pourra pas entendre ces paroles qui ne se font entendre que dans la solitude. Qu'elle se garde de mériter ce reproche « Marta, Marta, sollicita es et turbaris erga plurima » mais qu'elle considère bien que « porro unum est necessarium »². V.E. veut trop de perfection aux choses. Si elle se portait bien, ce serait bien, mais dans l'état où elle est, il faut qu'elle fasse ce qu'elle peut. C'est pourquoi je la supplie d'en finir avec les affaires temporelles, de dire au roi ce qu'elle a à lui dire et de fermer la porte à toutes les visites ». Elle m'écoula avec grande attention et me dit ; « C'est vrai, Père, vous avez raison : porro unum est necessarium, je veux le faire. Je vous en prie appelez moi Colbert ». Ainsi ayant fait entrer M. Colbert, Fréjus et Le Tellier³ avec les notaires,

1. Le Cardinal sur le point de mourir fit venir à Vincennes Nicolas Le Vasseur et François Le Foin, notaires, et par devant eux passa un contrat le 6 mars 1661, par lequel il fonda un Collège pour l'éducation des gentilhommes et bourgeois de provinces récemment conquises ou retournées au domaine royal. Il voulait que parmi les soixante écoliers « qui doivent être entretenus et instruits dans ledit Collège, il y en ait quinze de Pignerol, territoire et vallées y jointes, et de l'Etat Ecclesiastique en Italie, préférant ceux de Pignerol, territoires et vallées y jointes à tous les autres ; les Romains ensuite et au défaut d'eux, ceux des autres provinces de l'Etat Ecclesiastique en Italie ; quinze du pays d'Alsace et autres pays d'Allemagne contigus ; vingt du pays de Flandres, Artois, Hainaut et Luxembourg et dix du pays de Roussillon, Conflent et Cerdagne. » Une clause des longs textes de la fondation prévoyait que le Principal et le Sous-Principal seraient toujours des Théatins, choisis par les vocaux de Sainte-Anne la Royale. Mais l'Université de Paris, jalouse de ses privilèges mutila le projet du Cardinal et mit son opposition absolue à l'entrée des Théatins ou de tous autres Religieux dans la direction du Collège. Ce Collège était connu sous

” Marta, Marta, sollicita es et turbaris erga plurima ”, ma consideri bene che ” porro unum est necessarium ”. V. E. vuole le cose in troppo gran perfettione. Se fosse sano, va bene, ma nello stato ch'è, bisogna facci ciò che può, et perciò la supplico terminare tutti li suoi affari temporali et dica al Re ciò che ha da dire e chiudere la porta a tutte le visite ». / M'ascolto con grand'attentione e mi disse : « E' vero padre, havete ragione : porro unum est necessarium, lo voglio fare ; vi prego : chiamatemi Colbert ». Così fatti entrare Mr. Colbert, Fregius et Tellier con li notari, avvenne poi il Re che vi stete più d'un hora solo, terminò il tutto.

Questa ultima attione in forma di parlare, m'ha dato un grandissimo credito et per Parigi si pubblicò con gran riputatione, e molti signori l'hanno voluto sapere da me se era il vero. Ma come si alterano sempre le cose, si è sparso che stando sua Emin. trattando i suoi affari temporali, io entrassi nella stanza gridando : « Marta, Marta etc », il che ancorchè sarebbe stato et troppo ardito et troppo indiscreto, nulla di meno fu molto applauso. Sino a questo punto, cioè sino a 3 giorni avanti la sua morte, siamo stati soli D. Camillo et io. Dovevassi far venire il curato, poichè in questi paesi hanno grand'approvazione e sarebbe stato scandalo che sua Emin. non l'havesse chiamato. Lo stimai anco necessario, poichè le belle dispositioni con le quali sua Emin. moriva meritavano testimonii a' quali il popolo potesse dare fede, poichè noi due soli non saressimo stati creduti, ma l'haverebbono credute nostre inventioni come interessati nella gloria di sua Emin. Ne mancano hora ancora molti che dicono sua Emin. esser morto da gran filosofo, cioè con intrepidezza, ma senza sentimenti di pietà. Fecci dunque chiamare il suo curato di Parigi, poichè questo del Castello non haveva habilità per tal fontione, et vi fu condotto anco un altro curato, che ha gran riputatione di assistere a' moribondi. Veramente a dire il vero, questi curati di Parigi fanno bene l'ufficio loro. Il lunedì li 7, li curati et io gli proponemmo l'oglio santo et lo prese con mirabil dispositione, seduto nella sua sedia. Li fu dato dal curato del Castello, quale nell'ungergli li occhi si confuse e non sapeva più trovare la forma, si chè havendo unto un occhio, fecce stare sua Emin. un pezzo con l'occhio chiuso, e l'altro aperto, al che mostrò gran pazienza. Io non l'abbandonai più. Sua Emin. stete nella sedia sino alla sera. Si confessò ancora una volta da me, benchè presente il curato. La sera volendosi mettere a letto, ove morì, lo presero

fol. 10

le nom de Collège Mazarin ou des Quatre-Nations. Il abrite aujourd'hui l'Institut de France. Cf. Franklin (Alfred), *Histoire de la Bibliothèque Mazarine et du Palais de l'Institut* (Paris, 1901), p. 131-220 ; sur les Théatins et le Collège, p. 188, 359 ; pièces concernant la fondation, p. 347-357 ; on les trouve encore dans Félibien et Lobineau, *Histoire de la ville de Paris*, t. II, p. 197-198 a, 203 a-b, 204 a-b ; à compléter par 205 b ; Piganiol de la Force, *op. cit.*, p. 187-230 et Lemonnier (H.), *Le Collège Mazarin et le Palais de l'Institut du XVII^e au XIX^e siècle*, Paris, 1921, 115 p., 28 gr. Il y aurait encore lieu de faire des recherches dans le minutier central des notaires parisiens aux Archives Nationales.

2. Saint Luc, X, 41-42.

3. Michel Le Tellier (1603-1685), fils de Michel, conseiller à la cour des Aides sous Henri IV, fut successivement conseiller au grand conseil (1624), procureur du roi au Châtelet (1631), maître des requêtes (1638), intendant de l'armée du Piémont (1640). Mazarin le désigna pour le poste de secrétaire d'Etat à la guerre (1643). Il resta fidèle au roi pendant la Fronde et joua un

le Roi y vint à son tour¹ et y resta seul plus d'une heure, elle termina tout.

Cette dernière façon de parler m'a valu une très grande renommée et s'est répandue dans Paris à ma louange et beaucoup de seigneurs ont voulu savoir de moi si c'était vrai. Mais comme on déforme toujours les choses, il s'est répandu le bruit que j'étais entré dans la chambre tandis que S.E. traitait ses affaires temporelles en criant « Marta, Marta, etc... », ce qui eût été et trop hardi et trop indiscret, mais qui a néanmoins recueilli une approbation générale. Jusqu'alors, c'est-à-dire trois jours avant sa mort, nous avons été seuls D. Camillo et moi. On devait faire venir le curé parce qu'en ces pays ils ont une grande audience et c'eût été un scandale que S.E. ne l'eût pas appelé. J'estimais aussi que c'était nécessaire parce que les belles dispositions avec lesquelles S.E. mourait méritaient des témoins à qui le peuple pût donner sa foi, parce qu'on ne nous aurait pas crus tous les deux seulement et qu'on aurait cru à des inventions de notre part, intéressés que nous étions à la gloire de S.E. Aujourd'hui encore il y en a beaucoup qui affirment que S.E. est morte en grand philosophe, c'est-à-dire avec intrépidité mais sans piété manifeste². Je fis donc appeler son curé de Paris³ car celui du château n'était pas habilité pour une telle fonction et on y conduisit un autre curé⁴ qui a grande

rôle essentiel dans le gouvernement au moment de l'exil de Mazarin comme il devait le jouer dans tout ce qui précéda et accompagna le traité des Pyrénées spécialement dans l'Affaire Mancini. Depuis 1652 il était trésorier des Ordres du roi. Louis XIV qui l'estimait beaucoup le fit chancelier à la mort de Pierre Seguier en 1677. Cf. André (Louis), *Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique* (Paris, 1906) ; Fouquet dans ses *Défenses*, parle de toutes les tractations qui se déroulèrent dans la chambre de Mazarin.

Le Tellier joua un très grand rôle dans les dernières semaines de la vie de Mazarin. On trouve la preuve dans la *Vie de Monsieur le Chancelier Le Tellier* par Claude Le Pelletier, publiée par Louis André (Paris, 1906), p. 91-92. « Pendant plusieurs mois que M. le Cardinal ne fut pas en état d'agir, M. Le Tellier suivant ses ordres traitait toutes les affaires avec le Roy. Et dans ces derniers temps de M. le Cardinal toute la Cour étant à Vincennes, M. Le Tellier écrivit sous luy, ce que ce Ministre estima que le Roy devoit sçavoir. Toute la France étoit attentive au progrez et à l'évenement de cette maladie, le bénéfice récent de la paix et du mariage du Roy, les soins et l'assiduité de Leurs Majestez auprès de M. le Cardinal et la maladie mesme augmentoient le respect et la considération de tout le monde pour luy ; l'on sçavoit que le Roy étant à son chevet, il dispoit souverainement de toutes les affaires non seulement de France, mais d'une partie de l'Europe, qu'il distribuoit les grâces présentes et celles qui devoient vacquer. Mais surtout qu'il donnoit au Roy les impressions du mérite et des services de ceux qui étoient en quelque considération. Cette représentation dura si longtemps que chacun étoit empêché à soutenir son personnage, M. Le Tellier étoit plus regardé qu'aucun autre et par la Cour et par le public. Il avoit toute la confiance du Roy et de la Reyne Mère. Mais il en étoit d'autant plus retenu et réservé sans manquer pourtant à ce qu'il devoit à l'Estat ny à la reconnaissance pour M. le Cardinal. Il rendit lors de grands témoignages à la vérité et fist des offices bien utiles à bien des gens. Mais jamais personne n'a tant eu de soin et d'application que luy pour cacher le bien qu'il a fait au public et aux particuliers. »

1. Les instructions de Mazarin à Louis XIV furent sans doute échelonnées sur toute la durée des semaines qui accompagnèrent la maladie mais il est certain que les dernières entrevues furent plus pathétiques. Ce qu'avaient pu être les dernières recommandations du Cardinal mourant, nous l'apprenons d'un texte authentique venu de Louis XIV en personne par l'intermédiaire du secrétaire de son cabinet, le président Rose, et conservé dans deux copies principales, dont l'une est maintenant à la Bibliothèque Sainte Geneviève (ms. 2014, in-4°,

due suoi valetti et cadero lunghi distesi con sua Emin. nel portarlo. Uno delli curati, il più habile, vole entrare in qualche essame con sua Emin. d'un negotio importantissimo, del quale pareva che sua Emin. fosse intaccato di morire senza darvi ordine, ma havendo sentite le sue ragioni, restò sodisfatto, et perche sua Emin. gli disse che « n'ho trattato con il mio confessore ch'è huomo dotto », il curato mi disse poi ch'io m'ero portato prudentemente, et ch'egli sincererebbe li altri curati che strepitavano contro di me. Io non mi partii più da sua Emin. sino che spirò. Egli gustò grandemente (e lo disse al suo curato ancora) la lettura ch'io gli fecci di ponderationi affettuose sopra diversi verseti de' salmi a partenza (?) de' moribondi, et volsi ch'io lo trattenessi qualche hora con tal lettione interpolatamente ; è una ragaglia ch'io mi son già fatto. Il detto curato cominciò a voler entrare a chiedere gratie e raccomandare questo e quello, ma s'accorse bene che oltre il tempo improprio, tormentava sua Emin., et ho sentito a dire a più d'uno che se durava a morire ancora un giorno, l'haverebbe rimandato o pregato a ritirarsi. Tutte le anticamere erano piene et ogn'uno aspirava di potersi solamente farsi vedere, et perche il giorno che sua Emin. prese l'oglio santo, che fu la matina, al lungo della giornata stando su la sua sedia fecece entrare qualche cinque o sei de' suoi più intimi di gran conditione per dirgli l'ultimo a Dio. Vi entrò anco il con-

fragment publié dans le tome I, p. 535-536 des *Lettres et Mémoires de J.B. Colbert*, et l'autre est au dépôt des Affaires Etrangères (Mémoires et Documents, Espagne 64, fol. 103-106) avec ce titre : « *Mémoire dont le Roi dicta la substance au sieur Rose, secrétaire de son cabinet, et relut tous les articles après les avoir fait étendre en sa présence, au château du Louvre, le 10 mars 1661.* » Boislisle, *Mémoires...*, I, p. 10-11, résume ce texte et ajoute ce qui a été omis par Pierre Clément et qui est dans le texte des Affaires étrangères. — Le Père Léon évoque ces dernières entrevues et toutes celles qui se déroulèrent dans la chambre du Cardinal, *op. cit.*, p. 19-20 : « Mais quoy ce grand homme à votre avis meurt ou s'il vit encore en cette dernière période de sa vie ? Peut-on dire que celui là meurt qui possédant son âme en paix laisse sans regret les grandeurs du monde les plus grandes et les caresses de la faveur les plus obligeantes ? Qui comble sa famille d'illustres alliances et de biens immenses ? Qui donne au Roy non moins admirable par son éducation que puissant par sa naissance les instructions de la Science Royale et qui enseigne à Monsieur son Frère unique, seconde merveille de nos lis, l'union qui doit être entre deux frères. Qui dans le dernier moment gagne le cœur et la tendresse de cet Hercule gaulois, ce Mars de l'Europe, S.A. de Condé ? Qui voit en sa chambre toute la cour en deuil, les Maistés en pleurs, les prélats, les princes et la noblesse en soupirs. Ayant pris congé du Roi et des Reines leur demande permission de n'employer plus ce qui lui reste de vie qu'aux pensées de son salut ? Qui pour y travailler plus efficacement après s'estre muni en ce dernier combat de toutes les armes de l'Eglise n'a rien plus à cœur que de recevoir par la main de Monseigneur le Nonce la bénédiction de notre très saint Père Alexandre VII et de rendre les preuves respectueuses de sa soumission avec son dernier souffle à la souveraine autorité de l'Eglise par une lettre qui est un gage certain de sa religieuse obéissance ? »

2. Allusion aux propos du Père Rapin que nous avons rapportés et aux opinions qui se répandirent dans Paris après la mort de Mazarin créant toute une tradition historique assez loin de la simple vérité.

3. Mazarin habitait sur le territoire de la paroisse Saint-Eustache à Paris ; le curé en était à cette date Pierre Marlin, docteur de la maison de Sorbonne, mêlé très activement à la Fronde, nommé en 1652 et qui occupa les fonctions jusqu'en 1678. En 1661 il était âgé de cinquante-huit ans. Il jouissait d'une grande popularité dans le quartier des Halles, situées sur Saint-Eustache. Voir Calliat, *Eglise Saint-Eustache...* (Paris, 1850), p. 12.

4. Claude Joly curé de Saint-Nicolas des Champs. Cf. *infra*, p. 111, n. 1.

réputation pour assister les mourants. A dire vrai, ces curés de Paris s'acquittent bien de leur tâche. Le lundi 7 les curés et moi nous lui proposâmes l'extrême onction ; elle la reçut avec une disposition admirable, assise sur sa chaise. Elle lui fut donnée par le curé du château : celui-ci, à l'onction des yeux, se troubla et ne savait plus trouver la formule de sorte qu'après avoir oint un œil, il fit rester S.E. un bon moment avec un œil fermé et l'autre ouvert ce qu'elle supporta patiemment. Moi je ne la quittai plus. S.E. resta sur sa chaise jusqu'au soir. Elle se confessa encore une fois à moi bien que le curé fût présent. Le soir, voulant se mettre au lit, — là où elle mourut, — deux de ses valets la prirent ; ils tombèrent étendus tout de leur long avec S.E. qu'ils portaient. Un des curés, le plus habile, voulut tenter d'examiner avec S.E. une affaire très importante et il semblait que S.E. allait mourir sans y avoir mis ordre ; ayant entendu ses raisons, il fut tout à fait satisfait ; comme S.E. lui dit : « J'en ai traité avec mon confesseur qui est un homme avisé », le curé me dit ensuite que je m'étais comporté prudemment et qu'il expliquerait clairement la chose aux autres curés qui criaient contre moi. Moi je ne quittai plus S.E. jusqu'à son dernier soupir. Elle apprécia grandement (et elle le dit encore à son curé) la lecture que je lui fis de réflexions douces sur différents versets des psaumes choisis pour les mourants et elle voulut que je l'entretinsse par intervalles avec une telle lecture ; c'est un rapetassage que j'ai déjà fait pour moi. Le dit curé voulut d'abord entrer pour demander des grâces et recommander celui-ci et celui-là mais il s'aperçut fort bien que ce n'était pas le moment et qu'il tourmentait S.E. et j'ai entendu dire à plus d'un que si elle avait mis un jour de plus à mourir, elle l'aurait renvoyé ou prié de se retirer. Toutes les antichambres étaient pleines et chacun aspirait à pouvoir seulement se montrer parce que le jour où l'extrême onction fut donnée à S.E. qui fut le matin, elle resta sur sa chaise au long de la journée et fit entrer quelque cinq ou six de ses plus intimes de grande condition pour leur dire le dernier adieu. Le confesseur du Roi, un jésuite, y entra aussi¹ que S.E. embrassa en lui disant qu'elle n'aurait pas fait volontiers ce grand voyage sans le voir. C'était ainsi une très grande faveur que je faisais à quelques seigneurs de les faire entrer mais je ne me laissais pas trop voir. Le Roi voulait entrer quand on lui donnait l'extrême onction mais parce qu'il pleurait, D. Camillo et moi, nous nous y opposâmes en le suppliant de ne pas se laisser voir, ce qu'il fit, mais il resta à regarder par la fente de la porte ; mais après son départ cette foule de seigneurs qui étaient dans l'antichambre voulait forcer la porte pour entrer, je cours chez le roi le supplier d'envoyer le capitaine de sa garde avec des ordres rigoureux, etc., ce qu'il fit. Quinze ou vingt cependant entrèrent et parmi eux le chancelier² ;

1. François Annat, de la Compagnie de Jésus, confesseur de Louis XIV depuis 1654, nommé sur l'intervention de Mazarin. Il collaborait avec le Cardinal à la gestion des affaires ecclésiastiques et devint membre du Conseil de conscience.

2. Pierre Séguier (1588-1672) appartenait à une famille parlementaire. Après une brillante carrière, il devint Chancelier de France en 1635 et s'attacha à la fortune de Mazarin. Il joua un rôle capital dans le mouvement religieux de son époque et dans l'histoire de la Compagnie du Saint-Sacrement. Ami et confident de Gaston de Renty, lié avec tous les milieux de dévotion, il encouragea et soutint toutes les entreprises catholiques. Son frère Dominique Séguier, évêque

fessore del Re, gesuita, che fu abbracciato da sua Emin., dicendogli che non haverebbe volentieri fatto questo gran viaggio senza vederlo. Così grandissimo favore facevo a qualche signore farlo entrare, ma v./ non mi lasciavo troppo vedere. Il Re voleva entrare quando li davano / l'oglio santo, ma perche piangeva, D. Camillo et io s'opponemmo supplicandolo non si lasciassi vedere, il che fece, ma stette a guardare per la fissura della porta; ma essendo partito, quella gran quantità di signori ch'erano nell'anticamera voleva sforzare la porta per entrare, io corsi dal Re supplicandolo mandare il suo capitano della guardia con ordini rigorosi etc., come fece. Entrarono però da 15 o venti, fra quali il gran Cancelliere; a tutti sua Emin. li abbracciò, ogn'uno piangeva e sua Emin. con faccia serena et uguale abbracciavali dicendoli a Dio et raccomandandosi alle loro orationi. E' così incredibile il rispetto et timore che hanno havuto tutti per lui sino all'ultimo spirito, et bel spettacolo vedere in qu'ell'ultimo tal'uno che sapevo io che lo desiderava morto, pregare et importunare per potersi gettare a' suoi piedi a ricevere il suo abbraccio, e la stessa notte che morì, il curato et io non potemo resistere alle preghiere di molti che ci importunavano per un signore a cui sua Emin. haveva destinato certa pensione da pagarsi dal Re et fu scordato nella lista, sichè bisognò ricordarlo a sua Emin., dicendogli se voleva che fosse asseguita la bona volontà che haveva per il tale, et havendo risposto di sì, fu un sì che risuscitò quel povero gentilhuomo afflitto, il che io testimoniai poi al Re, ma oltre questo raccomandai quell' altro di cui ho parlato di sopra.

Da tutt'il racconto credo resti assai chiaro la mia condotta in affare di tanta importanza, e che il mio merito et in quest'occasione, et in tutt'il tempo che son stato a sua Emin. non ho havuto alcun interesse privato, ma solo del progresso della Religione perche il maggior honore che possa havere et gratia che mi possa fare Dio è di morire nel mio habito et vocatione, alla quale Dio per sua bontà m'ha chiamato. Non ho parlato qui delle sante disposizioni di sua Emin. havendo solo havuto intento di parlare delli accidenti che risguardavano la mia condotta. *Benedictus Deus.*

ol. 11/ Nota d'alcuni particolari, che non ho stimato bene spiegare nella relatione, ma vi ho notato le lettere dell'alfabeto in margine per dichiararmi a parte.

A Erano li padri della Compagnia.

B La persona che mi scrisse il biglietto di suo pugno fu Madamosella d'Orleans.

C Il religioso che fu sgratiato da sua Emin. per voler trattare negotii d'altri fu il Padre Adiacetto, gesuita siciliano, quale essendo venuto per fare l'albero della discendenza di sua Emin., per far discendere

de Meaux, premier aumônier du roi, assista Louis XIII à son lit de mort, baptisa, confirma Louis XIV et lui donna la première communion. Sa sœur, la Mère Jeanne de Jésus, prieure du Carmel Saint-Joseph de Pontoise, déploya une grande activité dans le sein de son ordre et a laissé des lettres spirituelles. Séguier participa à la fondation de l'Académie française qui se réunit dans son hôtel de 1643 à 1672. Voir Kerviller (René), *Le Chancelier Séguier* (Paris, 1874), in-8°, Blet, *op. cit.*, passim; Blet, *Le Chancelier Séguier protecteur des Jésuites et l'Assemblée du Clergé de 1645* in *Archivium Historicum Societatis Iesu*, vol. XXVI, 1957, p. 176-198.

S.E. les embrassa tous, chacun pleurant et S.E., le visage serein et égal, les embrassait en leur disant adieu et en se recommandant à leurs prières. C'est si incroyable le respect et la crainte qu'ils ont eus tous pour elle jusqu'à son dernier soupir et un beau spectacle de voir en ce moment suprême un tel qui, je le savais, désirait la voir morte, la prier et l'importuner pour pouvoir se jeter à ses pieds et pour être embrassé et la nuit même où elle mourût, le curé et moi nous ne pûmes résister aux prières d'un grand nombre qui nous importunaient pour un seigneur à qui S.E. avait promis une pension à payer par le Roi et qui fut oubliée dans la liste, de sorte qu'il fallut le rappeler à S.E. et lui demander si elle voulait que la bonne volonté qu'elle avait eue pour lui fut suivie d'effet ; elle répondit « oui » et ce fut un oui qui ressuscita ce pauvre gentilhomme affligé, ce que je racontai par la suite au Roi et en plus de celui-ci, je recommandai l'autre dont j'ai parlé plus haut¹.

De tout ce récit je crois que ma conduite² dans une affaire d'une telle importance ressort très clairement ainsi que mon mérite et tout le temps où j'ai été chez S.E., je n'ai eu aucun intérêt particulier mais seulement l'avancement de l'Ordre parce que le plus grand honneur que je pense avoir et la plus grande grâce que Dieu puisse me faire est de mourir dans mon habit et ma vocation à laquelle Dieu, par sa bonté, m'a appelé. Je n'ai pas parlé ici des saintes dispositions de S.E. ayant eu seulement l'intention de parler des incidents concernant ma conduite. Benedictus Deus.

Notes de quelques détails que je n'ai pas cru bon d'expliquer dans le rapport, mais j'y ai noté les lettres de l'alphabet en marge pour les éclaircir à part.

A. C'étaient les pères de la Compagnie.

B. La personne qui m'écrivit le billet de sa main fut Mademoiselle d'Orléans.

C. Le religieux disgracié par S.E. parce qu'il voulait traiter les affaires d'autrui, fut le P. Adiacetto, jésuite sicilien³, qui, venu faire l'arbre généalogique de S.E. pour la faire descendre des grands, produisit, dit-on, un faux document, ce qui déplut fort à S.E.

D. Pour lui donner le viatique, je pensais presque à le lui donner moi-même et quelques-uns me le conseillaient puisque le Cardinal est *Ordinarius suae familiae*, etc... mais je ne voulais pas engager procès avec les Curés parce que cela aurait fait du bruit et qu'ils se seraient ensuite ligués contre moi.

Que V.P. soit avertie, si elle entend de son côté médire de la conscience de S.E. quant à la disposition des bénéfices⁴, que les méchants disent que S.E. a légué par testament des bénéfices, que d'autres disent qu'elle en a disposé et les a donnés de vive voix. Il est vrai que trois jours avant sa mort, elle a donné tous les bénéfices vacants et les évéchés⁵ comme elle le faisait quand elle était bien portante et

1. L'explication de ce passage se trouve dans la dépêche du résident de Gênes, dépêche qui apprend en outre que le Père Angelo Bissaro apporta aux souverains les dernières communications de Mazarin : « Alla mattina (du 19) il Confessore suddito si porto dal Re e dalla Regina e dopo haver comunicato al primo qualche cosa di particolare, che il fu Signor Cardinale le haveva

la sua discendenza da grandi si dice producesse un instrumento falso, il che spiaque grandemente a sua Emin.

D Per dargli il viatico pensai quasi di darglielo io, e qualcheduno me lo persuadeva, poichè il Cardinale est ordinarius suae familiae etc., ma non volsi attaccare lite con curati perchè ciò haverebbe fatto rumore et poi si sarebbero uniti contro di me.

Avverta V.P. se si sentisse costì a detrarre della coscienza di sua Emin. in materia della dispositione de' Beneficii che li maligni dicono che sua Emin. ha testato de' beneficii, altri dicono che n'ha disposto e li ha donati a viva voce. E' vero che tre giorni prima che morisse ha dato tutti li Beneficii vacanti e li Vescovati come faceva sano e di quelli che lui haveva ha nominato le persone che dopo la sua morte li haverebbono havuti, ma ciò ha fatto in nome del Re come se il Re nominasse lui. E' vero che meglio haverebbe fatto a liberarsi da tutte queste applicationi, ma credo che l'habbi fatto pregato dal Re per non adossarsi lui questi affari.

commesso a favore di un gentilhuomo, che si dispone a farsi cattolico, disse all' uno e l'altra come S.E. havea voluto assicurar le MM. Loro ne gli ultimi momenti di sua vita della sua osservanza et ossequio e che sperava della bonta del Signore di essere in luogo dove haverebbe pregato incessantemente per Loro » Gènes, Archivio di Stato, Lettere Ministri di Francia, mazzo 2189, année 1661, 11 mars.

2. Dans sa lettre du 2 avril 1661 (Archives générales des Théatins, Casa di Parigi) le Père San Severino retrace le zèle déployé par le Père Bissaro tout au long de la maladie du Cardinal. Il indique que l'oraison funèbre a été prononcée dans l'église des Théatins par le Père Olympio Masotti, le mercredi suivant le décès ; à l'Assemblée du Clergé par Mgr Jean Vincent de Tulles, évêque de Lavaur et à Notre-Dame de Paris par l'archevêque d'Embrun, Georges d'Aubusson de la Feuillade. Dans une lettre du 7 avril 1662 il insiste encore sur la confiance que le Cardinal témoignait aux Pères Théatins.

3. Le cardinal Mazarin faisait établir des arbres généalogiques et s'intéressait beaucoup à ces sortes de recherches. Il avait fait venir de Sicile un Père Jésuite réputé dans cette science. Le Père Jacques Diaceto, né à Palerme, était en 1660 à la Maison Professe de Paris ; il mourut avant 1678. Voir Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. III, col. 36 ; Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, art. Diaceto.

4. Les très nombreux bénéfices qui étaient en la possession du cardinal Mazarin soulèvent beaucoup de questions ; pour connaître l'état des bénéfices du Cardinal, se reporter au *Mémorial du Conseil*, éd. cit., I, p. 101, 104, 108-109 (séance du Conseil du 26 mars 1661) ; pour avoir une idée dans un cas précis de ce que pouvait être une affaire bénéficiale, lire la série d'articles sur Cluny publiés par Dom Charvin dans la *Revue Mabillon*, de 1943 à 1949, et pour bien comprendre la politique ecclésiastique de ce temps, voir les travaux du Père Blet. Le Père Polycarpe Zakar, des cisterciens de la Commune Observance à Rome, prépare un très grand travail sur la Commune Observance au temps de Richelieu qui facilitera la connaissance de l'histoire de l'ordre cistercien et par contrecoup des interventions de Richelieu et de Mazarin dans les gouvernements de l'Ordre et la possession des abbayes par des séculiers.

5. Avant de mourir, le Cardinal procéda à de nombreuses nominations épiscopales : de 1659 à 1661 on trouve les suivantes : en 1659, Pierre V de Bonzi à Béziers, Dominique de Ligny à Meaux, François Foucquet à Narbonne, Gilbert Clérambault de Palluau à Poitiers, François de Salignac à Sarlat, Pierre Pingré à Toulon ; en 1660, Nicolas Sevin à Cahors (qui succède au vénérable Alain de Solminihac), Charles-Louis de Lorraine à Condom, Guillaume Le Boux à Dax, Arnaud François de Maytie à Oloron, François de Villemontée à Saint-Malo, Jacques Adhémar de Monteil à Uzès ; en 1661, Matthieu Thoreau à Dol, Pierre III Marion à Gap, Nicolas Colbert à Luçon, François de Clermont-Tonnerre à

qu'elle a nommé aux siens les personnes qui doivent les avoir après sa mort, mais elle l'a fait au nom du Roi, comme si le Roi nommait lui-même. Il est vrai qu'elle aurait mieux fait de se dégager de tous ces soucis, mais je crois qu'elle l'a fait à la prière du Roi qui ne voulait se mettre ces affaires sur le dos¹.

Noyon, Alexandre Fabri à Orange, Jacques de Montrouge au Puy-en-Velay, Henri Marie de Laval de Boisdaphin à La Rochelle, Hyacinthe Serrony à Mende.

Ces nominations, parmi lesquelles il y en a d'excellentes — Mazarin n'a pas hésité à prendre certains de ses candidats dans les milieux les plus fervents — posent tout le problème de sa politique ecclésiastique.

1. Cette phrase est à rapprocher de ce qu'écrivit Louis XIV dans ses *Mémoires* à cette date : « Je ne laissais pas cependant de m'éprouver en secret et sans confident, raisonnant seul et en moi-même sur tous les événements qui se présentaient, plein d'espérance et de joie quand je découvrais quelquefois que mes premières pensées étaient celles où s'arrêtaient à la fin les gens habiles et consommés et persuadé au fond que je n'avais point été mis et conservé sur le trône avec une aussi grande passion de bien faire, sans en devoir trouver les moyens. Enfin quelques années s'étant écoulées de cette sorte, la paix générale, mon mariage, mon autorité, plus affermie et la mort du cardinal Mazarin m'obligèrent à ne pas différer davantage ce que je souhaitais et que je craignais tout ensemble depuis si longtemps. » *Mémoires de Louis XIV*, éd. Longon (Paris, 1927), p. 14-15.

II

LA RELATION DE LA MORT DU CARDINAL MAZARIN PAR M. JOLY, CURÉ DE SAINT-NICOLAS DES CHAMPS

Toute la distance qui sépare, sur le plan historique, un rapport confidentiel d'un récit édifiant, est rendue sensible par le rapprochement des relations qui sont dues, l'une au P. Bissaro, l'autre à M. Joly¹. Toutes deux s'éclairent mutuellement. Nous savons désormais pourquoi le P. Bissaro fit appel aux curés de Paris². Il s'alarmait des bruits qui circulaient sur l'attitude de Mazarin au seuil de l'Eternité. On accusait Son Eminence de manquer, non pas d'intrépidité, mais de vraie dévotion³. Si épié qu'il fût de toutes parts, le Cardinal avait en effet réussi, en s'assurant d'un confesseur discret, à préserver le secret de sa conscience ; le mystère restait profond sur les dispositions avec lesquelles il affrontait la mort. Il fallait donc qu'un témoin désintéressé pût se porter garant de la piété de Mazarin et de sa soumission à la volonté divine. La recommandation du duc de Gramont⁴ décida du choix d'un prédicateur en renom, de solide doctrine, réputé pour son savoir-faire auprès des mourants, M. Claude Joly, curé de

1. Il s'agit de Claude Joly, curé de Saint-Nicolas-des-Champs qui, par la suite, devint évêque d'Agen (voir *infra*, p. 117, n. 1). Sur ce prélat et ses œuvres, on peut lire une très bonne étude dans Bertrand, *Bibliothèque sulpicienne*, (Bordeaux, 1900), t. III, p. 1-19. Sur la paroisse Saint-Nicolas-des-Champs, voir Lebeuf, *op. cit.*, t. II, p. 434-462, et G. Pillement, *Saint-Nicolas-des-Champs* (Paris, 1946), in-12, 16 p.

2. Cf. *supra*, p. 82 et p. 104.

3. Cf. *supra*, p. 80 et 103. Les Jésuites écartés d'un pénitent aussi illustre n'étaient pas étrangers à la diffusion de rumeurs dont le P. Rapin s'est fait l'écho (*Mémoires*, éd. cit., t. III, p. 107). Seul, parmi les mémorialistes du temps, Daniel de Cosnac qui approchait le Cardinal, est pleinement convaincu que Mazarin se prépara à la mort en chrétien. (Cf. *Mémoires*, éd. J. de Cosnac, t. I, p. 288-289).

4. Antoine III, duc de Gramont, était un ami de jeunesse de Mazarin qui l'avait connu en 1630 durant la campagne de Mantoue. Esprit souple, courtisan consommé, le duc sut servir des maîtres aussi différents que Richelieu, Mazarin et Louis XIV. C'est lui qui fut envoyé à Madrid pour demander la main de l'Infante. Au retour de cette ambassade, Mazarin l'appela à Vincennes « avec un certain nombre d'amis choisis qu'il ne vouloit pas qui l'abandonnassent », *Mémoires du maréchal de Gramont*, dans la *Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France...* (Paris, 1839), 3^e série, t. VII, p. 328. Le duc de Gramont ne parle pas dans ses *Mémoires* de sa mission auprès du curé Joly. Sur le duc, voir Agénor de Gramont, *Histoire et généalogie de la maison de Gramont* (Paris, 1874), p. 211-236.

Saint-Nicolas des Champs. Le premier entretien entre le pasteur et le malade eut lieu à Vincennes dans le courant de février, suivi d'un autre le dernier jour du mois¹. Le prêtre essaya bien de « parler de quelques points importants comme le maniement des deniers publics » ou de l'affaire du Cardinal de Retz, mais aussitôt son auditeur l'arrêta sur ces sujets interdits en répliquant : « Parlez-moi de Dieu, M. Joly »². Le 6 mars 1661, le curé prêchait, pour le deuxième dimanche de carême, dans une église remplie de fidèles, lorsqu'il fut soudain interrompu en plein sermon par l'envoyé de la Cour : on le réclamait d'extrême urgence à Vincennes³. A cette nouvelle, il fit un grand geste de ses deux bras et avisa ses auditeurs de l'ordre qu'il venait de recevoir, demandant de prier pour son Eminence⁴. Il assista dès lors l'agonisant de ses exhortations ; il lui fit dire les actes de foi, d'espérance et de contrition ainsi que le credo ; il lui commenta les Psaumes, les rites de l'Extrême-onction, les prières de la messe, l'invitant à des marques d'une dévotion plus spectaculaire comme la récitation du Miserere, les bras en croix, et l'amende honorable, cierge en main, tête nue.

Il était de la nature des choses que le P. Bissaro fût vite oublié⁵. Il s'était fait du silence un système. Il s'est tu. Son rapport a échappé

1. Le récit que nous publions diffère des relations contemporaines et de celle du P. Bissaro. D'après lui, M. Joly visita Mazarin deux fois à Vincennes avant de se rendre auprès du Cardinal le dimanche 6 mars « pour ne plus le quitter ». Le P. Bissaro (*supra*, p. 102) ne signale la venue du pasteur que le 6 mars.

2. M. Hamon qui dit tenir ses renseignements de Joly lui-même, a écrit à ce sujet une note qui est passée dans les *Mémoires* de Godefroy Hermant : « Il (le curé Joly) alla donc au bois de Vincennes et il voulut parler d'abord à ce malade de quelques points importants de sa vie dont l'un étoit les deniers publics qu'il avoit eus en maniement. Mais et sur celui-ci et sur les autres, il s'en tira avec adresse sans y entrer, témoignant à M. Joly qu'il l'avoit seulement envoyé quérir pour l'entendre parler de Dieu. » *Mémoires de Godefroi Hermant...*, éd. A. Gazier (Paris, 1907), t. IV, p. 615 et Sainte-Beuve, *Port-Royal*, éd. La Pléiade (Paris, 1954), t. II, p. 1053. Est-ce à M. Joly que le P. Bissaro songe en parlant d'un curé qui voulait recommander celui-ci, celui-là et sans doute le Cardinal de Retz ? On peut le croire si on se réfère aux *Mémoires* de G. Hermant (*op. cit.*, t. IV, p. 617). Mazarin, on le sait, se défendait avec énergie des intrusions dans les affaires de l'Etat et les siennes.

3. Le P. Rapin est d'accord sur ce point avec Hermant et Hamon pour dire que M. Joly fut interrompu en pleine prédication par l'envoyé de la Cour, le second dimanche de carême. (Cf. G. Hermant, *op. cit.*, t. IV, p. 614 ; P. R. Rapin, *op. cit.*, t. III, p. 108).

4. Cf. G. Hermant, *op. cit.*, t. III, p. 614-15 : « Le fameux prédicateur étant actuellement en chaire quand il reçut cette nouvelle le 6^e jour de mars, sur les dix heures du matin, fit un grand geste de ses deux bras et fit part à ses auditeurs de l'ordre qu'il venoit de recevoir, les exhortant de prier pour son Eminence. » Cette précipitation fut mal interprétée. « Rien ne pressoit, continue le P. Rapin, et le curé auroit pu achever son sermon puisqu'il ne vit le malade qu'à cinq heures du soir. » (P. Rapin, *ibid.*) Le P. Bissaro décrit au contraire les péripéties de la maladie où les mieux inattendus succédaient aux menaces subites. Cf. *supra*, p. 92.

5. M^{me} de Motteville (*supra*, p. 67, n° 1) parle un peu du P. Bissaro, trop timide à ses yeux. *Mémoires...*, éd. Riaux (t. IV, p. 240). Le P. R. Rapin le nomme seulement (*op. cit.*, t. III, p. 107) ; Hermant n'en dit mot pas plus que le jeune Brienne. Les principaux mémorialistes citent au contraire tous M. Joly, tels M^{me} de Motteville (*ibid.*), Brienne le jeune (*Mémoires...*, éd. Bonnefon, Paris, 1917, t. II, p. 35), Hermant (*op. cit.*, t. IV, p. 614-15), P. R. Rapin (*op. cit.*, t. III, p. 108), et le *Journal historique de Louis XIV*, t. XVI, p. 85 de l'*Histoire de France* du P. Daniel. Malgré leurs différences, on sent que tous ces récits sont inspirés par une même source.

aux historiens jusqu'à la découverte de M. Darricau. Pourtant lui seul a vécu le drame de l'intérieur ; lui seul a subi l'assaut des politiques et des envieux. Il a respiré l'air de cette Cour dont il dépeint si bien l'atmosphère. Son témoignage sans prix, puisque sincère et confidentiel, frappe par sa mesure : il ne fait pas Mazarin plus pécheur qu'il n'est. Il aurait parlé de conversion s'il y avait eu lieu, mais il respecte la vérité et rend l'hommage qu'il doit à la dignité et à l'intégrité de la vie de son pénitent. Il taxe le Cardinal de distraction, tout au plus, jamais d'impatience. S'il évoque ceux-ci ou ceux-là, c'est avec prudence ; il ne nomme personne ou très rarement et avec précaution. Il informe simplement son supérieur qu'il a rempli sa double mission : préparer Mazarin à une mort chrétienne et assurer à son Ordre un établissement durable en France. Puis il rentre dans l'ombre.

M. Joly, au contraire, est un témoin officiel qui doit désarmer les critiques, façonner l'opinion, souligner la vertu d'une fin exemplaire. Par souci de véracité il multiplie les précisions : il donne des noms, des dates ; il cite les paroles du Cardinal. Il s'est ainsi fait entendre du public. Ses dires sont rapportés par ses contemporains sans arrêter pour autant les dénigrement. Trop édifiants pour convaincre pleinement, forçant les traits, en un mot idéalisant, ils ont fait naître le scepticisme et contribué ainsi à déformer l'image que la postérité devait garder de Mazarin¹.

Lorsque, vers 1664, semble-t-il², les événements commencèrent à s'éloigner, M. Joly rédigea ou inspira un texte pour en garder le souvenir. Sa relation a été très répandue. Elle nous est connue aujourd'hui par trois copies distinctes³, trop voisines pour ne pas émaner d'une source commune, mais qui ont subi, ici ou là, de curieuses coupures. Une seule version sur les trois, celle de B⁴, mentionne les avantages faits à M. Joly⁵, qui faisaient de l'approche des puissants

1. Si un historien comme Chantelauze a écrit son article sur *Les derniers jours de Mazarin* (*Le Correspondant*, 1881, nouv. série, t. LXXXVIII, p. 440-450) d'après la relation du P. Joly et les échos qu'on en trouve chez les mémorialistes du temps, Sainte-Beuve, lui, n'a pu se fier entièrement au témoignage de M. Joly remarquant, avec sa finesse coutumière, « que les paroles de Mazarin à M. Joly sont présentées... à contre sens d'après ce faux principe de toujours farder la mort des hommes illustres : on les fait ou plus chrétiens ou plus repentants ou plus en possession d'eux-mêmes qu'ils ne l'ont été réellement. » (*Op. cit.*, p. 1054.) Nul doute que notre auteur eût été plus sensible à la sincérité du P. Bissaro.

2. C'est vers 1664 que fut rédigée cette relation. Il y est question en effet de M. Joly comme évêque d'Agén où il fut nommé le 25 avril 1664 (*Cf. Gallia christiana novissima*, Paris, t. II, col. 933-34) et du cardinal Piccolomini qui reçut le chapeau lors de la promotion du 14 janvier de la même année (*Cf. P. Gauchat, Hierarchia catholica*... Monasterium, 1935, p. 34). Par ailleurs c'est vers 1663 ou 1664 qu'Hamon apprit des détails « de M. l'évêque d'Agén même qu'il avoit traité malade au Mesnil-Saint-Denis où il étoit chez M. de Montmor ». (*Cf. Sainte-Beuve, op. cit.*, p. 1054.)

3. *Cf. p. 114* la description des manuscrits. A cela il faut ajouter l'utilisation très étroite qu'A. Aubery a fait des versions A ou C dans son *Histoire du Cardinal Mazarin* (Paris, 1688, t. II, p. 600-604). L'auteur s'est contenté de changer les mots en ajoutant quelques détails, très exacts, recueillis peut-être dans l'entourage du mourant.

4. Celle du ms. de Sainte-Geneviève, n° 2014, pp. 299-303.

5. M. Joly reçut des aumônes pour les pauvres et les prisonniers de sa paroisse et pour lui la promesse d'un évêché (celui de Léon et non d'Agén), une

une chance si jalousée et si profitable. Elle seule également fait état des avis importants que Mazarin aurait laissés en mourant à Louis XIV¹. Comparée aux deux autres copies, elle semble destinée à un cercle étroit de personnes choisies qui ont promis le secret.

La version A qui nous servira de base, contient un prologue et des paragraphes inédits : c'est pourquoi nous la publions. Pour grouper les renseignements, nous y avons introduit, en les signalant, les additions empruntées à la version B de diffusion restreinte². On verra que les variantes de l'apparat critique³ comptent peu auprès des ciseaux de la censure et des omissions des copistes.

Madeleine LAURAIN.

- A. Texte de base d'après le ms. fr. 3949 (ff. 233-236), recueil formé dans la seconde moitié du xvii^e siècle, de copies diverses dont la plus récente relate un fait de 1681 ; le ms. a fait partie de la collection Châtre de Cangé.
- B. Copie conservée dans le ms. 2014 de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève (pp. 288-298), éditée avec une orthographe moderne par P. Clément, *op. cit.* t. I, pp. 532-534. Ce même ms. et le suivant (n° 2015) contiennent des « lettres du Cabinet du Roy écrites en 1657 et continuées jusqu'en 1693 » ainsi qu'un « formulaire du Cabinet du Roy fait en l'année 1663 ». Ils sont tous deux reliés aux armes des Bourbon-Conti.
- C. Copie extraite d'un ms. du xvii^e siècle conservé au Ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Espagne 64, pp. 95-102, largement utilisée par R. Chantelauze, *op. cit.*, pp. 440-450.

*Relation succincte de ce qui s'est passé à la mort de
M. le Cardinal Mazarini premier ministre d'Etat**

Après un ministère de plusieurs années dans la fin desquelles M. le Cardinal s'est signalé par une action autant utile au service du Roy

montre magnifique « à double boîte d'or enrichie d'un diamant qui valoit bien 4.000 livres », un tableau de Carache « représentant un saint, estimé 10 ou 12.000 livres ». Cf. *infra*, p. 118. Indice d'une économie relativement stable, cadeaux ou revenus sont toujours appréciés en chiffres, comme de nos jours aux Etats-Unis, mutatis mutandis, on évalue en dollars la valeur d'un objet ou les moyens de vivre des particuliers.

1. Ces avis ont été édités par P. Clément, *Lettres et mémoires de J.B. Colbert* (Paris, 1861), t. I, pp. 535-536, d'après le ms. de Sainte-Geneviève et par R. Chantelauze, *op. cit.*, p. 452-53, d'après le ms. des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Espagne 64, ff. 95-102. Ils viennent de faire l'objet d'un nouvel examen par M. Georges Mongrédien, *Le Rideau s'est levé sur le Grand Siècle*, in *Mazarin* (Collection Génies et réalités), Hachette, 1960, chap. VIII, p. 266-282. La question du testament politique de Mazarin soulève des difficultés sur lesquelles nous nous proposons de revenir sous peu.

2. Elles seront inscrites en italique et entre crochets carrés pour apparaître clairement.

3. Voir l'apparat critique, in *fine*, pp. 119-120.

que glorieuse et avantageuse pour l'honneur de sa vie qui est le traité de paix des Pyrénées entre les deux couronnes et le mariage du Roy¹ conclut le 7^e novembre 1659² par le moien duquel toute l'Europe a peu connoistre ce qu'un grand ministre consommé dans les affaires est capable d'exécutter, aussy estant de retour de Saint-Jean-de-Lus à Paris le () jour de septembre 1660 les Cours souveraines³ dont il fut visité luy tesmoignèrent en corps qu'ils ressentoient les obligations dont la France luy estoit redevable.

Il sembla que M. le Cardinal ne pust rien adjoûter à la gloire dont il estoit comblé et que ce grand traité de paix et mariage du Roy dust estre son dernier ouvrage ; luy-mesme n'en douta pas lorsque se voyant, aussy tost son retour, travaillé de diverses maladies, il connust après plusieurs mois de souffrances et de douleurs qu'il devoit se résoudre à quitter cette vie pour passer à une meilleure et de plus longue durée.

Il estoit travaillé tantost de la goutte, tantost de la gravelle et autres incommoditez.

On usa de tous les remèdes imaginables qui ne firent aucun effect, soit à cause du grand nombre de médecins qui ne connurent jamais bien son mal ou que son mal fust plus fort que les remèdes⁴.

1. Les deux thèmes du mariage et de la paix qui comblaient les vœux de l'Europe chrétienne, sont repris en vers et en prose par tous les auteurs contemporains. Ces pièces de circonstance, celles du moins qui furent imprimées, sont indiquées pour la plupart dans le *Catalogue de l'Histoire de France...* (Paris, 1855), t. II, pp. 206-17. Leur liste fait comprendre, mieux qu'un commentaire, l'immense joie des peuples à ces événements. L'allégresse générale éclate surtout le 26 août 1660, lors de l'entrée du roi et de la reine à Paris. Dans le domaine de l'art, M. V.L. Tapié a déterminé la portée de ces fêtes dans *Baroque et classicisme* (Paris 1957), pp. 166-184.

2. Au moment où le 7 novembre 1659 fut conclu dans l'Île des Faisans, le traité des Pyrénées, des articles secrets étaient signés dont le 5^e disposait que l'Infante devait entrer au plus tard en France le 25 avril 1660. Cf. J. Sanabre, *La acción de Francia en Cataluña...* (Barcelona, 1956), pp. 694-96.

3. D'après la *Gazette de France*, 1660, pp. 695-96, le roi et la jeune reine gagnèrent Vincennes, le 19 juillet où ils attendirent que fussent achevés les préparatifs de leur entrée solennelle dans la capitale. C'est à Vincennes également où Mazarin était arrivé le 18 juillet, que les députés du Parlement vinrent complimenter S.E. « sur la paix qu'elle a si avantageusement procuré à la France, le président Molé ayant porté la parole avec beaucoup d'applaudissement » (*Gaz. de Fr.*, id., p. 768). Il est bon de rapprocher du communiqué officiel de la *Gazette* les réflexions de la sage M^{me} de Motteville : « Toutefois les compagnies souveraines allèrent saluer ce ministre, avec des sentiments contraires à ceux qu'ils avoient eus par le passé. Le parlement députa un président, deux conseillers de la grand chambre et un de chaque chambre des enquêtes, pour le remercier de la paix qu'il venoit de faire : honneur qui jusqu'alors n'avoit été fait à aucun ministre ni favori et n'avoit point encore d'exemple. Cette compagnie avoit mis sa tête à prix ; mais en cette occasion leurs harangues furent toutes remplies de ses louanges et sans avoir honte de leur injustice passée ou de leur légèreté présente, ils témoignèrent pour lui une vénération extrême. » *Mémoires...*, t. IV, p. 224.)

4. Les étapes de la maladie du Cardinal ont été étudiées avec précision par le Dr. J. Sottas, *La maladie et la mort du Cardinal Mazarin*, extr. de la *Chronique médicale* (Poitiers, 1925), 52 p. L'auteur a établi que Mazarin, usé par le travail, atteint de néphrite aiguë et d'œdème pulmonaire, mourut d'empoisonnement urémique. D'après l'extrait des comptes publié par Sottas (pp. 50-52), 25.800 livres furent payées pour les consultations et les soins qui furent donnés par dix (!) médecins : Vallot, Séguin, Esprit, Guénault, Vézou, d'Acquin, Brayer, Morin, Ravissant et Desfougères (alias Elie Béda) aidés par le sr. Félix, premier chirurgien du roi et le sr. Poisson, apothicaire du Roi et de S.E.

La maladie de M. le Cardinal aiant augmenté, il se fit transporter le sept^e février 1661¹ à Vincennes croiant que l'air qui y est fort bon le pourroit fortifier.

Son Eminence eust recours à Monsieur le Mareschal-duc de Grammont comme à un seigneur d'un grand mérite et à son particulier ami pour l'assister en ses derniers besoins, ce que M. le Mareschal-duc eust la bonté et générosité de faire et le () jour de () audit an, il vint prier^b M. Joly alors curé de st Nicolas des Champs à Paris et depuis evesque d'Agen, de la part de son Eminence de vouloir luy rendre une^c visite au chasteau de Vincennes où elle estoit malade depuis quelque temps et à la mesme heure entrant dans le carrosse de M. le Mareschal^d, ils se rendirent à Vincennes où estant arrivez^e M. le Cardinal en estant adverty, il les fit entrer dans sa chambre et M. le Mareschal-duc^f l'ayant salué et luy aiant présenté M^r. Joly : « Vous voies, Monsieur, dit-il, une personne qui souffre beaucoup. Il ne tient pas^g à Dieu de me mettre en estat de salut. Priés Le pour moy et que les douleurs qu'Il m'envoye me soient utiles ». Après une heure de conversation, M. le Mareschal de Grammont et M. Joly se retirèrent et S.E. dit à ce dernier : « Je vous prie M., de me vouloir assister à la mort. Je vous ay choisy pour me rendre ce bon et dernier office ; ne me refusés pas vos assistances lorsqu'il sera temps ».

Le lundy dernier jour de février de la mesme année, M. le Cardinal envia chercher M. Joly que se rendit aussy tost au bois de Vincennes. Estant entré^b dans la chambre de S.E. dont la maladie estoit notablement augmentée, après quelques entretiens spirituels, elle luy dit qu'elle n'avoit point de regret de quitter le monde, qu'elle avoit un grand mespris pour toutes les choses de la terre et qu'encores que quelqu'unes de ses actions n'eussentⁱ pas esté dans une aprobation générale, Dieu estoit tesmoing qu'il avoit eu tousiours^j de bonnes intentions.

La maladie de S.E. continuoit entre l'espérance et la crainte iusques au deuxième mars de lad. année vers la nuit, durant laquelle Mr. Esprit^g, premier médecin de S.A. royale, qui veilloit lors comme les autres médecins remarqua deux accidens inopinez qui pensèrent faire mourir S.E.

Il connut par là que la vie de M. le Cardinal tiroit vers sa fin et quoy qu'il eust crû plus que pas un des autres médecins que son mal seroit long et qu'il y auroit assez de temps pour luy donner les sacemens, il changea d'opinion^k.

1. Durant son dernier hiver, Mazarin n'avait guère quitté Paris. Pour l'Épiphanie, il avait régélé « à souper leurs majestés dans son palais où elles eurent tous les divertissemens imaginables. » (*Gaz. de Fr.*, 1661, p. 36.) Le 6 février, il habitait le Louvre lorsque la Galerie des Rois fut incendiée. Pour le P. Bissaro, le Cardinal gagna Vincennes le 8 février. La Gazette déjà citée ne précise rien à ce sujet et dit seulement que « Monsieur alla visiter S.E. au château de Vincennes, le 10 février » (*Gaz. de Fr.*, 1661, p. 152).

2. Ce paragraphe donne le nom du médecin « de grand crédit » (voir *supra*, p. 96 et 100) mais trop confiant qui avait rassuré le P. Bissaro sur la maladie du Cardinal et qui, en pleine nuit, vint l'appeler pour lui faire administrer le viatique. A. Aubery (*op. cit.*, t. II, p. 601) est seul à avoir utilisé la version A et parlé du rôle du médecin Esprit. Les deux relations du P. Bissaro et de M. Joly concordent parfaitement sur ces points.

Le dimanche sixième mars, S.E.¹ envoya un billet à M. Joly par lequel il le prioit de le venir voir, l'assurant^m qu'il vouloit mourir entre ses mains et le mesme iour, il luy dit : « Je ne suis pas^a content, je voudrois bien sentir une plus grande douleur de mes péchés ; je suis un grand criminel, je n'ay d'espérance qu'en la miséricorde de Dieu ».

Le lundy sept^e mars, il pria M. Joly de luy dire les choses nécessaires à son salut et de le traiter comme un simple particulier, sachant bien qu'il n'y avoit qu'un Evangile pour les grands et pour les petits.

Environ les dix heures du matin avant que de recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction, il se réconcilia au père théatin, son confesseur ordinaire, et puis il pria M. Joly de luy dire les effets de ce sacrement et les dispositions nécessaires pour le recevoir utilement. Ce sacrement luy fut administré par le trésorier de la Ste Chapelle de Vincennes, en présence d'un grand nombre d'archevesques, evesques, d'autres personnes de grande qualité^e et d'une partie de ses domestiques^a. A toutes les onctions qui se faisoient sur son corps, il produisit^r des actes de contrition avec toutes les marques extérieures d'une grande piété. A la fin de la cérémonie, il récita le symbole des Apostres et produisit dévotement tous les actes de dévotion^a que l'on fait d'ordinaire produire aux malades dans cette extrémité.

[Le même jour le Roy vint le voir et M. Joly se retira dans un cabinet à côté mais son Eminence ne le voyant pas, le fit aussitôt appeler et sa Majesté luy dit de rester présent et qu'il n'étoit pas de trop. (renvoi en marge : ce qui luy procura l'évêché d'Agen)¹. Elle demeura environ une heure à côté de son lit après lequel tems le Roy sortit de la chambre de son Eminence en pleurant. Selon toutes les apparences, son Eminence avant de mourir laissa à sa Majesté plusieurs avis importans avec son sentiment sur toutes choses concernant l'Etat dont on verra la substance cy-après¹].

Le mesme jour^a, il receut les derniers adieux de quelques personnes de la première qualité^r, comme de M. le Cardinal Piccolomini² auquel il fit donner un billet de deux cens mil escus pour continuer la guerre contre le Turc³, de M. Séguier, chancelier de France et de M. de Turenne.

1. Ce qui fut en réalité promis à M. Joly au chevet du Cardinal, ce fut l'évêché de Léon, mais la note commune à M. Hamon et à G. Hermant nous apprend qu'il remit cet évêché « parce qu'il ne se pourroit pas faire entendre en ce pays là, ce qui eût rendu inutile le grand talent qu'il avoit pour la prédication. Et l'évêché d'Agen lui fut donné lorsqu'il vauqua » (G. Hermant, *op. cit.*, t. IV, p. 617, note). Sur l'épiscopat de Joly à Agen, voir abbé Barrère, *Histoire religieuse et monumentale du diocèse d'Agen*... (Agen, 1856), t. II, p. 400-419.

2. Celio Piccolomini, archevêque de Césarée, désigné comme successeur de Nicolo Guido di Bagno pour la nonciature de France depuis le 15 novembre 1656. Cf. G. Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*... Venise, 1851, t. LII, p. 293-94 ; 1854, t. LXVI, p. 62. Abbé J. P. Migne, *Dictionnaire des Cardinaux*, t. XXXI, p. 1373, in *Troisième et dernière encyclopédie Théologique*..., Petit-Montrouge, 1855-1866. Liisi Karttunen, *Les nonciatures apostoliques permanentes de 1650 à 1800*, dans les *Annales academicae scientiarum fennicae*, 1912, sér. B.T.:V., n° 3, p. 256. [Battandier], *Annuaire pontifical catholique*, 1928, p. 865. Blet, *op. cit.* Il vint au chevet de Mazarin pour lui appliquer, de la part du Saint-Père l'indulgence plénière in articulo mortis qui est accordée à tous les princes du Sacré Collège. Cf. R. Chantelauze, *op. cit.*, p. 443, qui cite les mémoires du jeune Brienne. Il est curieux que le P. Bissaro ne signale pas la venue du Nonce dans sa relation. Cf. *supra* p. 106.

3. La guerre avait, une fois de plus, repris avec les Turcs en 1659. L'organisation d'une croisade fut la dernière préoccupation de Mazarin, déterminé à don-

Il pria M. Joly de ne le point quitter et de luy parler tousiours de Dieu, s'estant remis du soin de ses affaires temporelles sur ses domestiques, auxquels il donna sa bénédiction. Cette action l'ayant un peu fatigué, il se fit porter de sa chaise^w où il avoit receu l'Extrême-Onction, sur son lit et tout le reste du iour, il fit plusieurs actes de foy, d'espérance, de contrition de ses péchez^x, de confiance en la miséricorde de Dieu. Il prononça plusieurs^y passages les^z plus tendres et les plus affectifs^{aa} des Pseaumes¹ et ordonna des aumosnes considérables pour estre distribuées aux prisonniers et aux pauvres des parroisses de Paris [dont il chargea M. Joly et ordonna qu'on luy remit les fonds nécessaires pour cette distribution et il luy dit de retenir préférablement pour les prisonniers de l'étendue de sa paroisse et pour les pauvres d'icelle 12.000 l. et pour témoignage de la confiance que son Eminence avoit en ce digne Pasteur il le pria de vouloir bien accepter sa montre (renvoi en marge : elle étoit magnifique à double boîte d'or enrichie d'un diamant, elle valoit bien 4.000 l.). Il luy fit présent aussy d'un tableau de Garache d'un grand prix représentant un saint (renvoi en marge : il étoit estimé 10 à 12.000 l.)]^{bb} ; il récita plusieurs fois le pseaume Miserere mei Deus, aiant la teste nue, quelquesfois les bras étendus et puis joignant les mains entre lesquelles il tenoit un petit^{cc} crucifix et levant les yeux vers le ciel avec beaucoup de sentiment de piété².

Toute la nuit du lundy au mardy se passa de la sorte ; le mardy huictième mars^{dd}, il désira que l'on dit la ste messe dans sa chambre et pria M. Joly à six heures du matin^{ee} de luy dire les effects de ce sacrifice adioustant que peut estre il n'avoit pas ouy la messe une seule^{ff} fois en toute sa vie selon les intentions de l'Eglise à quoy M. Joly aiant obéi, il entendit la messe avec grande aplication d'esprit.

Le mesme iour à neuf heures du matin son mal estant sensiblement augmenté il dit : « Voici la fin qui approche, je prie Dieu qu'il me fasse miséricorde ».^{gg}

Mr. Joly luy aiant demandé s'il ne voudroit^{hh} pas bien faire quelque satisfaction publique pour tous les mauvais exemples et scandales qu'il pouvoit avoir donnez pendant le cours de sa vie : « Très volontiers », luy dit-il, et aiant pris le cierge bénist à la main, teste nue et par forme d'amande honorabile et de réparation publique, il demanda à Dieu pardon de tous ses péchez et pria ceux qu'il pouvoit avoir offencé de vouloirⁱⁱ luy pardonner ; il renouvela ensuite les protestations et les vœux de son baptême.

ner une aide efficace à Venise et à montrer que la France agissait en puissance catholique. Il confia à son agent dévoué, Millet de Jeure, le soin de diriger l'expédition envoyée à Candie pour la protection de l'Ile. Cf. Darricau, *Guillaume Millet de Jeure confident de Mazarin...*, extr. du *Bull. philologique et historique (jusqu'à 1715)*, Paris, 1958, p. 385-386. En 1660 l'ambassadeur vénitien, Alvise Grimani, multipliait ses efforts pour obtenir des secours. Il avait, avec Ondedei, le confident de Mazarin, des entretiens importants ; le 8 février il assurait la République que les plus grands espoirs étaient permis (Cf. B.N., ms. italien 1891, fol. 274). Mais Louis XIV fit les plus grandes difficultés pour le paiement des 200.000 écus légués par Mazarin au Pape. Le Roi ne voulait pas que ce versement destiné à la défense de la Chrétienté contre les Infidèles fût détourné pour redonner force aux armées de l'Empereur. Cf. L. von Pastor, *Storia dei Papi...*, éd. Cenci (Roma, 1943), vol. XIV, parte I, p. 372-375.

1. Cf. *supra*, p. 106.

2. Tous les détails qui suivent sont donnés seulement par le curé Joly. A se fier à son seul récit, il aurait joué un rôle essentiel pour préparer Mazarin à une mort chrétienne.

Depuis ce temps jusques à sa mort, il demeura dans de grandes langueurs et dans une espèce d'agonie. Il souffroit extrêmement sans se plaindre, s'excitant soy-mesme à se conformer à la volonté de Dieu, disant qu'il estoit¹ grand pécheur et qu'il méritoit de plus grands suplices.

Et avec le crucifix en main, il se confortoit luy-mesme, les assistans tesmoignans leur estonnement et leur affliction, il leur dit : « Vous perdez plus tost courage que moy, ma constance ne diminue point, je ne perdz point la confiance que j'ay en Dieu, je souffre volontiers et je voudrois souffrir davantage »^{kk}.

Il regarda la mort avec beaucoup de fermeté et dans l'ardeur de son mal, il disoit souvent : « Courage, il fault souffrir ».^{ll} Il dit deux fois « Je me resiois que Dieu me conserve^{mm} mon jugement afin de sentir mes douleurs et de faire un peu de pénitence ».

Une autrefois, il dit à M. Joly : « Parlés-moyⁿⁿ tousiours de Dieu bien que je ne responde pas, je ne laisseray pas d'entendre et je vous serreray la main pour vous le tesmoigner ».

M. Joly le portant à la douleur de ses péchez et à la confiance en Dieu par Jesus-Christ, il luy respondit : « J'esprouve desià sa miséricorde ».

Souvent il prononçoit avec grand respect^{oo} le saint nom de Jésus, disant qu'il estoit toute son espérance ; il avoit sans cesse en bouche quelque mot^{pp} de la sainte escriture. Il tenoit tousiours en sa main^{qq} un crucifix qu'il baisoit et adoroit par de^{rr} fréquentes reprises.

Environ la minuit, il dit à M. Joly : « Je vais bientost finir, mon jugement se trouble. J'espère en Jesus-Christ. »¹

Environ deux heures après minuit tenant son crucifix en main, M. Joly luy fit baiser et adorer et s'estant mis en devoir de prononcer plusieurs fois le très saint nom de Jésus, sans autre signe extérieur que d'entrouvrir un peu la bouche^{ss}, il remit son esprit entre les mains de Dieu^{tt}, le IX^e mars aud. an 1661.

1. Pour le P. Rapin, Mazarin serait mort en implorant la miséricorde de Dieu : « On court pour avertir le curé, qui se promenoit dans une galerie, que S.E. étoit à l'extrémité ; il luy cria approchant d'un fauteuil où l'on l'avoit mis : Monseigneur, l'heure est venue. A quoy le cardinal répondit : L'heure de miséricorde, l'heure de miséricorde et ce fut en disant ces paroles qu'il mourut. » (*Op. cit.*, t. III, p. 108.) D'après Mme de Motteville, Mazarin expira en prononçant ces mots : « Ah sainte Vierge, ayez pitié de moi et recevez mon âme. » (*Op. cit.*, t. IV, p. 242.) Ces renseignements, dont aucun n'est sûr, valent seulement comme l'écho des récits, plus ou moins dénaturés, qui se répandirent alors sur la mort de Mazarin. En réalité les témoins des derniers instants furent peu nombreux ou astreints au silence comme les PP. Bissaro ou San Severino.

APPARAT CRITIQUE

a. Titre : *B. Dernières paroles de M. le Cardinal Mazarin ; C ajoute : de feu M. le Cardinal.* — b. *BC om. tous les § jusqu'à vint prier et commencent ainsi : En l'année 1661, environ six semaines avant la mort de feu M. le Cardinal Mazarin, M. le Maréchal-duc de Gramont vint... C om. : duc.* — c. *BC om. : une.* — d. *BC dudit sieur.* — e. *BC arrivez et.* — f. *BC Mareschal de Gramont.* — g. *B qu'.* — h. *BC om. : entré.* — i. *BC ayent.* — j. *BC tousiours eu.* — k. *BC om. les deux § précédents.* — l. *BC il.* — m. *BC l'assuroit.* — n. *B point.* — o. *BC om. : le sacrement de.* — p. *B de la première (qualité) ; C de qualité.* — q. *BC son domestique.* — r. *BC produisoit.* — s. *BC religion.* — t. *B ajoute*

le § en italique et entre crochets carrés. — u. *B* ajoute : sur les deux heures et demy trois heures après midy. — v. *BC* condition. — w. *B* son fauteuil. — x. *BC* ses péchez et. — y. *BC* des. — z. *BC* des. — aa. *C* effectifs. — bb. *B* ajoute le passage en italique et entre crochets carrés. — cc. *BC om.* : petit. — dd. *BC* huitiesme mars à six heures du matin. — ee. *BC om.* : à six heures du matin. — ff. *BC om.* : seule. — gg. *BC om.* le §. — hh. *BC* vouloit. — ii. *BC* de les luy vouloir. — jj. *BC* estoit un. — kk. *BC om.* ce §. — ll. *BC* répètent deux fois. — mm. *B* Dieu veuille bien me conserver. — nn. *BC* Parlés moy, Monsieur. — oo. *C* regret. — pp. *BC* parole. — qq. *BC om.* : sa. — rr. *B om.* : de. — ss. *B* termine ainsi : ... la bouche, Mr Joly luy dit les prières des agonizans et environ au milieu, entr'ouvrant un peu la bouche et prest à passer, M. Joly luy donna sa bénédiction et aussytost, il remit son esprit entre les mains de Dieu. Il nomma M. Le Tellier comme ayant une parfoite connoissance des affaires du dedans, M. de L[Yonne] de celles de dehors et M. Fouquet comme ayant de très grandes lumières et ressources pour les finances suivant qu'il seroit estimé bon ou mauvais de la part du Conseil. — tt. *C* termine ainsi : ... de Dieu, il nomma M. le Tellier comme ayant une parfoite connoissance des affaires du dedans, M. de L[Yonne] de celle du dehors et Mr. Fouquet comme ayant de très grandes lumières et ressources pour les finances, la détermination et bon paiement servant à prendre et à laisser ce qui seroit estimé bon ou mauvais de la part du Conseil ordinaire. [On a rattaché à ce texte un autre texte rapportant, en principe, des propos tenus par Mazarin sur la conscience, le santé et les affaires, tout à fait en dehors de notre sujet. La copie est alors si fautive qu'elle est presqu'inutilisable.]

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS L'ANNUAIRE-BULLETIN

de 1958-1959

Décret reconnaissant la SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE comme Etablissement d'utilité publique	v
Règlement de la SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE	vi
Liste des membres de la Société	ix
Liste des membres du Conseil d'Administration	xxi
Bureau de la Société nommé en juin 1958	xxi
Bureau de la Société nommé en juin 1959	xxi
Nouveaux membres	xxiii
Membres décédés	xxiii
Vie de la Société en 1958	1
Vie de la Société en 1959	25
Assemblée générale en 1958	4
Assemblée générale en 1959	27
Budget 1958	23
Budget 1959	45
Censeurs : rapports aux Assemblées générales :	
31 décembre 1957	21
31 décembre 1958	43
Publications de la Société	2-26
GIARD (M. Edouard), président pendant l'exercice 1957-1958 :	
Discours	5
FRANÇOIS (M. Michel), secrétaire : Rapport sur les Travaux pendant l'exercice 1957-58	15
TESSIER (M. Georges), président pendant l'exercice 1958-59 :	
Discours	29
FRANÇOIS (M. Michel), secrétaire : Rapport sur les Travaux pendant l'exercice 1958-59	39
Documents Diplomatiques et Histoire Militaire en 1859...	47
La Mort du Cardinal Mazarin.....	55

7-1960. Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Ch-A. BÉDU
Dépot légal 3^e trimestre 1960 : d'imprimeur, n^o 1847

*Ouvrages publiés par la SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
depuis sa fondation en 1834*

- L'YSTOIRE DE LI NORMANT. 1 vol.
 LETTRES DE MAZARIN. 1 vol.
 VILLEHARDOUIN. 1 vol.
 HISTOIRE DES DUCS DE NORMANDIE. 1 vol.
 GRÉGOIRE DE TOURS, HISTOIRE ECCLÉSIAST. DES FRANCS. 4 vol.
 BEAUMANOIR, COUTUME DE BEAUVOISIS. 2 vol.
 MÉM. DE COLIGNY-SALIGNY. 1 vol.
 MÉMOIRES ET LETTRES DE MARGUERITE DE VALOIS. 1 vol.
 COMPTES DE L'ARGENTERIE. 1 vol.
 RICHER, HIST. DES FRANCS. 2 vol.
 MÉMOIRES DE COSNAC. 2 vol.
 JOURNAL D'UN BOURGEOIS DE PARIS SOUS FRANÇOIS 1^{er}. 1 vol.
 CHRON. DES COMTES D'ANJOU. 1 vol.
 LETTRES DE MARGUERITE D'ANGOULEME. 2 vol.
 JOINVILLE, HIST. DE SAINT LOUIS. 1 vol.
 JOURNAL DE J. DE ROYE. 2 vol.
 CHRONIQUE DES QUATRE PREMIERS VALOIS. 1 vol.
 GUILLAUME DE NANGIS. 2 vol.
 MÉM. DE P. DE FENIN. 1 vol.
 ŒUVRES DE SUGER. 1 vol.
 HISTOIRE DE BAYART. 1 vol.
 PROCÈS DE JEANNE D'ARC. 5 vol.
 MÉM. DE COMMYNES. 3 vol.
 HISTOIRE DE LA LIGUE. T. 1.
 CHRONIQUE DE MORÉE. 1 vol.
 MÉM. DU MAR. D'ESTRÉES. 1 vol.
 MÉM. DU CARDINAL DE RICHELIEU. T. I à X.
 ŒUVRES D'EGINHARD. 2 vol.
 BARBIER, JOURNAL DU RÈGNE DE LOUIS XV. 4 vol.
 CHOIX DE MAZARINADES. 2 vol.
 BIBL. DES MAZARINADES. 3 vol.
 HIST. DE CHARLES VII ET DE LOUIS XI, PAR TH. BASIN. 4 vol.
 MÉM. DE FLORANGE. 2 vol.
 GRÉGOIRE DE TOURS, ŒUVRES DIVERSES. 4 vol.
 ORDERIC VITAL. 5 vol.
 CORRESP. DE MAXIMILIEN ET DE MARGUERITE. 2 v.
 LE NAIN DE TILLEMONT. VIE DE SAINT LOUIS. 6 vol.
 MÉM. DE MATHIEU MOLÉ. 4 vol.
 CHRON. DE MONSTRELET. 6 vol.
 CHRON. DE J. DE WAVRIN. 3 vol.
 MÉMOIRES D'ARGENSON. 9 vol.
 ŒUVRES DE BRANTÔME. 11 vol.
 DÉPÊCHES DES AMBASSADEURS MILANAIS. 4 vol.
 MÉM. ET LETTRES DE MONLUC. 5 vol.
 MÉM. DE BASSOMPIERRE. 4 vol.
 CHANSON DE LA CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS. 2 vol.
 HIST. UNIV. D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ. 10 vol.
 CHRON. DE J. FROISSART. T. I-XIII.
 L'HISTOIRE DE GUILLAUME LE MARÉCHAL. 3 vol.
 MÉMOIRES DE GOURVILLE. 2 vol.
 MÉMOIRES DE SOUVIGNY. 3 vol.
 MÉM. DE M. ET G. DU BELLAY. 4 vol.
 ÉTABLISSEMENTS DE SAINT LOUIS. 4 vol.
 MÉM. DU MAR. DE TURENNE. 2 vol.
 HISTORIA ALBIGENSIS. 3 vol.
 REGISTRES DE L'HÔTEL DE VILLE PENDANT LA FRONDE. 3 vol.
 MIRACLES DE S. BENOIT. 1 vol.
 MÉM. DE BEAUVAIS-NANGIS. 1 vol.
 CHRONIQUE DE MATHIEU D'ESCOUCHY. 3 vol.
 PIÈCES INÉDITES DU RÈGNE DE CHARLES VI. 2 vol.
 COMPTES DE L'HÔTEL. 1 vol.
 ROULEAUX DES MORTS. 1 v.
 MÉM. ET CORRESP. DE M^{me} DU PLESSIS-MORNAY. 2 v.
 CHRON. DES ÉGLISES D'ANJOU. 1 vol.
 CHRONIQUES D'ERNOUL ET DE BERNARD LE TRÉSORIER. 1 vol.
 ANNALES DE S.-BERTIN ET DE S.-VAAST D'ARRAS. 1 v.
 HISTOIRE DE BÉARN ET DE NAVARRE. 1 vol.
 CHRONIQUES DE ST-MARTIAL DE LIMOGES. 1 vol.
 NOUVEAU RECUEIL DE COMPTES DE L'ARGENTERIE. 1 vol.
 CHRONIQUE DU DUC LOUIS II DE BOURBON. 1 vol.
 CHRONIQUE DE J. LEFÈVRE DE SAINT-RÉMY. 2 vol.
 RÉCITS D'UN MÉNESTREL DE REIMS AU XIII^e SIÈCLE. 1 vol.
 LETTRES D'ANT. DE BOURBON ET DE JEANNE D'ALBRET. 1 vol.
 MÉM. DE LA HUGUERYE. 3 vol.
 ANECDOTES ET APOLOGUES D'ÉTIENNE DE BOURBON. 1 vol.
 EXTRAITS DES AUTEURS GRECS CONCERN. LES GAULES. 6 vol.
 MÉMOIRES DE N. GOULAS. 3 vol.
 GESTES DES ÉVÊQUES DE CAMBRAI. 1 vol.
 CHRON. NORMANDE DU XIV^e SIÈCLE. 1 vol.
 RELATION DE SPANHEIM. 1 vol.
 ŒUVRES DE RIGORD ET DE GUILLAUME LE BRETON. 2 vol.
 MÉM. D'OL. DE LA MARCHE. 4 vol.
 LETTRES DE LOUIS XI. 11 vol.
 MÉMOIRES DE VILLARS. 6 vol.
 NOTICES ET DOC., 1884, 1 v.
 JOURNAL DE NIC. DE BAYE. 2 vol.
 LA RÈGLE DU TEMPLE. 1 vol.
 LE JOUVENCEL. 2 vol.
 CHRON. DE JEAN D'AUTON. 4 vol.

suite à la page 4 de la couverture

Suite des Ouvrages publiés par la SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

- | | | |
|--|--|---|
| CHRON. D'A. DE RICHE-
MONT. 1 vol. | CHRON. DE G. LE MUISIT.
1 vol. | VOYAGES DE FR. DE LA
ROCHEFOUCAULD. 2 vol. |
| CHRONOGRAPHIA REGUM
FRANCORUM. 3 vol. | RAPPORTS ET NOTICES SUR
LES MÉM. DE RICHELIEU.
T. I à III. | ACTES DU GOUVERNEMENT
RÉVOLUTIONNAIRE. T. II
et III. |
| MÉMOIRE DE DU PLESSIS-
BESANÇON. 1 vol. | GRANDES CHRONIQUES DE
FRANCE. 10 vol. | SOMMAIRE MÉMORIAL DE
JULES GASSOT. 1 vol. |
| ÉPHÉM. DE LA HUGUERIE.
1 vol. | CHRONIQUE DE JEAN II ET
CHARLES V. 4 vol. | CHRISTINE DE PISAN. LE
SAGE ROY CHARLES V.
2 vol. |
| HIST. DE GASTON IV, COMTE
DE FOIX. 2 vol. | CORRESP. DE VIVONNE RE-
LATIVE A CANDIE. 1 vol. | PRÉCIS DES OPÉRATIONS DU
GOUVERNEMENT RÉVOLU-
TIONNAIRE. 1 vol. |
| CHRON. DE RICHARD LES-
COT. 1 vol. | CORRESPONDANCE DU CHE-
VALIER DE SÉVIGNÉ. 1 v. | PARIS PENDANT LA TER-
REUR. T. I à V. |
| BRANTÔME, VIE ET ÉCRITS.
1 vol. | LETTRES DU DUC DE BOUR-
GOGNE. 2 vol. | LE COMTE DE MODÈNE ET
SES CORRESPONDANTS. 2
vol. |
| JOURNAL DE J. BARRILLON.
2 vol. | MÉM. DE BEAULIEU-PER-
SAC. 1 vol. | JOURNAL DE CREUZÉ-LA-
TOUCHE. 1 vol. |
| LETTRES DE CHARLES VIII.
5 vol. | CORR. DE VIVONNE RELA-
TIVE A MESSINE. 2 v. | JOURNAL DE P. DE PASCHAL
1 vol. |
| MÉM. DU CHEV. DE QUINCY.
3 vol. | CAMPAGNES DE MERCOYROL
DE BEAULIEU. 1 vol. | CORRESPONDANCE DU
COMTE DE BROGLIE. T. I. |
| CHRON. DE MOROSINI. 4 vol. | MÉM. DE BRIENNE. 3 vol. | LETTRES DE HENRI III. T.
1. |
| DOC. SUR L'INQUISITION.
2 vol. | MÉM. DU MAR. DE RICHE-
LIEU. 1 vol. | JOURNAL DE L'ASSEMBLÉE
DES NOTABLES DE 1787. |
| MÉM. DU VICOMTE DE TU-
RENNE. 1 vol. | CORRESPONDANCE DU
COMTE D'ESTRADES. T. I. | SOUS PRESSE |
| CHRON. DE PERCEVAL DE
CAGNY. | CORRESPONDANCE DE L'A-
MIRAL DE LA RONCIÈRE.
2 vol. | PROCÈS DE JEANNE D'ARC |
| JOURNAL DE J. VALLIER.
T. I-IV. | COMMENTAIRES DE FR. DE
RABUTIN. 2 vol. | ANNALES DE SAINT-BERTIN. |
| MÉM. DE SAINT-HILAIRE.
6 vol. | MÉMOIRES D'ÉMIGRATION
DE L'ABBÉ DE FABRY. 1
vol. | CORRESPONDANCE DU COMTE
DE BROGLIE. T. II. |
| JOURNAL DE FAUQUEM-
BERGUE. 3 vol. | | LETTRES DE HENRI III. T.
II. |
| CHRON. DE JEAN LE BEL.
2 vol. | | |
| MÉMORIAUX DU CONSEIL.
3 vol. | | |

ANNUAIRES, BULLETINS ET ANNUAIRES-BULLETINS
(1834-1959).

